PQ 2454
.U5 S9

1874

LIBRARY OF CONGRESS
00004915598

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

LOUIS ULBACH

SUZANNE DUCHEMIN

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

SUZANNE DUCHEMIN

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

LOUIS ULBACH

Format grand in-18

ROMANS

LE MARI D'ANTOINETTE	1 vol.
FRANÇOISE	1 —
PAULINE FOUCAULT	1 —
MÉMOIRES D'UN INCONNU	1 —
MONSIEUR ET MADAME FERNEL	1 —
SUZANNE DUCHEMIN	1 —
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR	1 —
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS	1 —
LES ROUÉS SANS LE SAVOIR	1 —
LE PRINCE BONIFACIO	1 —
VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER	1 —
LOUISE TARDY	1 —
LES PARENTS COUPABLES, Mémoires d'un lycéen	1 —
LE PARRAIN DE CENDRILLON	1 —
LA CHAUVE-SOURIS	1 —
LE JARDIN DU CHANOINE	1 —
LA COCARDE BLANCHE	1 —
LES SECRETS DU DIABLE	1 —
LA VOIX DU SANG	1 —
LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ	1 —
LA RONDE DE NUIT	1 —

CRITIQUE

ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES	1 —
CAUSERIES DU DIMANCHE	1 —
LETTRES DE FERRAGUS	1 —

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny

SUZANNE DUCHEMIN

PAR

LOUIS ULBACH

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction et de traduction réservés

PQ2454
.U559
1874

J.
7Ø00

A MADAME CAROLINE ANGEBERT

MADAME,

L'usage des dédicaces est un peu passé de mode; et il n'appartenait qu'à Balzac d'oser le ressusciter, en inscrivant le nom d'un ami sur la première page de chacun de ses chefs-d'œuvre. Je serais donc bien téméraire, si j'étais libre d'être modeste. Mais ce roman ne vous appartient-il pas au nom de tous les droits de l'hospitalité; et bien loin que je paraisse vous l'offrir n'est-ce pas moi qui l'ai reçu de vous, puisque c'est pendant le séjour d'un mois dans votre charmant ermitage de Provins que je l'ai conçu, ébauché, commencé?

Vous souvient-t-il de nos belles promenades à l'automne, quand nous évoquions sur les ruines l'ombre mélancolique de Suzanne Duchemin? Ne l'avons-nous pas rencontrée sur la route de Fontaine-Riante, cette triste et pâle figure que votre poëte adoptif, Hégésippe Moreau, eût si tendrement aimée? N'a-t-elle pas entendu, un soir, près de la tour de César, les beaux vers que vous lui adressiez et que je viens de relire? Il ne m'est pas possible, vous le voyez, de ne point abuser de votre nom, comme d'un talisman, pour cette histoire imparfaite, qui était un chef-d'œuvre quand nous la rêvions ensemble, et qui n'est plus qu'un roman médiocre depuis que je l'ai écrite seul.

J'espère donc pour ma nouvelle l'hospitalité indulgente accordée autrefois à son auteur. Vous la lirez avec les illusions de votre souvenir. Si, après avoir mal profité de vos conseils, Suzanne ose revenir, vêtue de façon équivoque, cachant à demi sa maigreur sous des friperies faux teint, c'est qu'elle se rappelle

qu'à votre seuil les pauvres sont toujours bien reçus, et qu'elle a d'ailleurs une réponse triomphante à vous adresser. Pour ne point l'exposer aux accoutrements dont ma détresse l'a affublée, il fallait la retenir, la garder, l'habiller vous-même; pour la préserver de ma plume, il fallait vous servir de la vôtre. J'a fait de ce sujet ce que j'ai pu : vous seule pouviez en faire ce que je l'aurais voulu.

Si ces raisons ne sont point une excuse, elles seront, en tout cas, la témoignage de mon estime profonde pour la supériorité de votre esprit et pour la bonté de votre cœur, en même temps qu'une nouvelle preuve du respect avec lequel j'ose me glorifier de votre amitie.

LOUIS ULBACH.

Paris, décembre 1853.

PRÉFACE

I

Une préface est presque toujours une prétention, quand elle cesse d'être une précaution; et si la plupart des romanciers contemporains ont renoncé au système des avant-propos, c'est qu'ils sont arrivés à ce point d'indifférence pour eux-mêmes et pour le public, qu'ils ne se soucient ni de leur œuvre ni du jugement que l'on pourra en porter. Ceci est grave. L'orgueil est une vertu littéraire; il garantit la dignité; et la modestie n'est souvent que le prétexte hypocrite de l'absence de foi et de vocation.

Nous sommes donc bien décidé à être non point modeste, mais sincère. Ayant à cœur de défendre surtout des principes, plein de respect pour le public qu'il est temps de ne point mystifier, mais de prendre au sérieux, estimant en nous la fonction d'écrivain qui nous semble une des plus honorables et des plus élevées, nous avons la *prétention* d'offrir dans ce livre une idée, un travail loyal; et nous prenons la *précaution* d'expliquer d'avance l'idée et de re-

commander le travail, pour éviter au lecteur et à l'auteur des mécomptes douloureux entre gens qui ont besoin de s'aimer réciproquement.

D'ailleurs, le temps est revenu pour tout homme de bonne volonté de proclamer, à l'occasion de chacune de ses œuvres, son but et sa foi. Le romantisme se transforme, ou plutôt, après les années de langueur et d'appauvrissement qui avaient succédé aux prouesses de 1830, il reparaît, agrandi, purifié, moins bruyant, moins fantasque, plus ému, plus juste, plus humain. La tristesse de cette école splendide, qui a commencé par *René*, est aujourd'hui une compassion humanitaire ; et ce n'est plus l'élégie personnelle, l'idylle égoïste qui nous préoccupe ; c'est le problème du bonheur de tous, étudié dans les passions, les intérêts, dans les misères actuelles. Balzac a été l'initiateur tout-puissant de cette seconde révélation du romantisme. Il nous a débarrassés des souliers à la poulaine, et il a ébréché les bonnes lames de Tolède.

Rejetant le manteau théâtral dont René, accoudé sur des ruines, s'enveloppait pour pleurer, il a pris le drame dans la boutique, dans le salon bourgeois, et jusque dans l'ombre du poêle étouffant de la bureaucratie ; il a élevé à la hauteur de Shakspeare les trivialités de la vie du XIXe siècle ; il a fait un poëme plus touchant et plus universel, en racontant la grandeur et la décadence de M. César Biroteau, le parfumeur, que s'il eût chanté les hauts faits d'un roi ou les incartades amoureuses d'un paladin du moyen âge. Le premier, et nous osons dire le seul, il a trouvé pour la littérature ce que la musique, ce que la peinture, ce que la sculpture cherchent vainement (ou plutôt ne cherchent pas et devraient chercher), l'art

du XIXe siècle. La *Comédie humaine* est l'empreinte la plus exacte de notre société. Ce n'est pas que Balzac ait été socialiste, et qu'il ait trouvé dans ses romans des prétextes à propagande humanitaire. Loin de là; royaliste par raisonnement, catholique par système, il est *humain* par la nature de son talent; et en analysant profondément le monde, il en fait saillir les beautés et les laideurs. Il est démocrate à la façon de Molière. Je hais, pour ma part, ces déclamations qui dénaturent les œuvres littéraires; et j'en veux à M. Eugène Sue du préjudice porté à son talent par l'affectation démocratique de ses romans. Il a plutôt ridiculisé sa cause qu'il ne l'a servie; et quand les événements d'un drame ont une tendance avouée à la démonstration d'une théorie politique, le lecteur se défie et en vient à se moquer des catastrophes qu'il a trop prévues. J'ajoute qu'il est bien rare que le style ne souffre pas de cette infiltration violente de l'esprit de secte, et ne tourne pas au style de journal. Une œuvre d'art ne doit jamais être un pamphlet; et la littérature à idées ne doit pas être la littérature à cocardes.

Il suffit donc à Balzac d'être vrai, d'être persistant et incisif dans ses analyses, de croire à la puissance de la passion, et de mettre l'idéal aux prises avec la réalité, souvent grotesque, de la vie banale, pour atteindre à un enseignement. Qu'on ne s'imagine pas, d'un autre côté, que le grand romancier n'eût pas la conscience de la portée de son œuvre. Jamais, au contraire, artiste ne fut plus convaincu de sa théorie et ne marcha plus résolûment dans sa voie. Dans des articles de critique trop peu consultés, Balzac a péremptoirement établi les conditions du roman moderne; et il n'est plus permis à tout

homme qui l'aime et qui affecte de le comprendre, d'admettre au même degré que la *Comédie humaine* les œuvres de fantaisie et les travaux de l'art pour l'art.

Voici comment, en 1840, l'auteur des *Parents pauvres* jugeait le plus indépendant des fantaisistes, et formulait, à propos d'historiettes de M. Alfred de Musset, les lois nouvelles, ou plutôt les lois éternelles :

« En terminant ce livre, dit-il, on se demande, comme le mathématicien : qu'est-ce que cela prouve? A-t-on voulu prouver quelque chose ? Y a-t-il là quelque grand et vaste symbole comme dans *Adolphe*, comme dans *Paul et Virginie*, comme dans telle ou telle page qui devient un monument au milieu des ruines d'une littérature? J'aurai le courage de dire non... *Paul et Virginie* retracera toujours les émotions de l'enfance et les premiers désirs du cœur chez toutes les nations. René est le type de la passion impossible, de la mélancolie et de l'incertitude. On explique par des raisons semblables le succès d'*Adolphe*. Mais *Frédéric et Bernerette*, mais *Emmeline* sont des accidents de notre société actuelle, et non toute une face de cette société... M. de Musset a-t-il élevé chacune de ces narrations à la hauteur où elles deviennent typiques, a-t-il présenté l'un de ces sens généraux auxquelles s'attachent invinciblement les cœurs? Non... En littérature, il ne suffit pas d'amuser ni de plaire, il faut attacher un sens quelconque à la plaisanterie. Conter pour conter est l'arabesque littéraire; mais l'arabesque n'est un chef-d'œuvre que sous le pinceau de Raphaël; un peintre médiocre en fera, mais pour les cafés; l'homme de génie seul leur donne une signification qui, bien que vague, arrête encore le regard, et fait songer, comme la fumée du cigare qu'on

brûle... Quelque plaisamment, artistement, que soit travaillée une lanterne, elle doit avoir sa lumière. »

Ce jugement de Balzac est notre inspiration ; et si notre œuvre n'est pas un flambeau, au moins voulons-nous constater que nous avons battu le briquet pour amener une étincelle.

L'art doit être utile ! C'est la règle suprême; surtout à cette époque où toute intelligence parasite est un vol fait au progrès. Mais l'utilité ne résulte pas seulement des œuvres dogmatiques, et ce n'est pas restreindre le domaine littéraire aux manuels que de lui demander des enseignements. Non. Mettre en jeu les passions, présenter dans tous leurs développements les diverses facultés humaines, heurter l'idéal à la matière, émouvoir par des évolutions de sentiment, et non plus par des catastrophes matérielles ; c'est là accomplir un travail de psychologie dont les esprits sérieux font toujours leur profit.

Balzac, que nous aimons d'autant mieux à citer qu'on ne s'avise guère d'interroger ses procédés littéraires, Balzac divisait, en 1840, la littérature contemporaine en trois écoles : la littérature des images, la littérature des idées, et enfin la littérature d'éclectisme littéraire qui demande une représentation du monde comme il est, les images et les idées, l'idée dans l'image, ou l'image dans l'idée, le mouvement et la rêverie. L'école des idées procède du XVIIe siècle et des meilleures œuvres du XVIIIe. *Manon Lescaut*, *Gil Blas*, *Candide*, sont des modèles en ce genre. Par malheur, aujourd'hui, on se dispense trop souvent de style et d'imagination, sous le prétexte qu'on a des idées, et cette école paraît bien décolorée après les expansions poétiques dont Rousseau a donné le signal.

Elle a son grand homme dans Stendhal, et son Campistron dans M. Mérimée, esprit froid, sec et athée, qui s'est rangé dans la littérature à idées, peut-être bien pour cacher son indigence d'idées. Ses romans sont des récits corrects d'un drame qui n'est destiné à aucune incubation de rêverie, et il est aussi stérile avec sa sécheresse que peut l'être M. Alfred de Musset avec sa fantaisie.

La littérature des images est restée de la littérature; elle a pour elle l'harmonie, le charme du style, la pompe des décors; elle a rendu d'incontestables services à la génération ; elle a ramené par le sentiment, par le romanesque même, les esprits à des émotions fécondes; elle a fait croire à l'amour, elle a enchanté les horizons que le doute avait dépeuplés; en promenant aux bords des lacs, sous les arceaux des cathédrales mystiques, dans les immenses solitudes, les cœurs désespérés, elle a imprégné ceux-ci d'une poésie qui se condense aujourd'hui en faits sociaux et en aspirations philosophiques consolantes; ell a été la symphonie qui prépare l'action, le prélude de la nouvelle foi poétique; elle a substitué un Olympe intérieur, nous devrions dire un Calvaire, à cet étalage de conventions mythologiques qu'il était temps de jeter aux défroques.

Mais la littérature d'images ne pouvait toujours suffire à cet Hamlet fiévreux du XIXe siècle, qui veut connaître au juste sa mission et son droit, et qui cherche maintenant dans les livres autre chose que *des mots! des mots!* Balzac, en se proclamant un des soldats, nous dirons pour lui un des chefs de cette école synthétique qui veut l'image et l'idée, donnait la raison que voici : — « Je ne crois pas la peinture de la société moderne possible par le procédé

sévère de la littérature du XVIIe et du XVIIIe siècle. L'introduction de l'élément dramatique, de l'image, du tableau, de la description, du dialogue, me paraît indispensable dans la littérature moderne. » Il y a dans ces lignes un double conseil que les fantaisistes et les réalistes devront se rappeler. L'image, le tableau, la description, le dialogue, quand ils n'ont point de but philosophique, sont des jeux inutiles; mais ils sont, d'autre part, indispensables à la réalité; et supprimer tout procédé artistique, raconter comme dans un fait-Paris, se croire dispensé de mise en scène; sous prétexte de vérité, écrire comme on parle sur le boulevard, dédaigner ces magiques influences du style qui ne détruisent pas la nature, mais qui, au contraire, la font aimer en la faisant comprendre, c'est imiter certains patriotes qui ne voulaient que des républicains aux mains sales, et voyaient de la réaction dans la propreté.

L'école réaliste se donne aujourd'hui comme héritière de Balzac; parce qu'elle prend ses héros dans la même région, elle prétend à la même gloire; c'est là une illusion violente. Il n'est pas d'écrivain qui se soit plus efforcé que l'auteur du *Lys dans la vallée* de rendre son style complice de ses effets dramatiques; et si l'on peut reprocher quelque chose à Balzac, c'est le travail infini de sa prose. Quant à l'imagination, à l'idéal, à cet héroïsme, à ce je ne sais quoi de surhumain et d'inconnu qui nous ravit loin de ce monde, Balzac s'en faisait une religion. Ses plus réels personnages ont le reflet divin; et il sait rester vrai dans ses plus paradoxales inventions, sans jamais risquer d'être plat. L'école prétendue réaliste s'en tient, au contraire, à la platitude, et croirait déroger en risquant un trait qui ne

fût pas un calque servile. Quant aux idées, elle les évite comme du superflu. Elle vise à la force et n'atteint que la grossièreté. C'est vainement qu'on chercherait dans ses œuvres des caractères héroïques, des actions de cœur, des emportements de l'âme; elle fuit l'ivresse et pense rester sobre en ne buvant avec complaisance que de la piquette de barrière. C'est à ces gens-là que Werther aurait raison de dire : « Malheur à ceux qui ne se sont jamais enivrés! » Cette école se croit fille de Balzac; elle n'est que la filleule de Paul de Kock; elle a eu son Molière dans M. Henri Monnier, et son *Gil Blas* dans *Jérôme Paturot*. Mais elle ne ressemble pas plus à la poétique de Balzac que M. Bouchardy, qui n'est pas un réaliste, ne ressemble à Shakspeare. La critique a été indulgente pour le réalisme littéraire. Dans la lassitude produite par les interminables romans-feuilletons de l'école abâtardie des images, on a su gré à ceux qui se dispensaient du fracas des épisodes et du cliquetis des événements; mais on s'est aperçu bien vite que ces écoliers présomptueux de Diderot n'avaient pas le secret du maître, et étaient aussi impuissants que ceux qu'ils prétendaient remplacer. Il nous faut aujourd'hui autre chose que des mots, et autre chose aussi que des faits; il faut le sentiment, la seule chose immortelle!

M. Pierre Leroux, que nous n'avons pas à apprécier ici comme philosophe, mais qui a rendu à l'art contemporain plus d'un service réel, dans un remarquable travail sur *Werther*, a fort éloquemment évoqué la littérature de l'avenir :

« Oui, sans doute, s'écrie-t-il, nous pressentons aujourd'hui une autre poésie, une poésie qui n'aboutira pas

au suicide ; mais ceux qui la feront, cette poésie, ne reculeront pas sur leurs devanciers ; je veux dire qu'ils n'abandonneront pas cette élévation du sentiment et de l'idée que l'on voudrait vainement flétrir du nom de folle exaltation. Ce n'est pas avec des débris de vieilles idoles, ce n'est pas non plus en aplatissant nos âmes et en vulgarisant nos intelligences qu'ils résoudront ce problème d'une poésie qui, au lieu de nous porter au suicide, nous soutienne dans nos douleurs. Je sais que l'art a tourné aujourd'hui vers un plat servilisme, vers un plat matérialisme, mais j'aime encore mieux l'art douloureux de Gœthe dans *Werther* et dans *Faust*, que cet art qui, pour les jouissances du présent, trahit toutes les espérances de l'humanité et abandonne honteusement l'idéal. Montrez-nous, poëtes, montrez-nous des cœurs aussi fiers, aussi indépendants que celui que Gœthe a voulu peindre ! Seulement, donnez un but à cette indépendance, et qu'elle devienne aussi de l'héroïsme. Montrez-nous l'amour aussi ardent, aussi pur que Gœthe l'a peint dans *Werther;* mais que cet amour sache qu'il y a un amour plus grand, dont il n'est qu'un reflet. Montrez-nous, en un mot, dans toutes vos peintures, le salut de la destinée individuelle lié à celui de la destinée universelle. Mais ne tentez pas de rabattre sur cette ardeur de sentiment et sur cette élévation d'intelligence dont vos devanciers vous ont légué des modèles. Avec les Titans de Gœthe ou de Byron faites des hommes, mais ne leur enlevez pas pour cela leur noble caractère. »

M. Pierre Leroux a dit le mot essentiel : faisons des hommes ! Car pour l'esprit, pour le cœur, pour le temps présent, pour l'avenir, c'est la virilité qui fait défaut. Ne

nous complaisons plus dans ces ébauches fantasques de pourfendeurs impossibles ou de larmoyeurs oisifs. Éveillons l'amour, la foi, l'énergie, par des peintures assez réelles pour convaincre, assez idéales pour faire rêver. Sans doute, il est bon d'étudier l'homme moderne, avocat, négociant, journaliste, travailleur; mais que ce soit pour démêler dans ses misères, dans ses petitesses, dans ses douleurs, un secret qui rende meilleur. Scrutons les haines vivantes pour découvrir l'amour! Mais si vous n'entrez dans une arrière-boutique que pour en flairer l'odeur rance et pour en décrire les meubles; si vous ne vous asseyez au fauteuil de cuir d'un avocat, d'un banquier, d'un journaliste, que pour compter les tableaux de ses murailles et les cartons de ses casiers; si vous ne voyez dans l'éternel piocheur des campagnes qu'un modèle pittoresque à crayonner; si le bourgeois de Paris ou de la province n'est qu'un sujet bon pour un dessin de Daumier; qu'on nous ramène au moyen âge, aux ponts-levis, aux épopées absurdes et sublimes! J'aime mieux, en littérature, l'archéologie que le nihilisme. D'ailleurs, pour prévoir et juger l'avenir, il ne faut souvent que regarder en arrière; et qui de nous n'a senti sous la soutane crispée de Claude Frollo des angoisses, des tortures aussi réelles, aussi modernes que dans le frac noir de René?

Le roman contemporain, tel que nous le voudrions, tel que nous le pressentons, a donc besoin de procéder par une sorte d'éclectisme. L'analyse en est le ressort principal. Il s'agit non pas d'imiter Balzac, inimitable d'ailleurs, de se traîner sur ses pas, mais de marcher dans la route qu'il a si laborieusement ouverte. Établissant l'équilibre entre les faits et l'idée, on ne sacrifiera jamais la vérité

du sentiment à la forme littéraire; mais on ne se contentera jamais d'un moyen dramatique, s'il n'emporte avec lui des conditions artistiques. Tout est sérieux dans la vie présente; la littérature doit être sérieuse aussi ; et le roman est, de tous les moyens de propagande, le plus universel et le plus durable. Il suit le spectateur chez lui, dans sa retraite; on ne s'en débarrasse jamais, quand une fois il a su plaire. Lorsque je dis propagande, j'entends moralisation. C'est satisfaire le but de toutes les opinions loyales que de chercher le bien, que de purifier le cœur. Mais il ne faut pas croire que l'enseignement jaillisse uniquement de sentimentalités doucereuses, et qu'une histoire ne soit morale qu'à la condition d'un châtiment final et d'une intervention visible de la Providence. La vue du mal est, dans de certaines conditions, plus féconde, plus morale que le spectacle maladroit d'une vertu insipide. Que l'auteur mette sa conscience dans son livre, cela suffit pour l'estime; l'admiration n'est que la question de talent, question indépendante des volontés.

Le roman ainsi conçu sera sobre de catastrophes. La vie réelle n'a que des petits cailloux, des petites chutes ; les grands malheurs, comme les grands crimes, y sont des exceptions. Tout le monde saigne par mille piqûres; bien peu de gens ont des plaies béantes. De dimension restreinte, condensant l'idée pour lui garder plus de saveur, réagissant contre les interminables épopées qui ont failli hébéter la génération, le roman nouveau se défiera du dialogue, et lui préférera l'analyse, le récit, souvent aussi les lettres. « Le dialogue, disons-le hautement, s'écrie Balzac dans un des numéros de la *Revue parisienne*, est la dernière des formes littéraires, la moins estimée, la

plus facile. » En effet, si l'on veut bien se rendre compte des procédés de la plupart des feuilletonnistes, on verra qu'à l'aide de demandes entrecoupées, de réponses hâtives, d'interjections, de soupirs, de réticences, de tirades répétées tour à tour, ils arrivent promptement à construire un dialogue qui court après l'idée et l'abat quelquefois en lui jetant des mots aux jambes; mais deux lignes d'analyse savante en disent plus que ces coups de raquette qui font danser le volant à droite et à gauche, sans autre but que de gagner du temps et de la place. Que de talents médiocres ont su dialoguer qui ne sauraient pas exposer un caractère dans une demi-page de récit! Contraignez M. Scribe à écrire un roman sans dialogue, et vous verrez à quelles formules arrivera ce puissant analysateur, qui passe pour un des plus habiles arrangeurs de conversations.

Les romans par correspondance ont pour moi un grand attrait. C'est une forme dédaignée, souvent monotone, toujours difficile; mais c'est la seule forme logique et vraisemblable. Vous écoutez des confessions, et vous ne tendez plus au rôle toujours périlleux de déchiffreur d'énigmes. Mais je reconnais que ce serait rétrécir étrangement le domaine que de vouloir spécialiser ainsi une forme préférable. Tous les moyens sont bons pour plaire et pour émouvoir, s'ils suivent les règles éternelles du beau et les règles particulières de la langue; quant aux procédés pour mettre en œuvre chacun des sujets, ils ne relèvent que de l'artiste. Chaque idée a sa forme fatale; les maladroits ne la trouvent jamais; les hommes de génie sont infaillibles.

Ainsi donc, et pour résumer ces dissertations littéraires,

un peu prétentieuses à propos d'un opuscule, l'avenir du roman moderne me semble assuré dans la route psychologique tracée par Balzac. Je ne dis pas que ce grand écrivain soit sans défauts, et qu'il faille user comme lui de l'analyse infinitésimale. Comme les novateurs, il a exagéré la révolution pour en soustraire quelques résultats à la réaction; mais, plus profond, plus amer, plus audacieux, moins artiste, moins calme, moins universel que Walter Scott, il a indiqué, à ne pas s'y méprendre, le but du roman moderne. Quand une société cherche à se reconstruire, il faut qu'elle s'analyse. Le roman prend ainsi une tâche providentielle et vise au progrès.

De tous les problèmes, le plus difficile est encore le plus ancien, l'amour! Il sera donc le thème superbe des variations de nos auteurs. Un pays n'a jamais trop de sentiment! L'excès contraire lui est plus ordinaire et plus fatal. Patrie de Voltaire, attendrie par Rousseau, l'amour est ta mission, comme l'esprit et l'ironie! Tu n'es puissante qu'à la condition de guérir après avoir blessé! Ton rire, pour ébranler l'erreur, pour entraîner les peuples, doit être trempé de larmes!

Nous avons eu depuis vingt ans le tableau des passions les plus excentriques, les plus folles, les plus étranges; mais la passion suprême et absolue, ne l'a-t-on pas méconnue? De nos jours, dans cette mêlée de financiers effrontés des deux sexes, quand le haut du pavé est aux boursiers, et quand la famille et la propriété, ces deux bases tant de fois évoquées depuis quelques années, sont plus sérieusement, plus profondément menacées par l'influence des femmes de plaisir, courtisanes de tous les degrés, que par les déclamations des utopistes; quand

l'homme d'argent et la femme d'argent écrasent l'homme d'esprit et la femme de cœur, n'est-ce pas le moment d'éveiller l'amour vengeur, l'idéal victorieux, et de culbuter dans le mépris ces prêtres de la matière, ces veaux d'or et ces prêtresses tarifées qui sont les reines de la mode, et qui ont fait déserter les salons pour les tripots? Le roman doit être la Némésis, calme, prudente, mais inflexible de l'amour pur. Nous avons assez de ces hommes et de ces femmes aux camélias! Ces fadeurs nous donnent des nausées; et tout ce talent dépensé pour peindre ces régions malsaines rend plus vives, plus pénétrantes, plus immortelles dans leur saine émanation les fleurs qu'on appelle *Paul et Virginie*. Cette histoire de deux enfants et de deux mères paraîtrait bien ridicule et bien niaise à ce public empesté de senteurs, qui ne voit pas que cette légende est le poëme de l'âme et l'enseignement de ceux qui veulent aimer, afin de croire et de devenir forts! Ainsi, plus de fantaisie! mais aussi pas de réalisme servile! Tout ce qui est inutile dans les choses de goût est mortellement dangereux. Plus donc de fioritures, sans un thème sérieux qui les soutienne; mais plus de ces esquisses triviales qui s'arrêtent à l'enveloppe, et qui ne mettent qu'un verre de vitre à la lunette d'observation.

En peinture, on sent bien que la vérité absolue n'est pas plus dans M. Ingres que dans M. Delacroix; elle est dans la synthèse des deux maîtres. Ils ont constitué dans l'art l'antagonisme qui se trouve partout dans les esprits. Quel est le Véronèse qui combinera ces deux qualités contraires, devenues des défauts par leur absolutisme, et qui mariera l'harmonie des couleurs à la rectitude des

lignes, la peinture des idées à la peinture des images? Nul ne pourrait le dire. Eh bien! ce que je cherche, ou ce que devrait chercher la peinture, c'est ce que nous demandons en littérature. Quant à l'école réaliste, elle nous paraît hors de concours, parce qu'elle est hors de l'art. Écrire comme peint M. Courbet, c'est s'en tenir au style plat, et c'est méconnaître des notions aussi essentielles pour l'écrivain que les règles de l'orthographe.

Nous avons dit ce que nous voulons. Ce roman est-il une preuve à l'appui? Avons-nous fait une œuvre selon nos vœux? En toute sincérité, nous ne le croyons pas. Mais nous n'avons pas fait le contraire, et ce résultat négatif est déjà un succès pour la pauvre logique humaine; fuir une contradiction, c'est un avantage dans ce temps-ci.

Nous avions rêvé une histoire simple et de peu d'acteurs, mettant aux prises l'amour des sens et l'amour idéal. Nous voulions placer entre ces deux courants une nature loyale, agitée de l'inconnu. René nous semblait devoir être refait, au profit de la croyance et de l'affirmation. Aujourd'hui, ce mélancolique insatiable ne doit pas douter, ni s'abîmer dans de vagues et douloureuses extases; il doit affirmer, il doit croire, il doitaimer, il doit opposer une illusion incessante aux réalités qui le frois-

sent. Il est en route pour l'avenir; ce n'est plus pour lui le moment de la halte, du découragement. Ce symbole de Werther et de René, qui a été la première formule de l'école romantique, doit se modifier profondément. L'activité a remplacé la rêverie, et les héros de nos œuvres littéraires doivent se chercher un but pratique et nous réconforter par l'exemple, nous exciter au travail. Nous voulions montrer une imagination vierge, mais ardente, s'exagérant les candeurs de l'âme, et s'élevant vers une immatérialité impossible; puis, peu à peu, arrivant à accepter, dans la mesure équitable, le partage de la vie du rêve avec la matière. Nous pensions que plus d'un lecteur se rappellerait ces premières et saintes folies des chastes tendresses; et, à côté de cet enthousiaste, nous placions un de ces jeunes amants de la forme, si spirituels et si ridicules, cœurs gâtés par les mœurs de la vie parisienne, excès de la double école de la fantaisie et du réalisme; nous exagérions les vices de l'un, les élans de l'autre, pour mieux dégager le milieu, qui est la vérité. Afin de développer cette incarnation moderne du mythe de Psyché, nous mettions toutes les grâces de la forme dans une jeune fille, très-simple, très-naïve, et derrière cet ange matériel, nous placions la pâle figure d'une martyre de l'amour, d'une sainte Thérèse laïque, prêtant son âme à cette jeune fille qui lui prête sa beauté, et arrivant ainsi à créer le type essentiel, la femme beauté et esprit, seule digne des grandes adorations.

Valentin, notre héros, le chercheur inquiet et croyant, se trompait à cette touchante supercherie, laissait s'enflammer ses sens à la splendide lumière de son idéal, et au jour de sa désillusion, acceptait la réalité, avec la mâle

résignation d'un saint qui se réserve les revanches du ciel. Quant à Suzanne, l'amour sans la forme, l'idée qui ne peut trouver un corps, elle retournait à sa patrie divine, ne pouvant demeurer et triompher qu'à la condition d'énormités choquantes et d'une double dégradation. Dans ce petit drame sans événements, accompagné de comparses représentant le devoir, la vie banale, le monde de la province, puis aussi les préjugés du passé tourmentés de l'aspiration du progrès et de l'avenir, nous tenions à appeler le prêtre, le confesseur, le médecin de l'âme, se débattant au milieu de passions que son cœur d'homme l'inviter à diriger, que sa religion lui ordonne de maudire, de comprimer, de mortifier. Il est bon, je crois, que désormais on introduise le plus fréquemment possible, dans les œuvres qui se donnent un but, la personne du prêtre, ce champion d'une cause qui, mal discutée et ma défendue, fait la confusion et le trouble modernes.

Voilà l'idée première, et sans ses appendices, de ce roman que nous avons écrit avec une foi sérieuse. C'est parce que nous ne pensons pas être arrivé, dans l'exécution, à un résultat satisfaisant, que nous avons pris la précaution de cette préface. La forme par lettres nous avait semblé exigée par le sujet; nous l'avons adoptée. Quant au style, aux détails, à la mise en scène, nous attendons toutes les critiques, ne nous croyant inattaquable que sur le seul point de notre ferme bonne volonté.

Publié d'abord dans la *Revue de Paris*, ce roman a reçu de nouveaux développements, jugés nécessaires. C'est ainsi que nous avons ajouté les lettres de Suzanne à Valentin et leurs réponses. Quelle sera l'opinion du public? Indulgente comme celle de nos amis, ou sévère

comme la nôtre, nous l'attendons avec une curiosité qui n'est pas de l'orgueil. Qu'on discute le style, qu'on blâme l'idée ; qu'on nous refuse les quelques titres de sympathie auxquels nous prétendons ; on conviendra nonobstant que nous n'avons point fait un livre de spéculation littéraire, et que ce petit récit, quelle que soit sa valeur, échappe à la nomenclature du roman-feuilleton, des tartines démocratico-romantiques, ou bien aux arabesques de la fantaisie.

Bien qu'elle ne soit pas empruntée avec tous ses détails à la vie réelle, cette histoire est vraie. Si nous avions eu le talent qui permet le courage et l'audace, nous aurions été jusqu'au bout de notre idée, et décrit, sans peur du ridicule, l'amour d'un jeune homme et d'une femme vieille restée jeune ; mais c'était déjà beaucoup pour nos forces d'indiquer l'hésitation, le trouble de notre héros, en trouvant l'âme qu'il aime dans un corps affaibli ! Nous pensons, toutefois, qu'en transportant hors du domaine des sens cet amour impossible, on avait des chances de le rendre autrement dramatique que la flamme amoureuse d'un Mithridate. C'eût été quelque chose comme le cri d'Orphée vers Eurydice disparue. Et ceux qui croient comme nous à l'immortalité, à une vie nouvelle au delà du tombeau, n'auraient trouvé rien de choquant dans cette tendresse qui supprimait le temps dès ici-bas. Mais, en restant à mi-côte de notre sujet, nous avons essayé de compléter notre idée, en faisant léguer par Suzanne son âme à Edmée. La révélation suprême qui éblouit la jeune fille si candide, si étrangère jusque-là aux fièvres de la passion, est une sorte de compromis, de satisfaction que nous nous sommes donnée, au défaut d'une autre que

nous refusaient nos forces. Quant à ceux qui pourraient se choquer des termes de la première lettre de Suzanne et des étranges confidences auxquelles elle descend, ils auraient tort d'oublier que madame Duchemin écrit à son frère, à un prêtre : que c'est une confession, et que la pauvre femme analyse ses sensations avec une persistance, avec une sincérité scrupuleuse qui, dans ces sortes de natures, atteint presque toujours l'exagération. Nous ajouterons que le mal moral a suscité là une maladie physique, et que l'âme a communiqué sa fièvre au corps. Ces explications ne tendent point à glorifier notre œuvre. mais à en justifier l'intention. Nous croyons trop à nos idées pour ne point sentir tout le premier l'insuffisance de leur mise en scène : mais nous les aimons trop pour ne point nous efforcer d'en éloigner un commentaire superficiel. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce roman est surtout une profession de foi ; c'est à ce titre que nous le recommandons à l'examen , à la discussion, nous tenant armé d'avance contre la raillerie de ceux que nous avons attaqués dans cette préface ; et c'est pour bien indiquer cette unique *prétention* de notre travail, qne nous avons pris la *précaution* de l'expliquer et de la signaler dans ces pages d'avant-propos, qui seraient mieux placées en épilogue.

Paris, avril 1855.

SUZANNE

DUCHEMIN

LETTRE Ire

DE VALENTIN DE RIANVAL A ARMAND DE FOUGÈRES

Paris, juin 1849.

Pourquoi es-tu parti? pourquoi suis-je seul? Tu me conseillerais, tu me sauverais. Je suis désespéré, je suis fou. Elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais, et elle ne mérite pas que je l'aime!

Tu avais raison, j'étais un niais; mon respect était une duperie, mon adoration silencieuse un enfantillage. Quand je te la montrais de loin, si blanche, si pure, si calme, si sereine, et quand je lui posais, par la pensée, des étoiles au front et des nuages sous les pieds, tu riais, impie! Quand une larme brillait entre ses longs cils et quand elle suivait au plafond les ailes invisibles de sa rêverie, tu ne

voulais pas croire à ses extases; tu riais! Quand je te disais que cette femme était la pureté, la noblesse, la poésie, tu riais, tu riais aux éclats, et tu égorgeais mes colombes avec un épouvantable cynisme! Eh bien, mon ami, de nous deux, le blasphémateur, c'était moi. Celui qui calomniait l'innocence, la vertu, c'était moi, en croyant trouver innocence et vertu sous ce front si limpide, dans ces yeux si transparents, dans cette majesté si confiante!

Elle, que j'aurais suivie, comme les pèlerins suivaient les châsses, pieds nus, sous le soleil, sous la pluie, sur les cailloux, jusqu'au bout du monde, sanglant, affamé, jeûnant et ne voulant d'autre récompense qu'une parole, qu'un regard! Elle, dont j'osais à peine, de loin en loin, quand je partais pour une absence de plusieurs jours, effleurer les doigts du bout des lèvres; cette châtelaine que j'enfermais dans une triple muraille et dont je gardais le seuil en rêve avec mon épée; cette sainte qui me rendait jaloux de Dieu; cette vision qui transformait sa loge d'Opéra en un sanctuaire; cette femme que j'avais si peur d'aimer comme une autre femme; cette muse des inspirations chastes pour laquelle je n'osais faire des vers, tant je redoutais de matérialiser par l'expression l'extase idéale que je sentais en moi; cette Elvire céleste qui me faisait trouver Lamartine plat et grossier; mon cher Armand, ce n'était qu'une femme frivole et sensuelle, qui se moque, à l'heure où je t'écris, de mon culte chevaleresque et timide, et qui a pour amant, entends-tu? pour amant, le plus sot, le plus fat, le plus niais des vicomtes, cet imbécile d'Aubressel, ce séducteur de femmes de chambre, qui n'a de beau que sa beauté, et que le ciel a fait naître millionnaire, comme il aurait pu le faire naître tambour-major ou chasseur

Quelle chute, mon ami! Quoi! sa bouche lumineuse et

fière mentait, quand je croyais y voir la pudeur ! Quoi! ses yeux, son front, toute sa démarche, toute sa grâce mentaient ! Tu te souviens de mes confidences ? Elle avait une façon de lever son regard qui trouait le ciel et faisai pleuvoir des étincelles sur le front. Je me rappelais alors le soupir entendu par Werther, cet élan sublime de Charlotte : « O Klopstock ! Klopstock ! » Et je me disais : Elle aussi invoque la prière ! Quand elle posait languissamment son front sur ses belles mains de marbre, j'étais tenté de m'agenouiller et d'implorer une part de sa tristesse. Enfant que j'étais ! elle se rappelait sans doute alors sa dernière entrevue avec le vicomte et rêvait doucement au prochain rendez-vous.

J'ai, depuis hier, des tentations folles d'aller provoquer ce d'Aubressel et de le tuer, lui qui tue mon rêve ! Je m'étais fait, depuis six mois, une douce habitude de la vénérer, de la défendre imaginairement. Il me semblait que Dieu m'avait donné la garde de son âme ; et ce rustre élégant vient impunément l'insulter de sa préférence !

Ah! je ne suis pas jaloux de leurs baisers ! Tu me connais, Armand. Je n'ai jamais rien souhaité qu'une place dans son cœur, et je lui pardonnerais de me méconnaître, si elle avait fait choix d'un homme aussi pur, aussi désintéressé dans son culte que moi ! Mais devenir la maîtresse de cet Apollon stupide dont la bêtise est proverbiale; prendre pour chevalier, devant toutes les intelligences, ce gentilhomme butor, qui n'a des armes que pour les faire graver sur ses brosses d'ivoire et sur ses breloques ; se donner à un mannequin dont toute la poésie consiste dans l'harmonie de ses gilets, dans l'hymne que chantent à son tailleur ses habits irréprochables, ses pantalons entraînants; c'est un crime pour elle qui nous laissait voir son esprit; c'est une honte ineffaçable pour moi qui ne l'ai pas devinée !

Comment j'ai découvert cette intrigue banale, ce dénoûment vulgaire, peu t'importe, n'est-ce pas ? Je ressens encore trop de dégoût pour y penser. Je ne la reverrai jamais, et *lui*, si jamais je le rencontre !... Mais, après tout, de quel droit le rendrais-je responsable ? Est-elle ma sœur ? ma fiancée ? m'avait-elle promis son amour ? Ils sont libres ! Tant pis pour moi ! Je n'ai qu'à chercher fortune ailleurs !

Oh ! mon cher Armand, je souffre ; et pourtant je n'aurais jamais osé te faire cette confidence de vive voix. Tu es railleur, tu m'avais prévenu, tu te défiais d'elle, et tu te moquais de moi ! Mais quoi que tu puisses penser de mon innocence, de ma naïveté, plains-moi et aime-moi encore un peu plus.

J'éprouve en ce moment toutes les tortures d'une agonie, et pourtant je ne puis m'empêcher de sentir ma foi, mon espérance tressaillir dans la douleur. Non, ce n'est pas là l'amour ! Dieu ne peut pas le vouloir, le permettre. L'amour est plus haut, plus loin encore : eh bien ! j'y atteindrai, ou sinon...

Mais je suis fou, mon cher Armand, et j'aurais bien besoin de ta gaieté, de ton amitié qui guérit toujours mes plaies, en les brûlant un peu. Paris m'est odieux. Toutes les femmes me semblent y chercher des vicomtes d'Aubressel, et tous les hommes ont un air conquérant qui les rend stupides. J'aurais bien envie d'aller te rejoindre, de voyager, de secouer ce chagrin qui me pèse à l'égal d'un remords.

Où es-tu ? Je t'écris à Genève. Mais peut-être l'as-tu déjà quitté ? Réponds-moi promptement. Dis-moi si tu as lu ma lettre en te promenant sur le lac de Jean-Jacques. As-tu été à Vévay chercher la fenêtre de Julie ? As-tu trouvé les rochers d'où Saint-Preux envoyait à sa divine maîtresse ses baisers dans un regard de deux lieues ?

Couché au fond de ta barque, entre l'infini et l'eau, as-tu donc enfin senti filtrer dans ton âme, mon cher et entêté matérialiste, les brûlantes extases de Rousseau? Mais, dans quelque lieu que tu sois maintenant, et partout où tu iras, songe à notre jeune amitié déjà si vieille et qui a aussi ses horizons splendides, ses lacs, ses abîmes, son soleil et ses nuits, mais qui n'aura jamais de ruines.

Cette lettre s'en va un peu à l'aventure. Je lui dis comme lord Southampton qui faisait demander Shakspeare: « Allez! vous rencontrerez sur votre route des hommes ressemblant à toutes sortes de choses et d'animaux. Allez! jusqu'à ce que vous trouviez un homme qui ne ressemble qu'à un homme. C'est celui que j'aime, que je regrette et que je cherche! »

Pourquoi ne suis-je pas parti avec toi! Tu sais la devise des armes de ma famille : « Bien haïr! trop aimer! » Mes ancêtres, qui furent de la Ligue, portaient bravement la haine et fièrement l'amour. Hélas! suis-je donc un descendant dégénéré? Je ne sais point haïr; je ne puis qu'aimer trop!

Adieu, Armand, écris-moi.

LETTRE II

ARMAND DE FOUGÈRES A VALENTIN DE RIANVAL

Genève, juin 1849.

Ta lettre, mon cher Valentin, me trouve encore à Genève, ou je t'attendrai, si tu te décides à m'y rejoindre.

Tu souffres; et je ne voudrais pas aigrir ta douleur. Mais je trahirais notre amitié, si je ne mettais sur tes récentes égratignures quelques conseils, en guise de compresses. Je te promettais d'ailleurs une larme sur tes infortunes, que je me déclarerais bientôt insolvable.

Tu n'aimais pas cette femme, mon cher Valentin, tu ne sais pas aimer. Ce que tu prends pour l'amour n'est encore que l'amour de l'amour. Tu n'as pas dissipé la première ivresse des poésies de vingt ans. Tu dors dans des fleurs qui t'asphyxient, et tu prends cette chaleur de ton cerveau pour une révélation qui se fait attendre. Je vais te scandaliser, mais écoute bien ceci : on a comparé l'amour au mal de dents, et le dentiste de génie qui n'a pas craint de produire cette définition a tiré les physiologistes d'un grand embarras. En effet, mon ami, cette admirable torture de l'amour vrai se révèle tout à coup par une rage aussi violente, aussi folle que la rage de dents. Tout le corps et toute la tête en souffrent. On désire de même mordre pour tromper la fièvre. Il y a de fausses amours, comme il y a de faux râteliers; c'est émaillé, correct, et cela croque; mais un beau jour on voit le ressort, fil d'or ou d'argent. Dieu merci, tu n'en es pas aux dents ébréchées, mais aux gencives. Ce sont tes dents de lait qui te tourmentent; et ne pouvant ni ne voulant mordre, tu joues au hochet. Pauvre Valentin ! c'est une nourrice de fée qui te berce chaque nuit et t'enroule dans des langes brodés de soie. Mais il viendra un jour où tu te sentiras viril et émancipé. Alors, tes dents claqueront fermes et solides, le fruit te tentera tout comme un autre, et tu y feras ta morsure. Je t'attends à ce jour-là pour me réjouir.

Tu n'as qu'une excuse, c'est l'éducation que tu as reçue. Élevé sévèrement par un père dont l'esprit mystique se complaît loin de la réalité, tu t'es développé dans

l'ombre, et tu n'as pas encore subi, au moral, cette coloration suprême, cette infusion de vie que donne la lumière : tu n'as pas reçu ton coup de soleil. Il te viendra au moment où tu l'attendras le moins, un jour que, par mégarde, tu auras écarté de ton front de néophyte ce voile constellé que tu serres avec tant de dévotion. Tes lèvres n'ont sucé que du miel. On ne les a pas frottées d'ail et de vin comme celles du Béarnais. Voilà pourquoi tu trouves un peu fort et un peu amer ce breuvage de la vérité, que nous avalons, nous autres, sans sourciller.

Cette femme que tu maudis, à grands coups de bénédictions, a bien fait. Elle ne t'aimait pas et elle aimait d'Aubressel. Quel reproche lui adresses-tu ? T'avait-elle promis quelque chose ? Non. Tu l'avoues toi-même ; et d'ailleurs je m'en rapporte à toi, tu n'aurais rien exigé. Elle qui possède sans doute, sous ses lèvres que tu trouves si fières, ses trente-deux dents, bien poussées et bien alignées, n'avait aucune raison pour dédaigner la pomme. Elle était fille d'Eve et ne s'en trouve pas mal.

Je conviens que tu as plus d'esprit que d'Aubressel, et que tu saurais plus galamment que lui paraphraser ce mot qui est le même, en définitive, pour la plus sotte comme pour la plus intelligente : Je t'aime ! Mais que faire à cette déconvenue ? Prendre ton parti en brave. Est-il vrai que cette femme soit devenue tout à coup si méprisable, parce qu'elle a choisi pour amant un gentilhomme assez bien tourné, d'un tempérament solide, d'une carnation transparente ? C'est là une question. Il faut pourtant bien, mon cher, que la beauté serve à quelque chose ; et si elle tient lieu de l'esprit, chez les hommes qu'elle favorise, il faut bien admettre alors qu'elle a droit aux priviléges de l'esprit. Nous préférons, en général, même les plus platoniques d'entre nous, une jolie femme à une

laide; pourquoi donc les femmes n'aimeraient-elles pas aussi les beaux hommes ? Vulcain était à coup sûr un métallurgiste distingué ; il était le dieu à venir des industriels en chemins de fer ; mais Vénus n'eut pas tort de lui préférer la superbe encolure du dieu Mars, ce type des guerriers à bonnes fortunes, qui n'avait que le défaut de ne jamais quitter son casque. Après tout, il faut reconnaître là, peut-être, une malice de Vulcain, qui avait abriqué cette incommode coiffure à son rival par jalousie de sa beauté. Mars eut, du moins, l'esprit de ne pas lui céder sur ce point, et le plus mal coiffé des deux fut encore le mari.

Mon cher Valentin, ris, si tu veux, mais avale ma pilule. L'esprit, en règle absolue, n'a rien à démêler avec l'amour ; il le gâte quelquefois, et c'est presque toujours un allié suspect. On aime, et on est aimé, sans raisonnement, par une sorte de fatalité, en vertu de lois inconnues et qui échappent à l'analyse. C'est humiliant ; mais Dieu a voulu que ce fût ainsi, par égard pour le plus grand nombre, qui ne se compose pas d'hommes et de femmes de génie, et qui a droit à sa part de félicité terrestre. D'ailleurs, devant l'amour, l'homme d'esprit n'a parfois pas plus de ressources que le sot; et quand ton bienheureux Jean-Jacques se délectait de l'intimité de sa servante, c'est qu'apparemment il trouvait, ce délicat, qu'il n'est pas de vase qui paraisse grossier quand l'amour en déborde.

Tes sucreries n'ont pas su plaire; je n'ose condamner cette femme. Ce dédain doit te prouver une fois de plus, mon cher Valentin, combien tu méconnais l'amour. Quitte donc ces brouillards, ce clair de lune perpétuel que tu gardes en plein jour; cesse de vouloir habiller des fantômes, et risque un œil sur la splendide nudité des statues ; on n'en meurt pas.

Tu as vingt-cinq ans, si je calcule d'après nos souvenirs de collége; tu es riche, tu as un beau nom; tu ne serais pas mal, si tu cessais de mépriser ta figure, et si tu laissais monter à tes yeux ces étincelles qui te grésillent le cœur. Ne perds pas une année de plus dans ces gazouillements inutiles. Sois homme enfin, aussi complétement que tu es gentilhomme, et arrange-toi pour que rien d'humain ne te reste étranger.

Était-ce bien cette lettre que tu attendais de moi? Peut-être t'imaginais-tu que l'émotion de l'absence m'attendrirait à ton endroit et que je te ménagerais la férule? Tu as compté sans mon amitié; et puis, il pleut, je ne puis mettre le nez dehors; tu vas me permettre de continuer. Je me sens en veine de pédantisme, et je laisserais éclopé, si je n'achevais pas, le plus beau raisonnement qui me soit jamais venu à l'esprit.

Je ne crois pas à cette infirmité que l'on appelle l'amour platonique; il me semble une bégueulerie qui touche quelque peu à la dépravation. En y regardant même de près, cet amour extravagant que les amants lymphatiques ont mis à la mode n'existe pas. Vous autres qui en restez toujours aux préliminaires, à la bagatelle, vous êtes, au fond, tout aussi affriandés par la beauté physique que nous autres mécréants de la matière; mais vous vous leurrez par des semblants, vous minaudez avec la nature, et n'ayant point le courage de l'idéaliser, vous affectez de n'y point toucher. Il y a plus de dépit, d'ignorance ou d'impuissance, en général, que de vocation, dans ces continences poétiques; vous vous servez, comme dans les orgies de l'Opéra, de mets en carton peint, et vous remplacez les aliments par un chant animé. Mais au dedans de vous, la faim crie, et vous ne comprenez rien a vos angoisses.

Tu avoues toi-même que tu te hasardais jusqu'à effleu-

rer de temps en temps l'extrémité des doigts de ton inhumaine du bout de tes lèvres. Gourmet! tu te donnais cette joie, n'osant en espérer d'autres; mais, sensuel que tu es, pourquoi donc te permettais-tu ces excès? Comment, monsieur, vous nous concédez que c'est un bonheur, un plaisir, une sensation heureuse, d'effleurer l'épiderme des doigts avec l'épiderme des lèvres, et vous chicanez sur le surplus ! Ah! mon cher Valentin, si le papier n'avait pas sa pudeur , et si je ne la respectais pas, que de choses j'aurais à te dire qui feraient flamboyer à tes yeux des visions telles, que saint Antoine n'aurait pu les exorcicer!

Les jeunes s'imaginent aimer purement, parce qu'ils n'exigent rien au delà de ces manéges de colombes, ou de ces petites dévotions à la peau d'une jolie femme, la plus douce patène qu'il soit donné de baiser. Les vieillards ont des raisons pareilles; leur galanterie, leur respectueux hommage, leur baise-main rassurent leur conscience; ils s'imaginent échapper à la médisance. Mais les débutants, de même que les invalides, sont des sensuels; ils savourent tout ce qu'ils peuvent; et les espérances confuses de ceux-là, aussi bien que les souvenirs de ceux-ci, complètent un plaisir qui est matériel, au moins en effigie.

Quand je vois deux têtes vieillies se sourire, se contracter sous les rayonnements de l'amour; quand je vois deux mains vénérables s'unir et s'étreindre avec une foi vive, l'hymen est aussi complet pour moi que si l'on avait eu besoin d'en voiler les détails par les nuages complaisants qu'empruntait Vénus; et je dis toujours d'un sigisbé de soixante ans qui baise tendrement la main d'une femme du même âge : « Cet homme est l'amant de cette femme! » Le peu qui s'en manque pour que la chose soit mathématiquement vraie ne dépendait plus d'eux,

et ne doit pas leur être imputé à mérite. Ne crois pas, d'ailleurs, que j'en tire la conclusion d'un ridicule! au contraire; j'admire l'amour jusque dans ses impuissances. Ce que je dis des vieillards s'applique à tous ceux qui, comme toi, insultent à la beauté, en voulant réduire l'amour à l'état contemplatif.

Non. J'atteste les amants illustres, tous ceux que les poëtes ont chantés, que les peuples ont immortalisés; j'en atteste Héloïse, cette incomparable maîtresse que Rousseau a si étrangement compromise! l'amour ne sépare pas l'âme du corps. Il n'est pas un casuiste, et ne discute pas les limites du péché *véniel* et du péché *mortel;* il embrase, il consume, il dévore tout. Tant pis pour ceux qui s'enveloppent par-ci par-là d'amiante, et qui ne veulent brûler que par portions! ils seront éternellement malheureux, comme ils seront éternellement méprisables.

Crois-tu donc, impie, que l'héroïque épouse d'Abailard ne soit pas restée une noble, une chaste, une imposante figure, quoiqu'elle ait enseveli sous sa robe de religieuse un cœur convulsionné par toutes les fièvres de la tendresse? Elle savait aimer, celle-là, qui écrivait au pauvre moine de Saint-Gildas : « Jamais je n'ai cherché autre chose en vous que vous-même; quoique le nom d'épouse soit jugé plus saint, un autre aurait été plus doux à mon cœur, celui de votre maîtresse, et... (le dirai-je sans vous choquer?) celui de votre concubine, de votre fille de joie... » Ne sens-tu pas que *la passion parle là toute pure,* comme disait Alceste, qui trouvait, par parenthèse, que Célimène *platonisait* un peu trop avec tous ses amis? Je n'ai qu'un reproche à adresser à Héloïse, c'est d'avoir permis qu'Abailard nommât son fils Astrolabe, au lieu de le nommer tout simplement Pierre ou Jean. Ce fut là, encore sans doute, une dernière immolation de sa volonté

à celle de son sublime pédant! Ton Rousseau a parodié ce poëme immortel sans le comprendre. Il parle de l'amour comme un lâche du courage; et, quoi que j'aie dit en plaisantant de son mariage avec Thérèse Levasseur, il ne connaissait rien à ce sentiment. Sa Julie est une vertu coquette qui me laisse insensible, tandis que Manon Lescaut me fait pleurer.

Tu me trouves peut-être cynique; c'est toujours l'effet que produit la sincérité dans ce siècle d'hypocrisie. Mais à quoi servirait donc l'amitié, si elle ne me donnait pas le droit de te rudoyer un peu? Tu as échoué près de cette femme, parce que tu ne l'as pas aimée, parce que tu ne voulais pas l'aimer. Je ne doute pas que si, agité d'un transport véritable, tu avais souhaité ardemment prendre la place à laquelle se pavane d'Aubressel, tu n'eusses facilement triomphé. C'est surtout en amour que la volonte est puissante sur le destin. Tu as manqué là une occasion superbe : hâte-toi de prendre ta revanche!

Souviens-toi d'un des plus beaux contes de Boccace, du *Pied de basilic*. Isabelle aimait Lorenzo, sans rien lui réserver. Quand celui-ci fut tué par la jalousie des frères, l'inconsolable amante alla chercher le cadavre de son bien-aimé, et ne pouvant l'emporter, l'ensevelir près d'elle tout entier, elle détacha la tête, l'enfouit dans un vase plein de terre, et planta dans cet engrais adoré un pied de basilic qu'elle arrosa de ses larmes. La fleur grandit, s'épanouit en touffes odoriférantes, et Isabelle lui adressait d'ardentes paroles qui trompaient ses regrets et ses désirs. Mon cher Valentin, l'amour vrai, c'est ce pied de basilic qui puise la vie dans la matière et porte des fleurs idéales qui embaument l'âme. Au fond de toutes nos joies, de toutes nos extases, regarde bien, il y a toujours un peu de chair pour engrais!

Console-toi donc, si tu n'es déjà consolé, et viens avec

moi ; nous visiterons la Suisse et l'Italie. A propos, mon cher nébuleux, je me suis promené sur le lac, où j'ai failli attraper un rhume, mais je n'ai pas aperçu à Vévay la fenêtre de Julie, et si j'avais rencontré ce grand pleureur de Saint-Preux, je crois que je lui aurais ri au nez. Je suis arrivé avec la pluie, ce qui contribue peut-être à me révéler Genève sous un aspect lugubre. Ce pays finira par me désarticuler la mâchoire ; j'y bâille, comme si j'étais forcé d'avaler le mont Salève, le mont Blanc, le Jura, l'Aiguille-Verte, le Buet, toutes ces insupportables montagnes qu'on vous fait dévorer des yeux, vingt fois par jour, et qui sont le prétexte d'interminables ascensions. En Suisse, la vie est un perchement perpétuel.

Ce pays mérite la pluie : il est ennuyeux comme elle. Il faut pourtant rendre justice à ses efforts ; il fait ce qu'il peut pour s'égayer. Ainsi, il adapte des pavillons chinois, en guise de clochers, aux églises protestantes, et peint tous les poteaux des routes en mirlitons. Mais cette gaieté reste à la surface et ne va pas plus loin. Te raconterai-je mes excursions aux alentours ? à quoi bon ? Je suis escorté par un brelan d'ombres illustres. Jean-Jacques, qui a planté des peupliers dans le lac ; Byron, dont j'ai lu avec un certain tressaillement le nom sur une des colonnes du château de Chillon ; enfin, Voltaire, le suzerain de Ferney. J'ai rendu, en voyageur bien appris, ma visite à ces trois ombres fameuses. J'étais maussade en arpentant la petite île de Rousseau. J'ai pensé à don Juan devant les oubliettes de Chillon. Ce fut, du reste, l'émotion la plus gaie de mon voyage. Il y a là une potence, avec un trou rebouché, qui est d'une atrocité réjouissante. On vous montre la pierre sur laquelle on lisait la sentence aux condamnés, les chaînes patibulaires, la dalle usée par le talon de Bonnivard, et, enfin, par une trappe doucereuse qui s'ouvre sur quatre-vingt-onze pieds de profon-

deur, on précipitait les condamnés embarrasssants qui étaient au-dessus ou au-dessous de la justice régulière. Tout ce château sent la Barbe-Bleue. C'est superbe comme un conte de Perrault. Il y règne une horreur de mélodrame à travers laquelle rayonnent, à peu de distance l'un de l'autre, les deux noms analogues de Byron et de Victor Hugo. A Ferney, j'ai vu toutes les défroques de Voltaire. Dans sa chambre à coucher, on a eu la singulière idée de placer un tronc pour les pauvres, avec un quatrain détestable destiné à exciter la compassion. Il ne manque pas son but pour l'auteur. On dit dans ces vers que, faire l'aumône,

C'est s'ouvrir la porte des cieux!

Je n'ai pas échappé une si belle occasion de me faire entre-bâiller la bienheureuse porte, et j'ai déposé mon offrande, en demandant toutefois si c'était pour les pauvres d'esprit. Dans la chambre de Voltaire, n'eût-ce pas été une œuvre méritoire? Comme nous faisions le tour du lac, on m'a montré de loin Coppet et le château de madame de Staël, la seule femme qu'il fût permis de n'aimer que platoniquement, puisqu'elle était un homme de lettres.

Le ciel paraît se réconcilier avec le sens commun. La pluie cesse. Je te quitte pour le soleil. Excuse mon bavardage, qui ressemble un peu à une potion homœopathique, et dans lequel j'ai mis un globule de raison dans une dilution d'eau claire. C'est que je me suis souvenu, par cette matinée pluvieuse, de nos interminables causeries de Paris. Ce souvenir m'a égaré; mais j'étais près de toi, je te parlais, je te serrais la main, et j'étais bien excusable. Je t'attendrai quelques jours encore. Viens, si tu n'as pas peur de mes prêches; c'est ce pays calviniste

qui m'y pousse; et souviens-toi de ma morale. Ne crains plus d'insulter les femmes en rendant à la beauté le seul hommage qui soit une preuve. Il y a des injures apparentes qui sont une flatterie; et d'ailleurs, si on ne les insultait pas quelquefois, on les priverait de leur plus grande, de leur plus pure joie, celle qu'elles éprouvent à pardonner.

Allons, mon cher Valentin, sors du sombre manteau de René; jette Werther au fond d'un puits : sois toi-même, et crois bien que, si je ne dois pas t'en aimer davantage, ce qui serait impossible, j'aurai du moins un grand soulagement de te savoir devenu le compagnon de ma vie de jeunesse, d'amour et de folie.

Adieu, à bientôt une lettre ou toi!

LETTRE III

DE VALENTIN A ARMAND

Paris, juin.

Je m'attendais, mon ami, à ta morale... fort immorale. Aussi ne m'as-tu causé aucune surprise. Tu blasphèmes, mon cher Armand, et mon cœur me dit qu'il vaut mieux souffrir comme moi que jouir à ta manière. A chaque blessure nouvelle, je monte plus haut, je vais plus loin dans cette recherche de l'amour idéal dont tu te moques, mais qui m'exalte et me console.

Tu dis vrai : je guéris vite de mes chutes, parce que le mépris cicatrise, et j'ai bientôt secoué cette boue. Je con-

serve de ma récente désillusion une vague douleur qui s'est épurée; je suis triste; mais, te l'avouerai-je? j'aime ma tristesse. J'ai si peu de remords, et je sens si bien qu'entre l'amour d'un d'Aubressel et le mien, la femme qui choisit à mon détriment ne mérite pas mes regrets! C'est de l'orgueil, sans doute; mais tes raisons ne me feront pas revenir; et quand j'ai lu ta lettre, avec une indignation qui souriait cependant, je me suis avoué une fois de plus qu'une antipathie aussi cordiale que notre amitié existait entre nos deux esprits. C'est peut-être même à cette opposition si radicale que nous devons l'inébranlable fermeté de notre union. Nous sommes bien certains de ne devenir jamais jaloux l'un de l'autre, ni de ne nous heurter jamais sur la même route.

Ta théorie est infâme. Tu abaisses le sentiment le plus divin à une question de tempérament, et le valet d'écurie qui courtise une maritorne sur des bottes de foin te semble un rival de Pétrarque! Tu te moques de Werther. Pour moi, je ne lui en veux que de son suicide. Il me semble qu'à sa place, j'aurais vécu avec ma chère douleur, heureux de souffrir, et emportant dans une thébaïde le souvenir des heures de félicité passées avec Charlotte. J'aurais fait de cette pensée unique l'aliment de mes songes; j'aurais enfoui dans mon exil la sainte tristesse de mes larmes. C'est parce que Werther n'était qu'un matérialiste à moitié guéri, qu'il s'est brûlé la cervelle. Rousseau, que tu traites avec tant de dédain, met au cœur de Saint-Preux un sentiment héroïque qu'il appelle la vertu, et que j'admire. L'immolation absolue des sens aux satisfactions de l'âme est le couronnement éternel de l'amour. Tu avoues toi-même que la matière n'est que le fumier de l'idéal. Reconnais donc alors que ceux qui ont des fleurs, sans avoir besoin de fumier, sont des heureux et des privilégiés. Tu veux que les extases germent sur les plaisirs grossiers,

comme les champignons sur les couches ; c'est là, au moins, ce que signifie ton histoire du pied de basilic, e tu trouves incomplet le cœur plus puissant qui n'a pas besoin de cet engrais, ainsi que tu l'appelles. C'est absolument comme si tu préférais les horizons peints en détrempe d'un décor d'opéra aux horizons que Dieu crée d'un rayon de lumière, et comme si tu établissais les raisons de ta préférence sur les jouissances intrinsèques de la colle, de la brosse, de la toile, des couleurs, des pinceaux, de tout le matériel qui contribue à l'illusion. Werther, à la fin de ses combats, n'a pas su faire triompher l'âme, et n'a trouvé d'autre moyen de tuer la bête que d'armer un pistolet. C'est le seul remède, en effet, qui puisse convenir, en cas de fatigue ou de désespoir, à ceux qui, comme toi, ne veulent pas s'affranchir des sens par la seule volonté. Mais tu conviendras que c'est un remède par trop brutal ; et je redouterais toujours un allié qu'il faudrait tuer, quand il deviendrait gênant.

Gœthe avait admirablement indiqué au début la consolation ouverte à Werther spiritualiste. C'était le repos de la nature, l'ineffable bercement de la solitude. L'ami de Charlotte, atteint par le doute, n'a pas su mettre le cilice d'une foi dévouée sur l'amour terrestre qui le tourmentait. Il meurt au moment où Dieu lui conseillait de vivre pour attester la grandeur et la gloire de son martyre. Il n'aimait donc pas assez Charlotte pour aimer à souffrir de sa pensée ? Le lâche a eu peur de ses tourments. Il a eu hâte de se consoler et de se guérir dans le tombeau.

Aimer, pour toi, c'est jouir ; pour moi, c'est se sacrifier. Mais crois-moi, mon cher Armand, cette réserve dans laquelle je me complais a ses tortures, ses âpres souffrances. Tu feins de me prendre pour je ne sais quel séminariste lugubre, noyé de nénufar ; tandis que tu sais bien, traître, que j'ai ton âge, ta jeunesse, et que je ne

méconnais pas plus que toi la beauté, la grâce, tout ce qui plaît, tout ce qui séduit. La différence entre nous, c'est que tu t'en tiens à cette surface, et que moi, je salue cette beauté visible, en lui demandant de servir de reflet à l'âme dont elle n'est que l'enveloppe, le tabernacle!

Tes définitions déshonorent les femmes, parmi lesquelles pourtant tu as ta mère. Ah! mon cher Armand, tu as connu la tienne! Mais moi, je n'ai qu'un portrait, qu'un sourire immobile et muet sur un tableau. Eh bien! je pensais à ma mère en te lisant. Je la regardais dans ce cadre ovale suspendu au-dessus de mon lit, avec ses cheveux blonds, sa robe blanche, la rose qui se penche à sa ceinture et son merveilleux sourire, et je lui disais : — N'est-ce pas qu'il a menti, et que l'amour n'est pas, comme la faim et la soif, quelque chose qui se repaît? N'est-ce pas, ô vous, la plus belle, la plus noble d'entre toutes les femmes, qui rayonnez sur ma vie du fond de votre éternité! n'est-ce pas qu'il vous calomnie, et que vous avez aimé mon père d'un amour saint et religieux qui tenait seulement à la communion de vos deux âmes? N'est-ce pas que quand vous êtes morte, en me donnant le jour, pauvre martyre que la nature a écrasée sur la terre, et qui deviez vous épanouir dans le ciel, n'est-ce pas que vous ne regrettiez, au moment du départ, que ces chastes épanchements que j'ai connus, que mon père m'a racontés et qui font de votre mariage une légende des temps passés?

Mon ami, tu dis que mon père est un gentilhomme mystique qui m'a tenu loin de la réalité. Ah! je te demande grâce, impitoyable persifleur, pour cet homme si bon, si grand, si sévère, si pur, qui m'a aimé de toutes les tendresses que la mort avait voulu me reprendre en me reprenant ma mère. Oui, le comte de Rianval porte

un deuil qui ne cessera qu'aux pieds de Dieu, quand il y retrouvera ma mère. Mais si tu savais comme son regard s'adoucit pour moi ! comme il m'aime ! comme il me donne de ces conseils à la fois délicats et solides, qui me fortifient et m'élèvent ! Si tu savais combien c'est une âme fière et noble, droite comme une épée, chaude et bienfaisante comme un rayon du ciel !

Les révolutions l'ont guéri du monde. Il a pris pour règle la première partie de la devise de sa famille. Au retour de l'émigration, quoiqu'il fût jeune encore, il se mit à haïr profondément les hommes qu'il voyait autour de la royauté et les choses qui se faisaient pour elle. Il aima mademoiselle de Villemaure et l'épousa, comme on se consacre à Dieu, avec recueillement, avec piété. C'était un gentilhomme chrétien qui disait tout bas ses prières, sans s'en moquer tout haut. Il vécut un an dans ce rêve; mais je coûtai la vie à ma mère. Dès lors, le comte de Rianval, mort à toutes les joies, devint impassible et froid pour tous, et n'eut de chaleur, de vivacité, de gaieté que pour moi. Il me faisait coucher près de lui, avait de mon enfance des soins auxquels les mères seules prétendent, fut mon précepteur, m'apprit à marcher, à épeler, à lire, à faire le signe de la croix, à envoyer chaque soir, avant de m'endormir, un baiser à ce portrait qui ne m'a jamais quitté, et qui garde à côté de lui une place à l'image encore inconnue de celle qui sera un jour ma femme.

Depuis que je pense et que je me connais, mon père est devenu mon ami, un frère aîné, grave comme un prêtre, indulgent comme une femme, qui me laisse libre, et sans l'avis duquel pourtant je n'oserais rien entreprendre. Se reprochant mes fautes, me laissant m'attribuer ingénument mes succès, jamais mon père ne m'a imposé son autorité; mais il me l'a rendue si douce, si respectable,

que je ne la ressens, comme la puissance de Dieu, qu'aux jours de tristesse et qu'aux jours de joie, pour l'implorer ou pour la bénir. J'ai remarqué souvent qu'il ne me vient guère de projet à l'esprit sans qu'au même moment, par une coïncidence merveilleuse, mon père n'ait à me communiquer la même pensée. Souvent nous nous sommes abordés ayant sur les lèvres le premier et le même mot de la même confidence.

Voilà, mon cher, l'homme que tu ne connais pas assez et que tu juges comme tout le monde, sur son extérieur. Voilà celui qui m'a fait ce que je suis, plein d'enthousiasme pour les grandes amours, plein de pitié pour les passions. Quant à ma mère, ce fut une apparition angélique dont le comte de Rianval se souvient avec ferveur, et qui m'a consacré dès le berceau à tous les sentiments purs.

J'ai horreur du nom d'amour platonique. Il sent son pédant; et je te pardonnerais de médire si tu ne calomniais pas, sous le prétexte de ce nom, tout ce qui est loyal et chaste. Ta raillerie de la touchante galanterie des vieillards et des timidités de la jeunesse est un paradoxe que tu ne soutiendrais pas sans rire, si je te tenais devant moi, dans les bras d'un fauteuil. S'il n'est plus permis de se donner une poignée de main, sans velléité sensuelle, tu nies l'amitié en niant l'amour, et ta plaisanterie conclut par une monstruosité.

En somme, tu m'as fait rire avec indignation. Irai-je te rejoindre? je ne le crois pas. Non que je te garde rancune; mais j'ai réfléchi, je ne suis pas fait pour les voyages. Je suis précisément le contraire d'un touriste. Le monde me paraît toujours trop grand; en revanche, le ciel me semble quelquefois petit. Si tu allais vers le nord, je serais tenté; mais l'Italie me séduit peu, et je suis si triste encore, si plein de nonchaloir, que je vais aller

passer quelques jours dans notre pauvre Champagne, près de mon père. Écris-moi donc au château de Rianval. J'ai besoin des vieux arbres du parc, du petit ruisseau qui fut l'océan de ma jeunesse, de l'herbe si verte de nos prairies. Je vais me reposer de Paris dans cette retraite. A chaque nouveau chagrin qui me révèle la vie, je me tourne vers mon père et vers la nature. Personne ne m'aimera mieux que lui; personne ne me console mieux qu'elle.

Va donc sans moi. Ne cesse pas toutefois de m'écrire, en m'indiquant tes étapes, et permets-moi de t'embrasser platoniquement, comme le plus fidèle et le plus fou de mes amis.

LETTRE IV

D'ARMAND A VALENTIN

Martigny, juin.

Tu as raison, j'étais fou. Ce n'est pas au moment de ses défaites, quand Sancho le relevait tout brisé, qu'il eût fallu conseiller à l'illustre chevalier de la Manche de rentrer Rossinante à l'écurie, de remettre la lance au croc et de renoncer à ses chimériques aventures. J'ai eu tort de te parler avec cette franchise. J'ai cru tout naïvement que tu me demandais un conseil, pour en avoir un. Pardonne-moi, mon ami, et crois bien que, dorénavant, je pleurerai sur toutes tes infortunes! je me suspendrai des ornements funèbres à chaque convoi de tes illusions; mais je

me garderai bien de te prêcher une conversion qui se fera d'elle-même, quand ton heure sera venue.

Tu as peur du soleil de l'Italie, et tu vas rêver à tes idylles auprès des étables du manoir paternel. A ton aise! et que tous les dieux protecteurs des plaisirs champêtres te donnent du lait pur, une crème infaillible, des fraises abondantes et un sommeil léger, loin des moucherons et des fourmis ! Pour moi qui t'attendais, j'ai quitté Genève à la réception de ta lettre. Je suis à Martigny, d'où je repars dans deux heures, pour continuer ma route. Je ne te raconterai pas mes excursions, mes ascensions : tout cela est banal et ressemble à tous les récits de voyages. Ces gigantesques sorbets étalés sur les pièces montées du paysage finissent par m'écœurer. Je grelotte au milieu de cette nature sublime. Le feu même des auberges me semble avoir un caractère glacial, et ne réchauffe un peu les voyageurs que par un effort d'hospitalité complaisante. Je rencontre des chasseurs de chamois, des amateurs de marmottes, puis aussi, par-ci par-là, dans les coins obscurs des foyers, des patriotes égarés qui se mordent les poings et soupirent après quelque chose d'aussi chimérique que ton amour idéal ! J'ai trouvé quelques crétins authentiques. Ils m'ont tous rappelé des visages de connaissance laissés à Paris sur l'asphalte du boulevard. Les murs des chalets affectionnent pour décoration la *Mort de Poniatowski* et le *Retour de l'île d'Elbe;* du reste, Napoléon a laissé partout ici l'empreinte de son talon. Je m'étonne quelquefois qu'il ait conservé des vallées, des abîmes, des torrents et des pics inaccessibles. Il semble que ce pied eût dû tout ébranler tout courber, tout combler. Mais quand on examine de près ses traces, on voit qu'en définitive ces énormes brèches du génie de l'homme sont peu de chose à côté de ce qui reste intact, et qu'elles prouvent tout autant son impuissance que son orgueil.

Cette réflexion, suffisamment creuse et mélancolique, n'est là que pour te plaire et pour me faire rentrer en grâce ; car, au fond, tu sais quel souci je puis avoir de Napoléon, des grands hommes et du reste.

Je vais passer le Simplon un peu moins héroïquement que la Grande Armée, mais avec non moins d'impatience. J'ai hâte de me dégeler en Italie. On n'ose jamais avoir chaud ici, et quand le soleil vous tape dans le dos, les neiges qu'on a devant les yeux vous avertissent qu'il ne faut pas s'y fier, et que ce n'est là qu'un leurre.

Écris-moi à Venise, poste restante. Jusque-là, je ne m'arrête plus, je galope, autant qu'on peut espérer galoper dans ce pays de mulets. Imagine-toi que j'ai rencontré Jocelyn, ce Saint-Preux catholique que tu dois aimer. C'était bien, ma foi, sa figure, son costume, son air recueilli et béat. Il allait à pied, un bâton à la main, boitant un peu, mais lisant ; nous l'avons fait monter dans notre voiture, et je lui ai demandé des nouvelles de Laurence. Il m'a ouvert ses grands yeux profonds, a refermé une espèce de formulaire qui fournissait le texte de ses méditations, et m'a regardé avec étonnement. Mon Jocelyn était simplement un séminariste de Fribourg, qui rejoignait une caravane conduite par un de leurs *pères*. Il ne connaît pas Laurence; il n'a pas lu *Jocelyn;* Lamartine est à l'index. J'ai voulu faire preuve de complaisance, et j'ai demandé à cette graine de théologien ce qu'il pensait du livre de l'*Imitation*, et s'il croyait que ce fût l'œuvre de Gerson ou d'A-Kempis. Mon béat m'a débité alors un petit sermon propret que j'ai subi avec résignation, comme une conséquence du climat. M'obstinant à chercher le joint de cette intelligence, je lui ai parlé un peu des marmottes. Il s'est éveillé alors, m'a raconté qu'on leur permettait d'en élever au pensionnat, et que les bons pères les toléraient pour charmer les récréations. J'ai regretté

qu'il n'eût point une de ces marmottes avec lui ; peut-être aurait-elle mieux répondu à mes questions. Nous nous sommes séparés à Chamounix ; mais je crois que le gaillard commençait à remuer dans sa coquille et à passer le bout des cornes. Il aurait fini par se dégourdir. Il m'a serré la main, en me disant que j'étais un bon compagnon. Dieu sait pourtant que je n'avais pas fait le jésuite, et que j'avais terriblement essayé de le scandaliser!

Ah ça! ne me laisse pas sans nouvelles. Vers ou prose, envoie-moi tes élégies. Il y a quelque chose de plus fort que nos antipathies, c'est notre amitié, et à ce titre je veux ma part de tes émotions. Tu es, mon cher Valentin, le cœur le plus loyal, l'âme la plus aimante qu'il y ait,— je ne dirai pas sous le soleil, car cet astre convient mal à tes mélancolies,— mais qu'il y ait sous la lune, et je prévois qu'avant peu tu m'écriras de nouveau tes douleurs, tes désespoirs. Tu es dans une disposition d'esprit qui t'entraîne à la récidive. Avant un mois, tu aimeras ; il te suffira, pour cela, de rencontrer

> ... Quelque ange pensif de candeur allemande,
> Une vierge en or fin d'un livre de légende,
> Dans un flot de velours traînant ses petits pieds.

Et quoique cette vision invoquée par Musset soit généralement assez rare, tu mets trop de bonne volonté dans tes désirs pour que tu n'espères pas la rencontrer.

J'imagine que tu as emporté *Werther* à la campagne, et qu'à l'imitation du triste amant de Lolotte, tu vas occuper tes loisirs à planter des petits pois, que tu t'amuseras ensuite à faire bouillir dans ta marmite, avec suffisamment de beurre et de sel. Werther se livrait avec volupté à ce passe-temps renouvelé, disait-il, des héros d'Homère. Le roi Louis XIII, un autre platonique qui touchait ses maî-

tresses avec des pincettes, cultivait également avec succès ces innocents légumes; seulement, comme il était fort avare, il les envoyait vendre au marché. Toi, qui es plus gentilhomme qu'un roi, tu te contenteras de les mettre en ragoût. Bon courage et bon appétit! La nature, ô mon cher Valentin, jusque dans ses plus infimes détails, a des trésors de consolation pour les affligés. Adieu, console-toi bien et ne m'oublie pas!

LETTRE V

DE VALENTIN A ARMAND

Le château de Rianval, juillet.

Mon cher voyageur, tu es un exemple éclatant de la vanité des voyages, et depuis que tu es en route, tu n'as pas trahi une seule joie franche, une seule satisfaction sincère. Si tu devais grelotter à Martigny et t'enrhumer à Genève, pourquoi prenais-tu ton passe-port? Tant il est vrai, mon ami, que les plus pures jouissances sont celles de nos rêves, et qu'il n'est pas de plus beaux horizons que ceux qu'on aperçoit, les yeux fermés, par une échappée de l'esprit!

Je suis installé depuis quelques jours chez mon père; mais je vais repartir, comme tu le verras par le récit de ce qui s'est passé. J'ai pourtant retrouvé avec un saint bonheur ce château noirci par les brumes, ces allées silencieuses que l'herbe envahit, ces bosquets qui me semblent devenus bien petits depuis que j'ai grandi! J'ai aperçu,

en entrant dans la salle à manger, le petit fauteuil à échelons avec lequel on m'exhaussait quand j'étais enfant, et quand on me permettait de m'asseoir à table. Mon père a conservé ce meuble avec une piété touchante. J'ai salué, comme une vieille amie, la magnifique horloge de cuivre suspendue au mur, en regard du baromètre ; il m'a semblé que son mouvement augmentait à mon entrée, et que son bruit plus sonore disait bonjour à l'enfant revenu. En revanche, le baromètre est paralytique. Voilà vingt ans qu'il annonce le beau temps, et les petits coups à l'aide desquels le vieux domestique de mon père essaye de le réveiller ne servent qu'à faire concevoir, par intervalles, de fugitives illusions.

Je ne sais pas pourquoi je regardais et je reconnaissais tout avec une émotion plus attendrie que de coutume. Je ne suis pas six mois sans aller à Rianval. Tous ces objets me sont familiers. Je ne les oublie pas assez pour éprouver de la surprise à les retrouver. Eh bien! cette fois, chaque meuble évoquait un souvenir pénétrant, et il n'était pas jusqu'aux pavés de marbre de cette grande salle qui ne me fissent tressaillir, en me rappelant qu'autrefois je cherchais des dessins fantastiques dans les veines de la pierre.

Le château est froid et lugubre. Il semble hanté plutôt qu'habité. Les grands escaliers sont sonores et ont une vapeur de tombe. Le salon n'est ouvert que quand j'arrive; tous les fauteuils sont ensevelis dans des housses, comme dans leur linceuls ; une harpe, qui n'a jamais été effleurée depuis la mort de ma mère, perd chaque année quelques-unes de ses cordes, en poussant des gémissements qui font vibrer le silence. Les vieux portraits de famille, dans les cadres assombris, sont toujours en sentinelle dans la galerie, et semblent commenter les deux termes de la devise héréditaire. *Bien haïr!* murmurent les guerriers

farouches en posant résolûment la main sur l'épée. *Trop aimer !* soupirent les doux spectres de femmes qui sourient dans cette pénombre. J'ai salué gravement ces aïeux, me sentant honteux des troubles, des inquiétudes de ma vie, aussi bien que de l'isolement de mon cœur, devant ces visages si fiers et devant ces regards pleins de tendresse.

Mon père ne consacre à l'entretien du château que tout juste ce qui est nécessaire pour que cette solitude ne devienne pas en ruine. Il emploie tous ses revenus à augmenter les fermes, les bâtiments d'exploitation. Ne recevant jamais de visites, il n'a que faire des magnifiques appartements qui étaient autrefois la gloire de ce beau domaine. Sa chambre, simple et sévère, est encombrée de livres. Un grand portrait de ma mère occupe tout un panneau. Au-dessus de la cheminée est suspendu un portrait de Louis XVI. Au fond de l'alcôve qui fait face est un crucifix d'ivoire, sur un fond de velours. Ce n'est pas le hasard de l'ameublement qui met en présence ces deux dernières images. Tu sais les étranges et respectables idées de mon père à ce sujet. Il n'a pas encore pardonné à la France le meurtre de Louis XVI, et, en parlant du prisonnier du Temple, il dit toujours : « Mon roi ! » L'histoire, depuis cette date du 21 janvier 1793, n'est plus pour lui qu'un cauchemar. Quant au Christ, c'est le confident de sa solitude, les consolations de son deuil. Le livre de l'*Imitation* est toujours ouvert sur la table. Quelquefois il lit aussi Montaigne, dans lequel, me disait-il un jour, il ne trouve pas de scepticisme, mais une foi tout humaine, subissant les ébranlements naturels à l'infirmité de notre raison.

Une seule chambre, dans ce triste manoir, est soigneusement entretenue et parée, c'est celle de ma mère. Elle est aussi fraîche, aussi souriante qu'au jour où j'y poussai mon premier cri. Mon père fait renouveler chaque matin

les fleurs des consoles. Quelquefois, le soir, avant de rentrer dans son appartement, le comte de Rianval vient passer une heure dans ce sanctuaire. Il s'assied, médite, et c'est le seul endroit qui puisse voir ses larmes. Partout ailleurs, il est froid et solennel; mais là, il ne contraint plus son cœur et permet à ses yeux de se trahir. Quand il sort de cette chambre, on remarque la rougeur de ses paupières. A table, un fauteuil vide désigne la place de la comtesse de Rianval. Les objets qu'elle aimait ont été religieusement conservés ; si bien qu'en retrouvant partout sa trace, on s'étonne de ne pas la voir et l'on croit toujours qu'elle va apparaître, pleine de jeunesse et de grâce, dans le cadre sévère des vieilles portes à moulures.

Pourquoi me laissé-je aller, aujourd'hui, au plaisir de te raconter toutes ces impressions ? C'est que mon âme s'est retrouvée tout à coup débordant d'émotions; c'est que ces lieux de mon enfance semblent me parler, me conseiller. Ils justifient mon dégoût du monde, mon penchant pour la solitude et le recueillement. Tout respire ici le repos, tout invite à la méditation. Non, ce n'est point une fraîcheur de tombeau qui m'a saisi ; c'est le calme parfait des sanctuaires, c'est la paix des divines amours! Je ne suis pas sceptique, tu le sais. Tu t'es moqué souvent de ce que tu appelais mon catholicisme ; et pourtant, combien de fois, en franchissant le seuil d'une de ces églises triviales et mondaines de Paris, ne me suis-je pas demandé : « Dieu est-il ici? » Mais je serais sacrilége de douter de sa présence au château de Rianval. Ce toit est béni. Un esprit saint l'habite, et mon père est l'hôte de Dieu.

Te rappelles-tu la figure de mon père ? Elle est noble et triste. Le front est élevé; les yeux bleus sont profondément enfoncés dans les orbites; les joues sont creuses ; la lèvre est correcte et fière ; les veines se voient sous la

peau transparente ; les cheveux deviennent rares et blanchissent. Grand, mince, mon père est imposant par une sévérité douce qui émeut. On devine l'orgueil à son attitude ; on sent la douleur résignée à son regard. Toujours vêtu pour la chasse, il sait ennoblir son costume, et sa casquette, qu'il soulève avec lenteur et dignité, lui sied comme un casque d'armure.

Quand je suis arrivé, mon père. qui avait entendu la voiture, était sur le perron. Il m'a reçu dans ses bras et m'a serré avec énergie ; puis, me conduisant, ainsi enlacé à lui, dans sa chambre, il m'a interrogé avec cette sollicitude maternelle que je retrouve toujours, comme aux temps de mon enfance.

— Tu es pâle, Valentin, me dit-il en posant son doigt sur mes joues ; aurais-tu été malade? souffrirais-tu?

Je le rassurai. Il me devina, secoua lentement la tête, devint grave, et reprit :

— Et toi aussi, mon pauvre enfant, tu te heurtes au monde et tu t'y déchires. Est-ce l'ambition ?

Je fis un geste de dédain.

— Est-ce l'amour ? continua solennellement mon père.

Je rougis ; il ajouta avec sévérité :

— J'espère bien, mon fils, que vous êtes resté digne de votre nom ; que c'est une noble torture et non le remords, qui vous a pâli.

— Je vous jure, mon père...

— Ne jurez pas, Valentin, un gentilhomme ne doit pas prodiguer sa parole. Je vous crois et ne vous demande rien de plus. Vous avez aimé, vous avez souffert, et vous venez vous consoler près de moi ; c'est bien, je vous remercie, et Dieu vous bénira de cette pensée. Gardez votre secret. Mon fils n'a point à se disculper, car je ne l'accuse pas.

J'étais ému ; le comte était tombé dans ses méditations.

— Oh! l'amour! l'amour! murmura-t-il enfin avec un accent qui trahissait le souvenir de ma mère.

Je voulus faire diversion à sa tendresse :

— Ce secret que vous n'exigez pas, permettez-moi de vous le livrer, lui dis-je en lui prenant les deux mains. Vous êtes mon premier confident, vous m'aiderez à lire en moi-même. J'ai besoin de conseil. Je sens que je touche à une époque décisive. Je suis au bord des espaces infinis, j'ai le vertige; j'ai besoin d'une main qui me retienne ou qui me pousse. Permettez-moi, mon père, de vous raconter cette première histoire de mon cœur.

— Allons, Valentin, me dit en souriant cet admirable ami, confesse-toi; j'écoute.

Je racontai tout ce que tu sais : mes troubles, mes émotions, mes espérances, mon horrible désappointement. Quand j'eus fini, mon père m'embrassa, comme il faisait autrefois quand j'étais petit, au milieu du front, et me dit avec un accent inimitable d'ironie tendre, de compassion :

— Enfant!

Je le regardai. Deux larmes brillaient dans ses yeux. Je fus ému de cette sensibilité. Je voulus parler. Mon père ne m'en laissa pas le temps.

— Oui, tu es un enfant, continua-t-il, et je t'aime ainsi; puisque tout ce qui est homme ne mérite que la haine ou le mépris. Nous avons l'un et l'autre une âme malheureuse; la réalité nous blesse. Je ne te dirai pas de faire comme moi et de fermer ton cœur, parce que les hôtes qui le visitent ne sont pas dignes d'y rester. Non. Garde ta foi. Il te viendra peut-être une révélation aussi douce, aussi belle que celle qui m'est apparue un jour. Sois plus heureux alors que ton père! Puisses-tu garder longtemps celle que Dieu t'aura choisie! Nous reparlerons de tes confidences un autre jour, Valentin; j'ai besoin d'y songer.

Tout fut dit pour le moment sur ce sujet; et nous nous entretînmes d'autre chose. Le soir, au dîner, je trouvai mon père pensif, soucieux. Une agitation fébrile se manifestait dans la brusquerie de ses mouvements. Du reste, toujours bienveillant pour moi, il me regardait avec tendresse, et semblait s'excuser de n'avoir pas su cacher ses inquiétudes avec assez de soin. Comme nous nous mettions à table, je me rappelai que mon père, fidèle et pieux observateur des usages chrétiens, commençait chacun de ses repas par la prière. J'attendis donc et me tins debout. Le comte, en effet, se découvrit et murmura quelques mots. Je me sentis embarrassé, et, par un entraînement qui tenait sans doute plus à mon respect filial qu'à ma foi catholique, je fis le signe de la croix et cherchai les paroles du bénédicité. Quand il eut fini, mon père me dit d'un ton sérieux :

— Valentin, si vous avez perdu l'habitude des prières, ne la prenez pas ici par occasion et par déférence pour moi. On ne croit pas en Dieu par politesse, mon enfant; mangez ici comme vous mangez au café de Paris ; je suis certain que vous n'y dites pas votre bénédicité.

La leçon me profita, et, depuis, je me suis abstenu de cette petite hypocrisie.

Moque-toi de moi si tu veux; mais je ne jurerais pourtant pas qu'avant mon départ je ne finirai pas par recommencer, cette fois avec sincérité. Je suis honteux et jaloux de n'être pas, sur tous les points, en parfaite conformité de sentiments avec mon père.

Le dîner fut silencieux. Le comte était préoccupé, il étouffait de temps en temps des soupirs. Je n'osais lui demander la cause de cette souffrance intérieure ; mais j'attendais et je guettais une occasion de pénétrer son secret. Au dessert, je fus exaucé.

Comme le vieux domestique Antoine me présentait

une assiette, mon père me dit, en riant d'un rire froid et forcé :

— Savez-vous, Valentin, qu'Antoine a failli me quitter?

— Est-ce possible ? m'écriai-je en me retournant brusquement.

Antoine, assez embarrassé, essuyait une assiette et rougissait. Mon père continua :

— Oh! mon Dieu, oui, l'ambition lui est venue. M. Antoine s'est cru de l'étoffe dans laquelle la république taille ses législateurs; et, si je n'y avais mis bon ordre, il allait être candidat, avec des chances!

Je n'osais rire, tant il y avait de sarcasme dans les paroles de mon père. Antoine fit un violent effort sur lui-même pour protester :

— Monsieur le comte, dit-il, ne leur a pas pardonné cette plaisanterie?

— Ce n'était certes pas une plaisanterie. Les meneurs étaient de bonne foi. Oui, mon cher Valentin, les gros bonnets du canton ont eu l'idée de porter Antoine aux élections. Voulait-on me jouer une niche, ou comptait-on sur les qualités législatives du citoyen Antoine ? Toujours est-il qu'un comité l'avait choisi, que des affiches furent placardées et qu'on vint lui offrir la candidature. Oh! je dois le dire, Antoine refusa. Il ne trouvait pas le moyen de concilier les deux aptitudes, de faire mon ménage en même temps que celui de la république. J'eus la préférence, mais il s'en repent.

— Oh! monsieur le comte! dit Antoine avec la résignation d'un homme qui se fait à une taquinerie douloureuse.

Quant à moi, qui me rappelais certains propos de mon père, j'intervins.

— Il me semblait, lui dis-je, que, de toutes les choses

qui se font en France depuis quelque temps, les progrès de la démocratie, quoiqu'ils heurtassent vos croyances, étaient ceux qui trouvaient plus facilement grâce devant vous.

— Vous dites vrai, Valentin, répondit mon père avec une gravité triste, en renonçant à ce persiflage qui n'avait été pour lui qu'une transition. Si Dieu n'est plus possible, j'aime mieux le peuple que tout autre essai. Le pouvoir nous vient d'en haut ou d'en bas, mais ne part pas du milieu. Oui, quand les temps seront venus, il faudra s'incliner; et je ne connais que la volonté de tous qui puisse entrer en balance avec le droit d'un seul. Mais ces temps, mon fils, je ne les verrai pas; et nos mascarades ne sont pas des révélations. Tenez, Valentin, depuis ce matin, je pense à vous. Je voudrais que l'époque fût digne d'une ambition généreuse et d'une âme comme la vôtre. Vous brisez vos ailes dans le vide; je voudrais vous indiquer un but. Mais j'aime encore mieux vos tortures que la paix de votre âme au prix de votre honneur. Je ne m'occupe guère de ce qui se fait; je ne lis pas de journaux. J'ai laissé prendre un arbre de mon parc, pour qu'on essayât de le replanter dans la boue du village; mais je sens bien que l'orgie qui a fait fuir nos pères se prolonge. La France est encore dans la folie du remords; depuis le meurtre de mon roi, elle a peur du calme et du repos. Elle court, comme lady Macbeth, au milieu de fantômes qu'elle invoque, de visions qui l'attirent et l'épouvantent. Il se peut que ces dernières escapades aient mis au jour des hommes de courage et de probité; mais vous verrez, mon fils, si ces chefs de bonne foi ne sont pas vendus, livrés ou chassés; si ce peuple, qui ne sait ce qu'il veut, depuis qu'il n'ose pas vouloir la justice, ne fera pas des fagots avec tous les arbres de la liberté! Depuis soixante années, une malédiction pèse sur ce pays.

On y balaye le sang comme la boue ; on y change de culte avec enthousiasme. J'ai voué depuis longtemps une haine implacable à tout ce qui se fait. L'émigration fut une faute qui amena un crime. Les déserteurs de l'échafaud se sont faits les complices des Cosaques. Je méprise tous les partis, même le mien ; ou plutôt je suis seul de mon parti, avec Dieu et ma conscience. Si les peuples ne méritent pas des rois, il faut dire aussi que les rois n'ont pas été dignes des peuples. Nous sommes dans un tourbillon. Tantôt on rit, tantôt on pleure ; tantôt on se bat dans la canicule, tantôt on choisit l'hiver pour dépaver les rues. Mais, au fond de toutes ces agitations, on voit les gambades d'un polichinelle grotesque qui empêchera toujours que les sentiments sérieux et nobles reviennent à la mode. Le bourgeois est le Caliban de nos tempêtes. Valentin, n'aimez jamais, n'estimez jamais un bourgeois. Vous êtes gentilhomme dans un siècle où il n'y en a plus. Cachez-vous bien dans ce linceul, pour que rien de vous, surtout le cœur, ne prenne l'air et ne soit à leur portée. C'est le bourgeois qui entrave Dieu. C'est ce personnage mesquin, trivial, mais ballonné, qui encombre la route. Comme il n'a que des intérêts, il s'oppose à tout ce qui ressemble à des sentiments. Ah ! j'aimais mieux les bourreaux ! Ils nous respectaient, puisqu'ils nous tuaient ! Mais ces sceptiques qui rient de tout, trafiquent de tout, et, malgré leur épouvantable bêtise, finissent par avoir raison de tout, sont plus terribles et plus implacables : ils nous déshonorent.

Vous êtes encore, mon fils, et plaise à Dieu que vous restiez toujours ainsi, vous êtes encore à l'amour. Vous aimez *trop*. C'est une loi de notre famille. Moi, qui n'ai plus d'amour que pour vous, j'ai le temps de haïr, et je hais *bien*, comme le voulaient nos pères, je hais mon temps, je hais les hommes, je hais leurs idées. Et, ne

croyez pas, mon enfant, que ce soit un mal : la haine est aussi féconde que l'amour. La France sera sauvée le jour où elle se mettra à haïr avec la persistance qu'elle met à aimer tout ce qui s'offre à elle. Ma haine me rend prévoyant pour votre tendresse. Je sens bien qu'il faut des espaces à cette âme qui bat violemment des ailes; mais partout l'air est infecté. Dieu m'inspirera, Valentin.

Si le peuple était digne de son salut, je vous dirais : Servez sa cause! Quant à nos rois, je les cherche et ne les vois point venir. Restez donc à l'écart. Quand vous sentirez tressaillir le monde jusque dans ses entrailles; quand des signes visibles qui toucheront votre cœur annonceront la venue des temps prédits, alors, partez pour la croisade. Soyez démocrate, comme vos pères furent royalistes, selon votre conscience; et quoi que vous fassiez, vous resterez digne de votre nom. Voilà pourquoi, Valentin, je ris aujourd'hui de la candidature d'Antoine, que vous aurez peut-être à accepter naïvement et fermement un jour. Il n'y a de ridicule que ce qui n'est pas sincère. Le peuple peut se faire prendre au sérieux; il n'a qu'à le vouloir. Puisque vous êtes trop jeune pour vous être enrôlé déjà, restez pur de tout engagement. Mais si jamais vous devez embrasser une foi différente de celle de vos ancêtres, n'ayez pas de remords : Dieu ou le peuple! voilà les deux légitimités. Elles se contiennent et s'engendrent. J'ai aimé, j'ai servi, j'ai défendu, je n'espère plus la première. Je n'espère pas encore la seconde; mais je la crois possible, et je vous permets de l'espérer. Jusque-là vous n'avez rien à faire dans le monde, et vous êtes bien décidé, n'est-ce pas, à ne plus aimer?

Ces dernières paroles furent dites avec un sourire, et je serrai la main de mon père. Je n'essayai pas de hasarder le moindre doute sur une exposition de principes qui me

semblait renfermer des paradoxes. Je m'inclinai, sinon convaincu, du moins plein de respect pour cette loyauté sublime, pour cette fierté qui se mettait à la hauteur de toutes les catastrophes, en prenant pour ses deux pôles invariables Dieu et l'humanité!

Je sais que tu vas sourire, mon cher Armand, de cette foi chevaleresque et mystique, de cette fidélité exclusive au souvenir de Louis XVI, le dernier roi de France pour mon père; je sais que tu méconnais ce gentilhomme fier qui refusa sa part du milliard d'indemnité, en disant : Mon père a perdu volontairement les biens qu'il pouvait défendre; je n'ai pas droit à une restitution; et l'on ne fait pas l'aumône à ceux de notre maison. » Peut-être trouveras-tu qu'il y a quelque contradiction entre cette haine des révolutions et cette tendance à accepter pour l'avenir un bouleversement social. Mais si je te raconte cette conversation, c'est pour te prier de ne la juger qu'au point de vue de la sollicitude qu'elle révèle. C'était par crainte des mécomptes de la vie que mon père me parlait ainsi. Il peut se tromper dans ses prévisions; il ne se trompe pas en voulant me prémunir contre les meurtrissures de l'ambition et les déceptions de la politique.

L'entretien se prolongea après le dîner. Je voyais les efforts de mon père pour trouver un aliment à l'activité silencieuse de mon esprit. Nous parlâmes de ma mère, nous allâmes faire une visite à sa chambre, et nous nous séparâmes fort tard : mon père gardant ses préoccupations; moi, presque guéri de la plaie que j'avais apportée et me sentant pénétré d'un calme absolu.

Pendant les jours qui suivirent, je fis des promenades dans le parc; je revis tous les vieux amis de mon enfance, c'est-à-dire les grands arbres, les statues ébréchées. Je leur demandai un conseil, une inspiration. Mon père m'accompagnait toujours, et ne me reparlait pas de la

confidence que je lui avais faite à mon arrivée. Enfin, hier, il me dit d'une voix grave :

— Valentin, j'ai réfléchi à ce que tu m'as raconté, et je serais coupable envers Dieu si je ne t'indiquais la seule voie de salut et de bonheur qui puisse s'ouvrir à une âme comme la tienne. Tu as une immense soif d'amour, mon enfant, et toutes les sources auxquelles tu pourrais boire sont empoisonnées. Si je te laisse repartir, tu vas retourner mendier un peu de tendresse à ces femmes qui t'ont déjà trompé et que le monde a rendues impitoyables. Tu as de saintes illusions, ou plutôt, tu as une perception vraie de l'amour ; mais tu es seul dans une cohue. Que deviendras-tu? Les intrigues faciles souillent le cœur. Les bourgeois ont corrompu nos mœurs. Sans doute, il y eut toujours des vertus fragiles; mais il y avait autrefois un respect consacré et public pour les grandes passions, pour les purs sentiments. On aimait la débauche ; mais l'idéal servait toujours à guider quelques êtres privilégiés à travers ces folies. De nos jours, la vulgarité des habitudes, l'ardeur des jouissances matérielles, l'ambition d'arriver ont rendu les femmes complices de toutes les infamies des hommes. Elles n'ont pas davantage de fermeté dans les principes, de conscience dans l'amour du beau. Que ferais-tu donc ? Si tu étais assez fort, assez averti pour te préserver seul, quelle compensation donnerais-tu à ce besoin inassouvi de tendresse? L'amitié ? elle est illusoire comme l'amour. (Mon père, mon cher Armand, ne sait pas jusqu'à quel point tu m'es fidèle.) Quant à l'ambition, je n'ai pas besoin de t'en préserver. Regarde cette chambre, Valentin ; c'est ici que la plus pure, la plus douce des femmes t'a donné le jour ; c'est ici que j'ai passé les meilleurs instants de ma vie, dans de chastes ivresses qui me rendaient bon et m'élevaient à Dieu! Eh bien ! pourquoi ce bonheur ne te tenterait-il

pas ? Les femmes comme ta mère sont rares ; mais ne s'en trouvât-il plus qu'une seule, ne désespère pas de la rencontrer. Le mariage, mon ami, contracté gravement, loyalement, dans la libre effusion de deux âmes pures, est l'abri le plus sûr, le sanctuaire le plus impénétrable. Crois-en ton père, crois-en le respect que tu as conservé pour le souvenir de ta mère. Aurais-tu quelque répugnance pour le mariage ?

— En aucune façon, répondis-je, je l'ai toujours regardé comme la communion de deux âmes pour la vie et pour l'éternité. Je crois qu'il demande de grandes vertus, de solides épreuves.

— Ah! j'en prends à témoin cette chambre, reprit mon père avec un religieux enthousiasme, le mariage, quand il n'est pas déshonoré par le calcul ou la gloriole, est une prière visible de l'humanité. Mon vieux Montaigne, que je lisais ce matin, dit que, quand il est bien *façonné, c'est la plus belle pièce de la société.* C'est, en effet, la pierre bénite sur laquelle on pose l'hostie sans tache. Marie-toi, Valentin, pour te conserver pur et pour donner à ton cœur l'aliment qui le préserve des hallucinations de la faim. Que ferais-tu de cette prétendue liberté de la jeunesse? Tarder plus longtemps, ce serait te voler à toi-même des années de félicité pure. Voici le projet que je te soumets. Ceux de notre famille ne donnent pas la main sans avoir engagé le cœur. Tu es libre de choisir, et je n'adopterai pour fille que celle que mon fils m'aura présentée lui-même. J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre d'un vieil ami, du baron de Sainte-Aure, qui vit retiré dans sa petite maison de Provins. C'est un bon gentilhomme, moins intraitable que moi, mais aussi fidèle à la bonne cause. Il a une fille ; tu la connais, tu l'as vue : c'est une amie de ton enfance. Elle a dû être élevée pieusement; de Sainte-Aure, dans sa correspondance, me parle

toujours d'elle avec un orgueil qui n'est peut-être pas seulement une illusion de son amour paternel. Va passer quelques jours à Provins. Va embrasser ces vieux amis de ton père qui seront aises de te voir. Dans l'intimité de la province, tu verras Edmée de Sainte-Aure, tu la jugeras; j'aurai soin de ne pas te poser en prétendant. Sois libre; et, si ce n'est pas une inspiration trompeuse qui me dicte ce conseil, tu m'écriras, et je ferai la demande. Que te semble de mon projet ?

— Je l'adopte de grand cœur, répondis-je en serrant les mains de mon père.

En effet, mon ami, à mesure que le comte me parlait dans cette chambre vénérée, une vision enchanteresse se déroulait devant moi; j'entendais de vagues harmonies; une voix douce comme un chant me disait dans le cœur : « C'est la raison qui te parle, c'est ton bon génie qui te conseille. » Jusqu'à minuit, dans cette retraite qui nous semblait un oratoire, entre mon père et moi, se prolongea une de ces conversations intimes et caressantes qui reposent de la vie et font rêver le ciel.

Je vais donc partir dans deux ou trois jours pour Provins : c'est là que tu m'écriras. Je ne sais ce que je dois espérer de ce voyage. Edmée de Sainte-Aure était une enfant la dernière fois que je l'ai vue. Sera-t-elle la femme que je demande à Dieu ? Mon père en saurait-il sur son compte plus qu'il ne veut m'en dire ? Me réserve-t-il une surprise? Je m'adresse ces questions avec un certain trouble, et je te les soumets à toi, en attendant de pied ferme les railleries que tu ne vas pas manquer de m'adresser. Mais, quoi que tu dises et que tu penses, si je me marie, prends-en ton parti, tu seras mon garçon d'honneur. Moque-toi donc si tu veux ; je te brave autant que je t'aime.

LETTRE VI

D'ARMAND A VALENTIN

Venise, juillet.

Mon cher ami, ceci devient sérieux, et je ne plaisante plus. On veut te marier et tu te laisses faire. Ton père, que j'estime, mais que tu me permettras cependant de comparer à son baromètre paralytique, et qui depuis plus de vingt ans est resté immobile, par haine des hommes, par dégoût des choses présentes, veut t'envelopper tout vivant, tout chaud, tout plein d'une jeunesse inconnue, dans cette abominable boîte à momie qu'on appelle le mariage. Toi, te marier ! toi, le rêveur, le mystique, l'avaleur d'étoiles, le pourfendeur de lune ! Mais, malheureux, tu vas au désenchantement, à la ruine de tes illusions, à la matière ! Le mariage ? c'est précisément ce que tu redoutes le plus, c'est-à-dire tout ce qui est positif, tout ce qui est trivial ; une femme qui ne nous apparaît pas seulement sous le demi-jour mystérieux des visites et des adorations à distance, mais qu'on voit à toute heure, de toutes les façons, belle, laide, souriante, revêche, rose de santé, jaune de migraine ; et puis, les enfants, les grossesses, et toutes les infirmités que la vie banale atteste et multiplie, et qui feront évanouir vingt fois par jour tes délicieux fantômes !

Te marier, toi ? c'est-à-dire associer quelqu'un à tes rêveries impossibles ! T'imagines-tu que ta femme sera toujours là, béante, à t'écouter, à t'admirer, à te comprendre ? qu'elle dira toujours : « O Klopstock ! Klops-

tock! » et qu'elle ne prendra pas quelques-uns des instants promis à tes extases pour penser à ses toilettes, à son ménage? Je ne parle pas des autres songeries qu'une femme peut avoir à côté de son époux; car je suppose que tu auras une perle de fidélité. Comment feras-tu si tes élégies provoquent les bâillements de ton ange, et si elle finit par te trouver ennuyeux?

Te marier! c'est-à-dire avoir un ménage, un attirail, une responsabilité! être obligé à des corvées, à l'arithmétique du pot-au-feu! Et puis, avoir une belle-mère, un beau-père, des gens qui vous aiment par suite de la cérémonie de M. le maire, en pleurnichant sur leur fille, quand ils ne vous détestent pas! Avoir une jeune et jolie femme à soi, pour être condamné à donner la main à une douairière qu'on appelle belle-maman; pour être astreint aux parties de cartes ou aux discussions politiques du beau-père; et enfin, si j'admets que tu mettes la main sur un couple de parents comme il n'y en a pas, une belle-mère délicate et discrète, un beau-père qui ait le sens commun, se marier, pour épaissir dans un bonheur plat, nauséabond, qui affadit et rend incapable de tout héroïsme de cœur ou d'esprit!

Tu me fais l'effet qu'aurait produit lord Byron partant pour combattre avec les Grecs, au profit de la gloire et de la liberté, mais s'arrêtant en route, et bornant son ardeur martiale à s'enrôler dans une garde nationale de banlieue! Tu avais des allures de paladin, et voilà que tu te résignes à une guérite, à un modeste uniforme, à une faction; prends garde! tu finiras par tirer de ta poche le classique bonnet de coton.

Ton père est ton père, c'est-à-dire que tes rêveries sont ses filles. Il les juge avec un regard partial, et se trompe comme toi. Si j'étais à sa place, je te forcerais d'entrer jusqu'au cou, jusqu'aux lèvres, dans ce monde qui t'é-

pouvante. Tu finirais par t'y habituer, par en sentir les avantages réels qui compensent souvent ses amertumes. Mais choisir de la vie l'élément le plus grossier, le plus commun, et vouloir en construire un temple idéal, un sanctuaire chimérique; se marier comme un bourgeois et vouloir aimer comme un Tancrède! C'est là une folie. Tu échoueras, et tu ne seras que plus désespéré.

Je prévois ta réponse. Tu ne songes au mariage qu'à la condition de rencontrer la fée, le bon ange, le sylphe rêvé. Mais ton ardeur à poursuivre ce mirage ne te persuadera-t-elle pas que tu l'as trouvé? Et si, plus tard, quand l'irréparable *oui* aura été prononcé, tu découvres que tu t'es trompé, que deviendras-tu, toi qui ne sauras pas te consoler par le côté pratique que les plus mauvaises affaires de ce monde offrent toujours? Le mariage, pour toi, est un suicide ou un martyre. Fais-toi chartreux, trappiste; mortifie-toi par la discipline et le jeûne, si la chair t'épouvante; mais ne te marie pas.

Se marier! quand on a vingt-cinq ans, lorsqu'on n'a pas encore aimé, et qu'il y a d'ailleurs tant de gens mariés au dépens desquels on peut analyser le mariage! Valentin, Valentin, tu me fais peur; ton génie est idiot; et je sens déjà pleuvoir sur mes mains toutes les larmes que tu verseras un jour.

Certes, puisque nos pères se sont mariés, je ne nie pas que le mariage ne soit un mal nécessaire. Je rencontre même quelquefois des victimes de cette nécessité qui me paraissent convenablement résignées. Mais si c'est un dénoûment auquel chacun de nous doive s'attendre, moi tout comme un autre, encore faut-il n'y arriver qu'après s'être assuré qu'on n'a plus rien à regretter de la jeunesse, de la liberté; et se marier à ton âge, avec ton innocence, avec cette virginité absolue, quand tu ne sais si la volupté que tu écrases du pied ne se dégagera pas de

ton talon pour te mordre un jour au sein ; encore une fois c'est une folie !

Ton père s'en rapporte à toi ; eh bien ! ose te dérober à son influence. Va faire le pèlerinage de Provins, puisqu'à l'heure où je t'écris, tu es peut-être annoncé ; mais ne reste que le temps indispensable pour donner à cette politesse les petites dimensions d'une flatterie, et viens me rejoindre ici, à Venise. Je te le demande au nom de notre amitié. Si tu refuses, marie-toi, lâche ! tu es indigne de vivre ! Je ne t'écris rien sur Venise : j'aime mieux t'y attendre.

LETTRE VII

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, juillet.

Tu sauras d'abord, mon cher Armand, que les bans ne sont pas encore publiés. J'ai trouvé dans Edmée de Sainte-Aure une grande et belle jeune fille, bien timide, bien modeste, qui a osé à peine donner la main au camarade de son enfance. J'ai reçu l'accueil le plus cordial des parents, voilà tout. Je n'aime pas, et je suis à cent lieues de faire la demande. Ceci dit, pour prouver à ta verve sermonneuse qu'elle a encore du répit, je réponds à ta lettre.

Qu'a donc le mariage de si horrible en lui-même ? Pourquoi, si je trouve une âme qui me comprenne, ne souhaiterais-je pas me l'attacher invinciblement ? Tu n'es

plus de mode avec ton refrain : *Il faut que jeunesse se passe!* Pourquoi donc cesserais-je d'être jeune et d'être heureux, si, au lieu de me fatiguer dans les amours de contrebande, je concilie les besoins de mon cœur avec la dignité de mon nom et de mon rang? Vous autres, qui moralisez à tort et à travers, vous promenez vos amours de la mansarde au salon, en passant par l'antichambre, et vous vous donnez les embarras de vingt maris par la multiplicité de détails, de soins et de précautions qu'il vous faut prendre contre le ridicule ou les mauvaises chances de la maraude. Cependant, vous ne craignez pas de railler l'homme qui peut appeler hautement, franchement, sur le choix de son cœur, la bénédiction de Dieu, l'estime des hommes! Vous trouvez qu'il est chimérique de se faire autour de soi une atmosphère de joie tranquille, d'enivrement calme qui recommence la famille. Tu sais bien que quand je me marierai, c'est que j'aurai la conviction de trouver dans ma femme autant de dévouement que je lui en donnerai; quand je ferai avec joie aux usages ordinaires la concession d'un mariage civil et d'une bénédiction officielle, c'est que déjà Dieu aura jeté un regard de complaisance sur l'union de deux âmes éternellement prédestinées l'une à l'autre.

Pourquoi donc l'amour fuirait-il le seuil de deux époux? Aurait-il peur de la pureté, de l'honnêteté, et les trouve-t-on de préférence dans le désordre? Cette vie en commun dont tu veux m'épouvanter, je la conçois pleine de charmes renaissants, d'intimité douce. Ces détails matériels dont tu veux m'écœurer, je les admets comme des infirmités sous-entendues d'avance, mais auxquelles la pensée échappe toujours. Est-ce que les maladies, les vulgarités de toute sorte qui peuvent se révéler dans la vie de famille dégoûtent un fils et un frère de la passion qu'ils ont pour leur mère et pour leur sœur? Eh bien!

moi, qui n'ai jamais connu le baiser maternel ni la douce étreinte d'une sœur, j'aimerai aussi ma femme comme une mère, comme une sœur. Non, mon ami, je ne lui demanderai pas de répéter toujours : Klopstock ! Klopstock ! mais je la voudrais si intimement associée à toutes mes impressions, qu'elle respecterait celles-ci quand elles seraient différentes des siennes, et qu'elle saurait faire de notre existence les deux parts que le corps et l'esprit réclament. Tu crains les reprises de la volupté sur moi ; mais pourquoi donc serais-je plus accessible à ses tentations quand j'aurai des devoirs, des liens, des affections contractés, que maintenant que je suis libre, exposé, et que j'invoque l'amour de tous les points de l'horizon ?

Les vieilles épigrammes sur le mariage et les maris sont des pauvretés auxquelles tu ne devrais pas avoir recours. Je suppose que mademoiselle de Sainte-Aure soit aussi intelligente, aussi noble d'esprit qu'elle est belle ; je suppose qu'un rayon, comme Dieu en répandit un sur l'âme de ma mère, anime cette pure jeune fille, pourquoi donc serais-je ridicule de prétendre l'épouser ? Vaudrait-il mieux la séduire ? Pourquoi donc, dans le lien de deux âmes appareillées, trouverais-tu la chance d'un affaiblissement de l'esprit ? Nieras-tu qu'on puisse découvrir deux âmes pareilles ? Si tu admets la possibilité de cette existence, pourquoi ne chercheraient-elles pas et ne finiraient-elles pas par se rencontrer ?

Va, mon cher Armand, plaise à Dieu que le vœu de mon père se réalise bientôt et que je puisse aller m'agenouiller dévotement aux pieds d'une jeune fille qui comprenne ma tristesse et n'ait pas peur de ma mélancolie ! tu verras alors si je m'éteins, si je m'étouffe, et si je ne te rends pas jaloux du bonheur profond, des saintes ivresses de mon jeune ménage ! La poésie la plus vraie, c'est celle qui met l'imagination au service de la conscience et du de-

voir accompli. A ce titre-là, il n'y a rien de plus poétique au monde qu'un mariage loyalement voulu, chrétiennement contracté.

Ainsi donc, tu seras de la noce, mon cher; mais tu as le temps; continue tes courses; rien ne m'avertit de la réalisation prochaine de mon rêve.

Je suis donc à Provins, chez M. de Sainte-Aure. Je te donnerai un autre jour quelques détails sur le pays et sur mes hôtes. Pour aujourd'hui, tu ne mérites tout au plus que le récit de mon arrivée.

Hier, à neuf heures du soir, par un temps exécrable au point de vue du baromètre, mais magnifique pour un nébuleux comme moi, j'ai fait mon entrée dans la ville bien-aimée des comtes de Brie et de Champagne. En arrivant par la route de Troyes, tout en cherchant de loin dans les brumes du soir les ruines du château de Thibault, le faiseur de vers, je me rappelais l'épitaphe qu'il consacrait à l'amour, et je murmurais :

N'est plus amour qui bien aimer faisait,
Les faux amants l'ont jeté hors de vie.
Amour vivant n'est plus que tromperie.
Pour franc amour, priez Dieu, s'il vous plaît.

Oui, je prierai, me répétais-je avec un serrement de cœur; mais je ferai plus que prier, je tenterai la résurrection. Depuis que je suis arrivé, ce quatrain me poursuit, je l'ai toujours sur les lèvres. Est-ce que l'esprit de Thibault reviendrait sur la montagne qu'il aimait tant et me demanderait à moi, qui cherche aussi l'amour, de consoler son ombre?

Il pleuvait à torrents, de ces belles pluies d'orage, violentes, insensées, qui ont des sanglots et des cris. Je re

gardais les nuages, avec leurs crinières fantastiques, galoper de chaque côté de la voiture; je les voyais se heurter tout à coup à la lame d'un éclair qui les éventrait, et le soleil couchant jetait à travers la déchirure un flot de pourpre, comme le sang d'une plaie. Par moments, l'ouragan s'apaisait, le ciel balayé redevenait violet. Quelques nuées errantes s'accumulaient seules, dans la précipitation de leur fuite, aux portes de l'horizon. Le soleil alors étalait ses rayons sur la voûte et les laissait tomber avec une condescendance dédaigneuse sur les masses obscures qui rampaient à ses pieds.

Comme ces regards des génies privilégiés qui enfantent des héros, les majestueux rayons animaient ces montagnes humides, les glorifiaient, pour ainsi dire, et les réhabilitaient dans l'échelle des couleurs. J'avais alors, mon cher, une vision d'Orient. Il me semblait que les coteaux de la Brie servaient de piédestal à quelque Alhambra. Des dômes, des minarets s'élevaient dans une vapeur lumineuse; les nuages chantaient les louanges du soleil; puis, à mesure que la lumière les pénétrait, comme des courtisans égoïstes et ingrats, ils s'étendaient, se gonflaient, envahissaient l'espace, appelaient les vents et finissaient par ramener l'anarchie. La foudre déclamait; de furieuses mêlées obscurcissaient le ciel. C'était un mirage des révolutions humaines.

Dans ce chaos, j'avais des affections. A trois lieues de Provins, à un relais, je m'amusai à suivre dans ses transformations un charmant petit nuage gris de perle et rose, auquel je m'étais particulièrement attaché. Au-dessus des bandes déchaînées, il glissait doucement dans le ciel; il allait dans le sens des autres, mais bien avant eux. A côté de ce pêle-mêle de la populace des nuées, il avait l'allure digne d'un révolutionnaire candide auquel il reste des illusions. C'était un Girondin. Je m'effrayais à l'idée

qu'une affreuse avalanche qui s'avançait à grands pas derrière lui pouvait le dépasser en l'écrasant.

Tu te rappelles la superstition de Rousseau qui jetait une pierre contre un arbre pour savoir s'il serait damné; eh bien! moi, préoccupé que j'étais du but de mon voyage, je reportai mon inquiétude sur ce joli nuage. Je voulus faire de sa destinée un oracle, et je pensai que, s'il était dévoré par la nuée qui le poursuivait, un mécompte m'attendait à Provins; que si, au contraire, il se maintenait toujours à distance, jusqu'à ce que la nuée menaçante eût crevé, il ne m'arriverait rien que d'heureux. Tu comprends avec quelle ardeur je me mis alors à observer les mouvements de ces deux champions. Au moment de mes plus grandes angoisses, une bourrasque nous assaillit. J'avais le vent et la pluie dans les yeux, je n'y voyais pas; je rentrai la tête dans la voiture; quand je la ressortis, je ne trouvai plus rien, pas même le gros nuage. La bourrasque avait tout dispersé, le ciel était redevenu limpide pour quelque temps, et j'ignorais l'issue de mon expérience. Rousseau, lui, savait qu'il était sauvé; mais que pouvais-je conclure? Je n'avais pas prévu l'anéantissement de mon oracle qui périssait au lieu de répondre. Je me rejetai avec fureur dans la voiture. J'arrivai à Provins dans un tourbillon, avec la pluie, la grêle, la foudre et la nuit. Si quelque chose d'important pour moi doit s'accomplir ici, jamais personnage n'aura fait son entrée sur la scène avec plus de fracas.

La fin de mon voyage ressemble un peu au conte de la Belle au bois dormant. Quand l'heureux mortel qui alla chanter : « Réveillez-vous, belle endormie! » s'aventura dans les avenues du château, la légende assure qu'il eut beaucoup de peine à arriver; les ronces lui barraient la route, et force lui fut de s'ouvrir avec son épée un passage dans les haies profondes. Il paraît que le sommeil

qui avait enchaîné jusqu'à la flamme des foyers avait respecté la séve des arbres, et que les oiseaux endormis depuis cent ans sur les branches n'empêchaient pas les branches de pousser.

L'honnête maison de M. de Sainte-Aure n'était pas au pouvoir des fées : aucun maléfice n'y régnait, et je puis t'affirmer que le feu de la cuisine n'était pas endormi; ce qui n'empêcha pas que je n'éprouvasse, pour y parvenir, quelques-unes des mésaventures du prince de la légende.

Provins est partagé en ville haute et en ville basse. M. de Sainte-Aure, comme un bon gentilhomme, habite le point culminant de la montagne. Il me fallut quitter la voiture et gravir par un sentier difficile, dont l'intention est, à ce qu'on assure, d'abréger le chemin. Je crois que cela peut être vrai pour ceux qui le descendent, car alors ils courent les risques d'une rapidité qui peut abréger bien des choses, mais pour ceux qui montent, je jure que ce sentier est la plus impitoyable des ironies. Un indigène me précédait en portant ma valise et une lanterne.

Le grand vent agitait autour de nous les arbres; le sol, détrempé par la pluie, cédait sous nos pas; et comme j'étais fort disposé aux impressions, j'eus le plaisir, pendant une demi-heure, d'imaginer sur ce chemin les notions les plus capricieuses et de me donner à moi-même les terreurs les plus fantastiques. Tout était horriblement noir autour de nous. Les branches abaissées par l'ouragan me fouettaient au visage et semblaient de grands bras humides qui me retenaient; si je m'écartais un peu, les ronces des buissons s'attachaient à moi comme des griffes; joins à cela le hurlement du vent, le reflet de la lanterne qui projetait des lueurs lugubres par sa vitre obscurcie, les aboiements forcenés des chiens que j'entendais au-dessus et au-dessous de moi, les sanglots de

la pluie sur les feuilles et sur mon dos, le ricanement des cailloux que mon guide faisait rouler en montant et qui fuyaient en me heurtant aux jambes; joins à cela encore les dispositions de mon esprit, les fatigues de la route, l'ennui éprouvé, l'ennui prévu, peut-être encore la faim, et tu te rendras compte de ce petit cauchemar.

Ce sentier caillouteux, changé en torrent par la pluie, affectait dans la nuit des proportions infernales. J'y coudoyais des gnomes, j'y marchais sur les animaux fabuleux entrevus par Callot; j'y recevai au visage les aboiements humides de chiens monstrueux; mon guide avait une figure sépulcrale; j'apercevais, en levant la tête, dans le noir du ciel, une masse plus noire encore, une espèce d'éléphant immobile, de mastodonte cyclope, avec un œil rouge au front, qui me regardait stupidement monter à lui.

Tu comprends que j'avais quelque raison de me comparer au libérateur de la Belle au bois dormant; la comparaison, exacte quant aux difficultés de la route, ne l'est guère quant au but du voyage. Je n'ai pas trouvé pour prix de mes efforts de belle endormie, de femme aux longs cils embarrassés par les vapeurs d'un rêve qui durait depuis cent ans. Je n'ai pas eu de douce romance à chanter aux rideaux de soie d'une filleule de fée; mon cœur n'a pas tressailli d'aise, et il est probable que ce n'est pas ici que je dois aimer.

Après bien des difficultés, nous finîmes par nous heurter dans notre ascension à la masse obscure, à la bête noire que j'avais entrevue. Mon guide, familier avec le monstre, promena sa main sur les flancs rugueux de l'animal, y rencontra une espèce de trompe ou de queue et l'agita violemment. Une sonnette retentit dans les profondeurs; l'œil rouge se déplaça et disparut. Un bruit de mâchoire qui ressemblait aussi à un bruit de clefs et de verrous

se fit entendre. Une partie des flancs de l'animal lui rentre dans le ventre ; nous entrons avec elle, et je trouve deux vieilles gens qui me tendent les bras et m'entraînent dans une salle à manger, confortablement animée, où mon rêve fantastique expire amoureusement, — te l'avouerai-je? — entre les caresses de M. et de madame de Sainte-Aure et les tendres avances d'un succulent dîner. Tu ne diras plus que je ne sacrifie pas à la matière.

Souvenirs des fées, où étiez-vous alors? Prince Charmant dont je me crus le Sosie, votre pèlerinage, lui, n'aboutit pas à un si pitoyable dénoûment ; mais, après tout, il me faut bien confesser que, tout pitoyable qu'il fût, ce dénoûment ne me trouva pas insensible, et que mon estomac se serait fort mal accommodé de celui du conte.

Tu le vois donc, mon cher Armand, j'ai eu aussi mes impressions de voyage ; et il n'est pas besoin d'aller en Suisse, en Italie, pour en ressentir de pittoresques. Un peu d'imagination et quelques caprices du ciel suffisent. Je suis installé comme l'enfant de M. de Sainte-Aure dans une vieille petite chambre à trumeaux qui garde encore, dans ses moulures, de la poudre de nos grand'mères ; et le lendemain de mon arrivée, en m'éveillant, j'ai vu sur la tenture une bergère en tablier rose qui me faisait la plus gracieuse révérence. Ceci me sert de transition pour te tirer la mienne, en te souhaitant la naïveté, le bon vouloir, sans lesquels il n'est pas de voyage qui profite et qui nous émeuve.

LETTRE VIII

EDMÉE DE SAINTE-AURE A LUCIE DE CRÉNEY.

Provins, juillet.

Décidément, ma bonne Lucie, tu me boudes. Est-ce que le mariage rend oublieuse? Ce serait alors une abomination, et je jurerais bien de ne jamais me marier, dussé-je renoncer à une excellente occasion, comme celle que tu as trouvée. Je veux que vous m'écriviez, madame, je veux savoir ce que vous faites; si votre mari est toujours prévenant comme au premier jour.

Que deviendrai-je, si tu me délaisses? Tu sais bien que tu étais ma confidente au couvent. C'est déjà trop de te voir éloignée et mariée. Si je dois te perdre davantage, je n'en prendrai pas mon parti. Voilà six mois bientôt que je ne t'ai embrassée! Que tu étais belle avec ta robe de mariée, ton beau voile et ces petites fleurs qui tremblotaient sur ton front! Je ne pouvais pas croire que c'était pour ce monsieur qui avait si mal mis sa cravate que tu t'étais faite si belle, et je m'imaginais que c'était encore une première communion. Ah! ma chère, est-on aussi heureuse que quand on vient avec son cierge, et la main sur sa poitrine, ouvrir ses lèvres et son cœur à la venue de Dieu?

Raconte-moi ton intérieur, ton petit ménage. Es-tu bien installée? Je sais que tu as eu un beau trousseau, de beaux cadeaux. Donne-moi cette liste. T'entends-tu bien à gérer tes petites affaires? Il paraît que c'est très-difficile, car ma mère me répète que je ne serai jamais bonne

femme de mé. age ; je voudrais pourtant bien atteindre à cette perfection-là ! J'ai déjà fabriqué, la semaine dernière, une certaine pâtisserie dont papa m'a dit beaucoup de bien. Dans un mois, je vais m'essayer aux confitures. Je crois aussi que je m'entendrais, tout comme une autre, à commander un dîner. Mais ce sont les arts agréables qui me manquent.

Je renonce à dessiner une tête. Je m'étais fait au couvent une spécialité dans les nez. J'ai dessiné le nez de Jupiter, celui d'Achille, celui de Bélisaire ; mais je n'ai jamais pu aller au delà. Les oreilles m'épouvantaient, et la bouche nécessite une délicatesse de trait à laquelle je n'ai pu atteindre. Quant au piano, je me demande toujours pourquoi il n'a pas une manivelle, comme les orgues de Barbarie. Je serais de première force alors, car tu connais mon poignet ; il était le plus robuste du couvent, et c'était à moi qu'on avait recours quand il s'agissait de tourner une clef difficile. Je fais quelquefois danser, dans nos petits bals de Provins, et on assure que mes airs ont quelque ressemblance avec des polkas et des contre-danses ; mais je n'ai jamais pu tapoter du sentiment. Ma mère se désole de me voir si gauche et si niaise, et me dit sans cesse que je ne me marierai jamais. Pourquoi donc ? Est-ce que le devoir de maîtresse de maison et de mère de famille exige qu'on sache dessiner autre chose que des nez ? Et n'aurai-je pas des éléments de musique suffisants pour égayer mon mari, s'il veut que je lui joue un petit air après dîner, et pour faire danser mes enfants ? Oh ! des enfants, bien propres, bien gentils, avec des collerettes en dentelle et des petites mains rougeaudes, que ce doit donc être bon à aimer ! Quant à monsieur mon mari, je le voudrais bien sage, bien rangé. Nous ne nous tutoierons pas ; je ne trouve pas cela convenable. On se connaît à peine ; on s'est vu quelques jours,

et puis, tout à coup, on se traite aussi familièrement que si l'on était frère et sœur. Je trouve cette mode très-bourgeoise, très-ridicule, et je suis bien certaine qu'il y a cent ans on ne se parlait pas ainsi. C'est depuis la révolution sans doute ; c'est un reste de la république.

Je bavarde comme une folle, et tu es bien bonne de m'écouter. C'est que je n'ai personne ici avec qui je puisse causer longuement et à mon aise, comme autrefois au couvent. Et puis tu ne montres pas mes lettres à ton mari, n'est-ce pas? Il n'a pas le droit de les voir, d'ailleurs.

Ma vie est toujours d'une tranquillité d'eau dormante. Je me lève de bonne heure, j'arrange mes petits oiseaux, mon petit jardin ; je veille à ce que la bonne ne laisse pas brûler le lait ni refroidir le café. Puis, le premier déjeuner terminé, je m'enferme dans ma chambre, je m'habille, je fais mes bonnes petites prières; je les recommence jusqu'à trois fois. Hélas ! je n'ai plus d'amie intime que la petite image de la Vierge que tu m'as donnée : c'est ton portrait pour moi. Le reste du jour, je brode ; je lis le journal quand papa a oublié ses lunettes; je sors en visite avec maman ; et je me couche le soir, plus vieille d'un jour, sans m'être ni ennuyée ni amusée.

Tu sais combien ma mère est un précepteur sévère. Je suis toujours confuse devant elle; moi si gaie, si libre avec mon père, je tremble comme d'une énormité, au moindre mot que je dois lui répondre. Elle est si instruite qu'elle me rend honteuse de mon ignorance. Mon père est toujours bon et complaisant. Quand on me gronde, il me défend ; quand je pleure, il m'attire sur ses genoux et m'embrasse sans rien dire. Quelquefois, quand il fait mauvais temps et que nous ne recevons pas de visites, nous restons des journées entières, tous les trois, dans le salon, ma mère lisant, mon père prisant et tambourinant

sur le bras de son fauteuil, moi brodant, comptant mes points et m'amusant à me piquer le bout des doigts quand je veux me distraire et combattre le sommeil. Un jour, n'y pouvant tenir et craignant de manquer de respect à mon père et à ma mère, je me levai brusquement pour sortir.

— Où vas-tu, Edmée ? me demanda ma mère.

J'ai hésité, puis je ne sais quel regard souriant de mon père m'a enhardie :

— Je vais bâiller, maman, ai-je répondu en faisant la révérence; et je suis sortie en effet pour bâiller. Maman a haussé les épaules ; mon père a ri aux éclats; je crois qu'ils ont parlé assez vivement entre eux pendant mon absence, et mon coup de tête n'a pas eu de suite.

Je n'ose pas dire que je suis heureuse, et pourtant je ne souffre pas. Il me manque bien des choses, et pourtant je ne sais quoi demander. Je pense à toi souvent, au plaisir que tu dois avoir dans ton petit ménage, tout neuf, tout reluisant. J'ai toutefois une confidente ; c'est cette bonne madame Duchemin dont je t'ai tant parlé autrefois. Mais j'ai beau l'aimer, sa tristesse habituelle, le regard profond de ses grands yeux, sa bouche un peu pâle m'imposent. Elle me devine plus souvent que je ne lui parle. C'est une âme angélique. On dit qu'elle a bien souffert, et pourtant elle est douce comme une personne à qui tout a réussi. Quand elle me voit triste, elle m'attire dans le jardin, me distrait et finit toujours par mettre en fuite mes papillons noirs. Quelquefois elle m'appelle sa fille, et alors elle me serre dans ses bras et pleure tout à coup avec abandon. Ma mère ne l'aime pas beaucoup, mais l'estime et subit son ascendant. Mon père est heureux de l'avoir pour faire sa partie de trictrac le soir. On la consulte sur toutes choses. Elle est de toutes les cérémonies. Je crois que, si je me marie jamais, il faudra que le mon-

sieur lui demande son consentement. Mais tu peux dire à ton mari que celui que j'épouserai saura bien mieux mettre sa cravate.

Imagine-toi qu'un de ces jours passés, après une visite des sœurs de Charité qui venaient quêter pour les pauvres, j'ai songé pendant toute une soirée à me faire religieuse. Est-ce que cette vie serait bien différente de celle que je mène?... Nous en reparlerons.

J'oubliais de te dire que nous avons depuis deux jours une visite; c'est M. Valentin de Rianval, le fils d'un vieil ami de mon père, qui vient passer quelques semaines à Provins pour sa santé. Où souffre-t-il? Je n'en sais rien. Est-il malade, même? Je l'ignore. Vient-il boire des eaux de Provins? Je ne le suppose pas. Tout ce que je sais, c'est que c'est un monsieur très-fier, très-content de lui, très-dédaigneux, assez bien tourné, mais se donnant des airs de prince du sang. Il écrit beaucoup, se promène seul et est d'une étiquette espagnole à mon égard. Je l'ai connu quand nous étions enfants. Je l'appelais *Tintin*, et je me rappelle l'avoir souffleté d'importance un jour qu'il ne voulait pas jouer au petit ménage avec moi. Il paraît que ce monsieur me conserve rancune. Il me fait de grands saluts; et quand il veut me regarder, il a peur de se salir les yeux et se pose un binocle sur le nez. J'ai parfois des envies de lui faire la grimace et de lui tirer la langue; en attendant, je lui tire de belles révérences.

Je voudrais trouver ici quelqu'un avec qui je pusse m'en moquer. Mais ma mère semble le prendre en affection. Il lui a apporté des revues et des journaux. Mon père l'appelle son *cher enfant*, et il n'est pas jusqu'à ma bonne Suzanne Duchemin qui ne le défende quand j'en dis du mal : c'est une coalition. Toi, du moins, tu m'aideras à me moquer de lui. Qu'il me tarde de le voir partir! Si c'est ainsi qu'on doit retrouver ses camarades d'enfance,

plaise à Dieu, entends-tu, ma belle? qu'on ne les revoie jamais!

Écris-moi, Lucie. Donne-moi les détails que je te demande. Si tu connaissais de beaux dessins de broderie, ne manque pas de me les envoyer. J'ai épuisé les magasins de Provins. A-t-on inventé quelque nouveau point de crochet? Fait-on toujours des robes à basques? En attendant que j'entre au couvent, mets-moi de côté quelques gravures de modes. Je me suis aperçue, ce matin, que j'étais habillée comme une sous-maîtresse, et je ne veux pas que M. de Rianval, qui n'a pas l'air déjà de me trouver à son goût, me prenne tout à fait pour une paysanne. On dit que j'étais très-jolie et toujours très-bien mise quand j'étais petite; l'impertinent me trouve sans doute changée.

Il est donc bien nécessaire que tu restes à Paris? Tu ne viendras donc pas nous voir un peu cet été? Ce serait là, à la bonne heure, une visite bien accueillie, et qui me dédommagerait de l'ennui que je prévois. Qu'en dis-tu, ma mignonne? Qu'en dit ton seigneur et maître?

LETTRE IX

LUCIE DE CRÉNEY A EDMÉE DE SAINTE-AURE

Paris, juillet.

Tu es toujours la malicieuse et naïve enfant que nous aimions toutes, ma bonne Edmée. Je t'ai reconnue à ta lettre. Il me semblait te voir passant tes doigts dans tes boucles blondes, tout en m'écrivant.

Mais que veut dire ceci, mademoiselle ? Toi, la gaieté même, toi qui n'as jamais connu la mélancolie, tu sens quelque chose comme un brouillard qui t'enveloppe ? Prends garde, ma mignonne, et n'aie pas peur. J'ai passé par là, moi, ton amie, et je sais ce que c'est. Voici mon remède ; l'expérience m'assure qu'il est infaillible.

La blonde Edmée, au lieu de dire jusqu'à trois fois ses prières, ce qui est un penchant à bigoterie, se contentera d'une bonne et chaude prière au bon Dieu ; puis, elle aura soin de s'habiller avec attention, de manière à ne pas faire trop peur. Je lui recommande surtout certaine frisure en grappes qui sera du meilleur effet sur sa peau de satin. Mademoiselle Edmée ne se piquera plus les doigts pour se distraire, ce qui est une vilaine habitude, et ce qui lui donnerait des mains de femme de chambre ; mais elle travaillera assez pour ne pas perdre son temps, et pas assez cependant pour être accusée de penchant trop vif au ravaudage.

Elle ne pensera plus du tout au couvent ; elle ne s'inquiétera que très-peu de la meilleure manière de faire les confitures. Je lui permets la pâtisserie, parce que j'imagine que ses belles mains blanches pétriront à ravir la pâte. Je lui interdis tout bâillement, et surtout toute pensée impertinente envers son hôte.

Ma chère, il faut pardonner aux hommes la honte qu'ils éprouvent d'avoir grandi et de n'être plus les compagnons roses et joufflus avec lesquels nous avons joué. Les malheureux sont assez punis par leur gravité, sans que nous ajoutions à leur dépit. Je t'enjoins donc, ma belle ingénue, de faire bon accueil à M. de Rianval. Sans l'appeler *Tintin*, ce qui serait peut-être un peu trop familier, tu dois lui laisser entendre que tu avais autrefois le privilége de le souffleter. S'il te regarde avec un binocle, montre-lui toute ta gaieté, toute ta candeur dans ton franc sourire.

Sois naturelle avec lui, ce sera ta meilleure coquetterie.

Puisque ce jeune homme plaît tant à toute la famille et à madame Duchemin, dans le jugement de laquelle j'ai une foi entière, il ne doit pas te sembler si guindé, si ridicule que tu veux me le peindre. Allons ! soyez obéissante, et rangez-vous à l'avis de tout le monde !

Je t'envoie les gravures, les dessins de mode que tu m'as demandés, mais à une condition, c'est que tu ne les copieras pas. Tu es toujours belle dans la simplicité de ta mise, ma douce petite reine; ne gâte pas ta toilette.

Tu me dis de cacher ta lettre à mon mari. Je le veux bien ; car tu es injuste envers lui. Sache donc qu'on lui met maintenant ses cravates d'une manière irréprochable, et que tes épigrammes iraient maintenant à mon adresse. M. de Créney est l'aspirant diplomate le mieux ganté, le mieux cravaté de France ; c'est te confier qu'il est sur le point d'être appelé aux plus hautes fonctions. Nous sommes ambitieux, ma chère, nous voulons faire notre chemin. Jules a de la voix ; c'est un ténor agréable. Si je le laissais chanter dans les salons, on m'assure qu'il pourrait prétendre à tout, et M. de M***, qui connaît l'histoire de tous nos hommes d'État, affirme que mon mari a dans le gosier de quoi devenir préfet, ambassadeur, ministre. Nous sommes plus modestes ; et d'ailleurs, je ne veux pas qu'il soit protégé par trop de monde. Il ne chantera donc pas pour d'autres que pour moi.

Je suis heureuse, ma bonne Edmée, comme tu le seras un jour. Mais mon bonheur ne me rend pas oublieuse. Je pense à toi souvent, ma rose de Provins. Quand je me vois dans mon petit ménage, ordonnant, commandant, rangeant, je me dis que, quand ton tour viendra, tu seras une merveille, toi dont les poupées étaient toujours si bien

habillées, si bien conservées, et qui as toujours obtenu le prix d'ordre.

Nous ne pourrons pas aller vous voir cette année. Je suis un peu souffrante; et à ce propos, apprends donc, petite indiscrète que je connais une belle fée blonde, que j'aime et qui s'appelle Edmée, et qui sera marraine avant six mois. Aussi je t'envoie de petits modèles de broderies pour bonnets d'enfants; mais sache bien que ce n'est pas à l'intention de ta poupée.

Allons, ma belle, pardonne-moi mon silence; suis bien mes conseils; montre ma lettre à ta mère, qui m'approuvera, j'en suis certaine, et ne dis plus de mal, désormais, des maris de tes amies; car, qui sait? celui qui sera le tien n'est peut-être pas si éloigné que tu le crois, et pourrait peut-être bien t'entendre?

LETTRE X

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, août.

Tu ne me croiras pas, Armand? les heures ne sont guère plus longues, ni les journées guère plus tristes ici qu'à Paris. Il en est un peu de la province comme du mariage. On la calomnie par fatuité; mais, quand on en jouit, on la trouve bonne et désirable. Ces équilibres perpétuels sur la corde roide de Paris, ce brouhaha assourdissant, cette cohue d'imbéciles et de coquettes, cette

débauche d'esprit, plus énervante que les débauches du corps, ce carnaval qui ne finit jamais, tout cela me revient à la pensée dans ce silence et cette paix qui m'environnent, et je me sens presque heureux, tant je me sens reposé.

Les arbres ici sont verts, le ciel est bleu, la terre est brune. Ah! mon ami, c'est dans ce calme que j'ai conscience de ma force et de ma foi. Tu me compares à Werther; mais est-ce que je suis découragé? est-ce que je ne veux pas vivre de toutes les forces de mon âme? est-ce que je ne veux pas aimer? Le matin, quand j'ouvre ma fenêtre qui domine la vallée, j'étends les bras pour étreindre le ciel, et je bois l'air pur qui m'enivre. Je ne sais pas ce que tu fais à Venise. As-tu décroché quelque mandoline et chantes-tu sous des balcons descellés? Quant à moi, je te rendrais jaloux de cette limpidité de ma conscience. Jamais je ne me suis senti meilleur ni plus près de ma destinée.

Soyez béni, mon père! vous qui avez compris que je trouverais ici la guérison des petites plaies du monde, et l'espoir! Je ne sais vraiment d'où me vient cette séve divine qui met des lueurs dans mon sang et qui me pénètre. Je vis en dehors des hommes. L'honnête et bonne famille qui me donne l'hospitalité n'est presque pas une société pour moi; l'échange quotidien des mêmes propos ne me développe ni ne m'élève la pensée; Edmée est à coup sûr une bien belle personne; mais je ne l'aime pas encore; la campagne qui m'entoure est agréable et sereine, mais elle n'a ni surprise ni contraste : ce sont les coteaux de la Champagne. Eh bien! je me sens aussi enclin aux méditations, aux extases, que si j'étais devant des horizons inconnus; et quand j'ai vu l'Océan pour la première fois, j'ai moins senti Dieu dans mon cœur que je ne le sens aujourd'hui.

D'où vient ce souffle qui m'agite et me tente? de moi ou des autres? Aimé-je trop ce qui ne vaut qu'un peu d'estime? ou bien suis-je en effet dans un lieu prédestiné? Je n'en sais rien. Mais quelque chose de nouveau et de puissant surgit en moi. J'a de beaux rêves; n'est-ce pas vivre?

La maison de M. de Sainte-Aure est, ainsi que je te l'ai dit, au sommet de la montagne. Elle est adossée à l'église, un vieil édifice dont le dôme oriental rappelait Jérusalem aux croisés de retour. Élégante et confortable dans sa simplicité, cette vieille demeure s'épanouit au soleil, avec un jardin en terrasse. J'habite une chambre délicieuse d'où j'aperçois, par les journées limpides, des horizons de vingt lieues. Mais ce qui me plaît surtout dans cette retraite presque accrochée au toit du Seigneur, comme un nid d'hirondelles, c'est de pouvoir m'en précipiter dans les espaces infinis.

Toi, tu aimerais ma chambre pour ses boiseries, pour ses moulures, pour les fées à falbalas qu'elle évoque. Imagine-toi un temple du dix-huitième siècle, un oratoire de Watteau, à moi le nébuleux, l'élégiaque! Eh bien! je ne suis pas trop scandalisé de cette coquetterie surannée. Je me plais à interroger ce sanctuaire charmant et vénérable, au seuil duquel plus d'une prêtresse à talons rouges a vu s'agenouiller plus d'un néophyte en culotte de satin. Il me semble impossible, tant ces boiseries ont été minutieusement adorées par le ciseau, tant les tapisseries ont de bergers et de tourterelles, tant l'encadrement des glaces a d'enroulements et de nœuds, tant le satin plus que fané des fauteuils a de fleurs brochées sur son fond bleu pâle, il me semble impossible qu'on n'ait point aimé dans ce délicieux asile.

Ah! si chaque objet pouvait se souvenir et raconter! si la glace de Venise, dans laquelle je cherche un reflet pro-

saïque et moderne, pouvait repousser mon image et me montrer dans son cadre feuillu tous les fronts de neige et de rose, tous les yeux noirs ou bleus, toutes les bouches riantes ou moqueuses qui sont venus s'y mirer! Si les armoires aux panneaux gonflés reprenaient pour une heure les éventails, les épées, les mantelets et les petits abbés qu'on y a cachés! que de récits variés, et pourtant toujours les mêmes, j'entendrais! Si tous ceux qui ont vu s'épanouir sur leurs fronts les rosaces de l'alcôve se symbolisaient tout à coup dans autant de colombes, quels nombreux battements d'ailes chasseraient la poussière des corniches! quelle nuée blanche s'échapperait en roucoulant de ce colombier trop plein!

A-t-on pensé dans cette chambre où l'on a tant vécu? Un de ces hôtes a-t-il jamais quitté ce sopha, peut-être aussi infâme que celui de Crébillon, pour venir s'accouder à cette fenêtre et laisser tomber ses regards dans la vallée? Il est impossible que cette chambre n'ait été qu'un nid d'amour profane; la volupté ne l'eût pas choisie en ce lieu et en face d'un pareil horizon. Tu ne peux t'imaginer l'étendue de verdure, la profondeur des jardins et des petits chemins blancs qu'on domine. Placée au faîte de la montagne, comme un nid d'aigle, cette retraite a une ouverture dans le bleu du ciel. Les bruits du monde y parviennent comme un murmure, et quand le soleil se lève, il s'arrête quelque temps à la baiser au front avant de descendre dans la vallée. L'horloge de l'église fait vibrer la table; la cloche, cette langue des morts, en appelant les vivants à la prière, secoue sur le toit ses ondes religieuses. Non; cette chambre est trop près du ciel, trop près de la vieille église, pour n'avoir pas été le sanctuaire où les âmes méconnues se sont élevées vers Dieu! Siècle de Voltaire, racheté par Rousseau, n'est-ce pas que tu as eu aussi ta mélancolie? et ces bergères des tentures ont

vu peut-être couler les larmes d'un aïeul de René...

J'ai interrompu ma lettre pour le déjeuner. On m'a appris que ma chambre faisait partie autrefois d'un grenier. C'est M. de Sainte-Aure qui l'a fait arranger, comme je la trouve, en utilisant les boiseries, les meubles et les tentures d'un boudoir, devenu inutile, dans un petit château qu'il possédait à quelques lieues de Provins. Cette maison est un ancien presbytère; et j'en suis pour mes frais d'imagination. Que cet exemple te mette en garde contre la surprise de tes yeux, mon voyageur. Pour aujourd'hui, je me sens mortifié, et je renvoie à ma prochaine lettre les portraits de mes hôtes.

LETTRE XI

D'ARMAND A VALENTIN

Venise, août.

Une dernière fois, Valentin, je t'en conjure, fuis ces braves gens si bons, cette maison si hospitalière, cette province si assoupissante! Malheureux! tu ne sens donc pas l'asphyxie? Tu prends pour le repos ce qui est la mort, et je ne donne pas huit jours pour achever ton suicide; tu seras vaincu et marié! Cette madone, qui te rend timide, va t'ouvrir ces espaces dans lesquels tu veux t'élancer. On attelle en ce moment les tourterelles à la conque de nacre; peut-être bien cette lettre aura-t-elle besoin d'un cerf-volant pour te rejoindre! Pauvre Icare! Pauvre fou! Quelle chute tu te prépares! Viens me voir, viens me rejoindre!

Venise est belle et suffit à toutes les amours : elle a le sourire et les larmes. Moi, je rirai, toi tu pleureras; moi, j'aurai les nuits joyeuses sur la place Saint-Marc, à Florian, avec le tabac, les chanteurs, les glaces; toi, tu pourras faire naviguer tes mélancolies dans les mystérieuses gondoles. Ah! mon cher, oses-tu bien me parler de la boîte à perruque dans laquelle tu t'exténues à évoquer Rousseau, sans oser évoquer Faublas! Qu'est-ce donc que tout cela auprès de Venise! Et Saint-Marc! et les fresques! et Véronèse! et Titien! et le soleil, ce grand artiste, qui fait étinceler les lagunes et vient redonner tous les matins les mêmes baisers à la reine de l'Adriatique!

Il fait bon vivre ici. Le ciel est doux, les femmes sont belles; non pas les femmes décolletées et empanachées qui habitent les vieux palais délabrés, mais les femmes qui vont à pied, les femmes du peuple, vives, fraîches, souriantes. Elles ont des noms superbes, et je crois que plus d'une est fille d'un doge. Mais je sais bien que ce n'est pas là ce qui te tente, beau chevalier du brouillard! Eh bien! au nom de tes rêves, viens encore, viens surtout! Venise a deux visages : l'un, celui auquel le bon Dieu met du vermillon tous les matins, est toujours riant; c'est le ciel, c'est la mer, ce sont les mille aspects que la lumière varie; l'autre, que lui a légué le temps, est grave et triste; c'est le masque de pierre par où suinte l'humidité des ruines, ce sont les vieux palais chancelants et regardant sous l'eau sombre du canal pour retrouver l'anneau perdu du doge; ce sont les gondoles drapées de noir comme des dominos corbillards qui glissent en silence et dans lesquels pourtant on rit et on aime! Viens continuer tes élégies à la lune sur le grand canal! Viens rendre visite à ces palais qu'on appelle Foscari, Balbi, Barberigo, Moncenigo; viens frapper à ces hôtelleries illustres que Byron a visi-

tées et qui sont près de tomber sur les passants, tant l'eau les ronge aux pieds, tant les années les ébrèchent au front! Viens épeler ce missel éblouissant, ces fresques confuses qui s'épanouissent dans Saint-Marc! viens saluer la place du portrait de Marino Faliero! viens visiter le palais ducal, les plombs, le canal Orfano, toutes ces choses lugubres qui me font sourire et qui te plairont à toi!

On ne pince plus de mandoline, on ne se suspend plus aux balcons descellés. Tu le regretteras peut-être, mon troubadour, toi qui rêves du comte Thibault le chansonnier; mais tu auras bien d'autres compensations mélodramatiques.

Aurai-je réussi à te faire venir, enfin? Je n'ose le croire, tant je le désire. Si tu tiens absolument aux niaiseries provinciales, tu auras le plaisir de retrouver M. Scribe au milieu des lagunes. Ce nom de vaudevilliste s'étale insolemment sur les palais des doges; on abuse de cet académicien illettré; on le rend parrain de toutes les œuvres venues de France. Passe encore lorsque je lis, comme aujourd'hui, sur une affiche de théâtre : *Il Povero Giacommo*, *del sign. Eug. Scribe;* mais il n'est pas jusqu'à *Hernani* qu'on n'ose lui attribuer.

Viens rire de ces folies. Ne te laisse pas tomber dans une mare, mon pauvre cygne! Tu as du vague, je le dissiperai; mais si tu persistes, si tu me réponds comme tu l'as déjà fait, alors ne t'attends plus à un mot de moi. J'écrirai seulement, ou plutôt j'irai quand tu souffriras. En attendant, je t'embrasse, et je te dis comme le lion de Saint-Marc, en te tendant la patte :

Pax tibi, evangelista meus.

LETTRE XII

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, août.

Je l'ai dit et ne m'en dédis pas, je reste, et je me sens tout heureux. Tu es pourtant, mon cher Armand, un assez habile tentateur; mais que veux-tu? le nuage que j'ai consulté n'a pas voulu me répondre, et je suis curieux d'apprendre ce qu'il me dissimulait.

Je t'ai ébauché, non pas en romancier, mais en ami discret, la maison de M. de Sainte-Aure. Je t'ai fait grâce du nombre de fenêtres, de la structure des pièces, ainsi que des plates-bandes du jardin; aujourd'hui, permets-moi de t'envoyer les portraits.

M. de Sainte-Aure est un gentilhomme légèrement salpêtré de bourgeoisie, qui se croit légitimiste parce qu'il aime les fleurs de lis, mais que la peur du progrès et de l'inconnu précipite aux genoux de tous les pouvoirs. C'est une nature naïve dont l'égoïsme qui s'ignore a quelque chose de touchant. Il appartient par-dessus tout, dit-il, à la coalition des honnêtes gens; il fait ce que font les honnêtes gens; il vote, signe, adore, proscrit ce que votent, signent, adorent, proscrivent les honnêtes gens. Jamais conscience ne fut plus à l'aise. Quand je compare mon père, si entier, si noble dans sa foi, à ce brave homme sans principes, je me sens bien fier de M. de Rianval.

M. de Sainte-Aure s'est battu autrefois en Vendée; mais aujourd'hui qu'il s'est passionné pour le trictrac et qu'il

adore sa fille, il ferait partie de la légion qui brûle des cierges, fait dire des prières et recueille pour la bonne cause des souscriptions trempées de larmes. Affable, souriant, ayant gardé, en dépit de ses collègues au conseil municipal, dans l'esprit, dans les manières, dans certains tours de phrases et certaines façons de saluer, quelque chose de ce parfum de bonne compagnie qui s'évapore et que nos mères distillaient dans le secret de leurs boudoirs, M. de Sainte-Aure est un commencement de vieillard agréable, sans maussaderie, sans politesse comme sans élan, sans susceptibilité comme sans esprit. Il rit de tout, admet tout, répond à tout, mais ne comprend rien. Ce n'est pas qu'il ne soit plein d'anecdotes sur les cours, de citations; il tortille entre ses lèvres un bon mot comme on suce un bonbon; il a des choses charmantes pour les dames et ne reste jamais au dépourvu. C'est une pièce d'or qui n'a pas d'effigie, mais qui tinte cependant comme de l'or. Sur certains points, il reste inébranlable et chevaleresque. Il a subi tous les régimes, mais n'a jamais fait à aucun d'eux le sacrifice de sa tenue et de son costume. La coupe de son habit noir, ses escarpins, son gilet, sa cravate sont restés fidèles à la restauration. Il chasse, lit les journaux légitimistes, va rendre quotidiennement visite à quelques gentilshommes de sa trempe, leur communique à huis clos les nouvelles reçues de l'exil, trinque avec eux à certains anniversaires et accepte comme eux des fonctions de tous les pouvoirs. Sa fille est en réalité son seul parti, son seul drapeau, et encore se fait-il un singulier scrupule de laisser voir à ce sujet tout le fond de son cœur. Il l'aime avec réticence; il l'embrasse dignement au front, quand il lui prend des tentations de l'étouffer de baisers, comme ferait un bourgeois. Pour Edmée il est légitimiste, parce que les lis font un cadre charmant à cette beauté angélique; mais

sur un regard, un sourire de sa fille, il endosserait la carmagnole et se coifferait du bonnet rouge. Au physique, M. de Sainte-Aure est petit, d'un visage placide, d'une physionomie d'abbé. Il a quelque lointaine ressemblance avec Louis XVIII prodigieusement amaigri et béatifié. Au demeurant, c'est l'homme le plus commode, l'ami le moins embarrassant; ce serait le beau-père le plus facile; on l'aimerait tant qu'on n'aurait pas besoin de l'estimer plus.

Madame de Sainte-Aure est grande, sèche et laide. C'est le relief de sa fille, qui lui ressemble, quoique bien belle. Elle est tout le contraire de son époux. C'est une nature aigrie par la chute de la royauté, par la désertion de sa beauté. Elle en veut à son pays qui a laissé partir les rois; elle en veut à la province qui ne la comprend pas; elle en veut à son mari qui ne sait pas l'apprécier; elle en veut à la nature qui pouvait se dispenser de la faire si longue, si sèche, si jaune; et, bien qu'elle aime sa fille, elle en veut à celle-ci de n'être pas un homme. Elle eût souhaité un fils dont elle eût fait un petit gentilhomme bien fier, bien insolent. Edmée fut une grande déception; aussi n'a-t-elle pour cette douce enfant ni caresse ni épanchement. Elle lui a inculqué les principes d'une dévotion stricte, minutieuse; ce fut là sa tâche maternelle; pour le reste, elle l'abandonne à son père. Madame de Sainte-Aure est un bas bleu inédit : elle n'a jamais écrit une ligne; mais la façon dont elle lit les livres, du bout des doigts, du bout des yeux, dit assez qu'elle aurait voulu, qu'elle aurait pu en écrire de meilleurs. Si elle se résigne au silence, c'est par dédain pour son siècle. On dirait qu'elle porte son écusson sur son mantelet et qu'elle a toujours un casque en tête, tant elle marche haute, droite, tant ses mouvements sont anguleux et compassés. Elle trône dans son petit salon; elle a une

majesté glaciale qui intimide beaucoup les Provinois. Elle reçoit des revues, plusieurs journaux qu'elle lit, sans en rien garder. En revanche, elle parle beaucoup de Voltaire, qu'elle n'a probablement pas lu, mais qu'elle nomme M. de Voltaire. Elle croit faire acte d'aristocratie en parlant du seigneur de Ferney. Elle oublie qu'il a été impie, pour ne se souvenir que d'avoir entendu parler de lui par une aïeule, la maréchale de B***, qui l'avait beaucoup connu. Madame de Sainte-Aure n'est pas méchante ; elle n'est qu'ennuyeuse. Les gens qu'elle reçoit ne valent pas une épigramne de ses lèvres hautaines. On pourrait l'appeler madame de l'Étiquette, ainsi qu'on disait sous Louis XV de madame de Noailles.

Elle m'accueille avec condescendance, parce que je suis d'assez bonne maison; elle m'adopterait pour gendre, parce qu'elle sent bien que le fils de son choix est introuvable, et ne m'aimerait ni ne me haïrait. C'est une femme qui a abdiqué la grâce, la naïveté le jour où son miroir lui a dit la vérité. Ne pouvant se faire aimer, elle se fait considérer ; et parce qu'on se tient à distance, elle prend pour des égards ce qui n'est que de la prudence. Sans amitié, sans illusion, sans but dans la vie, elle est comme un fantôme héraldique qui vient dire à Hamlet : « Souviens-toi ! » Par malheur, aucun Hamlet ne se présente, et la pauvre dame en est pour ses regards énergiques. Quand on parle devant elle des révolutions, elle se dresse tout à coup, comme pour aller porter sa tête au bourreau. Dame de charité, patronnesse de toutes les œuvres de bienfaisance, elle donnerait son bien aux pauvres, sans un sourire, sans une bonne parole, par le sentiment du devoir, et parce qu'elle se souvient que saint Louis lavait les pieds aux mendiants. Son confesseur vient la voir chaque semaine ; et quand le pauvre homme la quitte, il trahit naïvement le secret de la confession par

ses petits bâillements. A-t-elle été jeune? a-t-elle aimé M. de Sainte-Aure ou quelque autre? c'est ce que nul ne saurait dire, pas même elle, peut-être!

La vie matérielle et bourgeoise n'existe pas pour elle. Elle règne sur son ménage, mais ne le gouverne pas. M. de Sainte-Aure commande le dîner. Pourtant, par pitié pour sa fille, elle la pousse vers les sentiers qu'elle a désertés; elle lui prêche les vertus domestiques dont elle s'affranchit, semblant lui dire : « Vous êtes d'une race dégénérée, vous n'êtes pas digne de mon piédestal. Soyez de votre génération, travaillez, brodez, cuisinez, papillonnez; mais n'aspirez pas à fréquenter mes hauteurs! » Que Dieu l'entende!

Veux-tu le portrait d'Edmée? Oui, sans doute; et tu m'attends à celui-là. Je serai sincère, mon ami. Aujourd'hui, 10 août, je m'interroge, je me demande si j'aime, si j'aimerai cette jeune fille; et, bien que je me sente ému en sa présence, je puis me répondre encore : Je n'en sais rien! Sans doute, Edmée est belle. Je crois que jamais vierge ne fit monter vers le ciel des rêves plus purs, des prières plus candides. Aucun souffle n'a terni cette innocence. Elle serait l'idéal d'un poëte; mais tant que je n'aurai pas senti palpiter l'âme cachée, je ne l'aimerai pas. Oui, je suis ainsi fait, je l'admire, je me complais à la suivre dans la grâce de ses mouvements; mais demain je la quitterais sans murmure, si je la croyais comme les autres femmes. Comment l'interroger? comment, sans trahir l'hospitalité, sans forfaire à ma conscience, pénétrer dans ce sanctuaire et y chercher la vérité dont j'ai besoin? Je l'ignore, mon ami. Mais sans avoir d'impatience, je me borne à souhaiter que Dieu me la fasse trouver aussi digne de mon amour qu'elle est digne de mon respect.

Edmée est grande et mince. Je ne te dirai pas que c'est

un palmier, un roseau. Je ne lui donnerai ni cou de cygne, ni yeux en amande, ni teint de neige. Toutes ces odieuses métaphores faneraient l'image simple et pieuse que je voudrais te transmettre. Elle a des cheveux blonds, qu'elle laisse tomber en longues boucles. Son expression est enjouée, et rien ne lui sied toutefois comme la prière. Je l'ai vue dimanche, à l'église; un rayon de soleil traversant les vitraux peints se jouait sur son front, et semblait l'envelopper d'un nimbe. Elle était profondément recueillie, et pendant une demi-heure, j'ai attendu avec anxiété l'extase qui semblait devoir rayonner et resplendir à travers ses yeux et sur ses lèvres. Mais rien ne l'a distraite de son immobilité de statue. Soit que le monde invisible lui soit fermé, soit qu'au contraire elle sache si bien s'élever au-dessus des contemplations humaines qu'elle atteigne tout à coup, sans efforts, des sommets pleins de sérénité, elle est demeurée calme et muette; sa bouche n'a pas frémi, aucune larme n'a voilé ses yeux : en revenant, je lui ai parlé; elle m'a répondu comme d'habitude, avec un peu d'embarras, mais sa voix n'avait aucune émotion. Il faut qu'avant peu je sache à quoi m'en tenir. Douter de son intelligence, c'est un sacrilége, n'est-ce pas? Dieu ne fait pas de si dangereuses ironies.

Ah! si tu la voyais, tu me rendrais justice enfin, mon incorrigible matérialiste. Tu avouerais que pour résister à ce charme des yeux, il faut une foi invincible dans l'infériorité des sens. Edmée est une vision; je ne rêve pas ma mère plus belle, plus chaste; et pourtant, non, je l'atteste, je le jure, je ne puis pas, je ne veux pas l'aimer encore, je ne sais pas si je l'aimerai jamais.

Ne crois pas, mon cher Armand, que je fasse le fanfaron. Je ne méconnais point sa beauté. Je serais heureux de poser mes lèvres sur cette main si fine et si

blanche, mais à la condition que je la sentirais trembler du même frisson que celui de mon cœur; et je ne serai vaincu par les yeux que quand mon âme aura cédé.

Je croyais toutefois, il faut l'avouer, l'énigme plus facile à déchiffrer. Je m'imaginais, dans ma présomption, que quelques mots, quelques entretiens me suffiraient. Mais rien de plus impénétrable que ces fronts auxquels l'innocence met un marbre. Je ne te parlerai donc ni du caractère ni de l'esprit d'Edmée; le jour où je saurai tout, je la fuirai ou je l'aimerai.

Tu vois maintenant la maison et ses hôtes. Je serais injuste pourtant d'oublier une étrange et douce figure qui se confine dans sa tristesse, mais qui préside avec modestie à la série des petits événements dont se compose l'existence de la famille de Sainte-Aure.

Une voisine, une amie, une veuve, madame Duchemin vient tous les soirs faire la partie de M. de Sainte-Aure, donner la réplique à madame, examiner les travaux d'Edmée, distribuer à chacun une bonne et douce parole. Cette petite fée est le véritable lien de la famille. On l'attend avec impatience; rien de complet sans elle. Après le dîner, quand on passe au salon ou dans le jardin, M. de Sainte-Aure fait sa petite promenade en comptant ses pas. Quand cette gymnastique a duré le temps qui lui est régulièrement consacré, le brave gentilhomme tire sa montre ou regarde à la pendule et dit : « Elle ne vient pas! » Madame de Sainte-Aure fait un geste qui semble ajouter : « Elle est peut-être malade! » Quant à Edmée, elle l'attend toujours, lui prépare son fauteuil au salon, sa chaise dans le jardin. Quand la sonnette retentit, le silence qui pèse sur cette maison est rompu; le charme cesse. « La voilà! » s'écrie le trio; et Edmée court lui ouvrir la porte, l'embrasser, la débarrasser de son cha-

peau, de son mantelet; M. de Sainte-Aure lui baise galamment la main; madame de Sainte-Aure la traite presque en égale.

Madame Duchemin, que l'on appelle ici de son prénom, madame Suzanne, est veuve d'un artiste. C'est assez dire qu'elle n'est pas riche et qu'elle n'a pas été heureuse. Soit que la routine de la vie de province ait amorti ses douleurs, soit qu'elle ait puisé dans les pratiques religieuses des consolations efficaces, elle a cette douceur, cette égalité souriante et triste des âmes qui n'attendent plus rien de la terre et qui se résignent. Elle est petite; toujours vêtue de couleurs de deuil; son front est pâle; ses cheveux noirs s'étalent en larges bandeaux sur ses joues; de grands yeux qui se meuvent lentement dans leurs orbites donnent un caractère tout particulier à sa figure. Elle est délicate, et souvent elle nous quitte, saisie tout à coup d'un accès de fièvre dont la nuit fait ordinairement justice. Sa voix a un timbre égal et charmant; sa conversation, sans s'élever jamais au-dessus des banalités, a du tact et une certaine pénétration à laquelle chacun ici demande avis. C'est le confesseur de toute la famille.

M. de Sainte-Aure l'appelle plaisamment sœur Sainte-Suzanne; madame de Sainte-Aure la traite de *chère* et de *toute bonne;* Edmée ne répète jamais tout haut les noms qu'elle lui donne tout bas, mais semble l'aimer comme une mère intellectuelle. Ce n'est pas pourtant que je lui suppose une grande intelligence. La bonté est sa plus vive lumière. J'ai voulu m'en faire un auxiliaire ou un contradicteur, dans certaines conversations un peu sérieuses; mais après les premiers mots, elle écoute et cesse de répondre. Quand je parle poésie, art ou sentiment, elle sourit et semble me dire : Je ne connais pas ces régions-là.

C'est elle sans doute qui a enseigné à Edmée à confectionner la pâtisserie que nous croquons le soir. Son succès dans cet intérieur paisible tient précisément à cette humilité naïve d'une raison qui ne cherche pas à éblouir et qui fait ce qu'elle peut. C'est un esprit à mi-côte, suffisant pour plaire, insuffisant pour exciter l'émulation, qui se laisse atteindre par l'esprit de tous, et qui n'a pas la prétention de s'isoler.

Dans les commencements, j'ai cru, par intervalles, qu'elle m'observait, et, en surprenant son regard fixé sur moi, j'ai tressailli, mais c'était une hallucination. Ses grands et beaux yeux sont trompeurs. Ils sont, au fond, moins inquisiteurs qu'ils ne le paraissent ; et, en cherchant les miens, ils satisfont une curiosité de provinciale ; voilà tout. Quel âge a-t-elle ? C'est ce que je ne saurais préciser. M. de Sainte-Aure dit quarante ans ; madame de Sainte-Aure hoche la tête et semble insinuer quelque chose de plus. Elle est, toutefois, dans l'âge crépusculaire, entre le soleil qui fuit et la nuit qui vient. C'est une harmonie de l'automne, douce, pâle, sans grands éclairs ; c'est une chrysanthème au faible parfum qui s'évanouit timidement entre le givre et la neige.

Tu connais maintenant, mon cher ami, tous mes hôtes aussi bien que moi. Voilà le milieu dans lequel je vis. A coup sûr, cette maison n'a rien de romanesque. Il n'y a pas là de prétexte au lyrisme ; eh bien ! une influence secrète que j'ignore encore fait que je m'y repose et que je m'y délasse de l'esprit, de la poésie, du luxe et des orgies de l'intelligence. Ne crois pas, toutefois, que je veuille prolonger indéfiniment mes études de trictrac. Quand j'aurai lu un jour, une heure, dans l'âme d'Edmée, si je ne dois pas y trouver le secret, la vérité, l'idéal, je dirai adieu à Provins, et j'irai porter ailleurs, peut-être bien auprès de toi, les tristesses heureuses d'une âme à

qui la terre ne tient jamais parole, et qui a plus d'espérance et d'amour qu'elle ne rencontre jamais de déception et d'ingratitude.

Tu me pardonneras donc un jour, mon cher Armand, d'avoir tardé à te rejoindre, mais, si tu m'aimes, aie soin de ne pas m'espérer.

LETTRE XIII

SUZANNE DUCHEMIN A M. RICHARD, CURÉ DU VILLAGE DE MEURVILLE

Provins, août.

Mon frère, vous vous plaignez de mon silence, et pourtant qu'attendez-vous de moi? Je vis toujours, c'est-à-dire que je souffre toujours. Vous ne pouvez me donner, n'est-ce pas, ni la mort, ni une autre vie? Et je sens bien que l'éternelle confidence de mes tortures alarme votre amitié, inquiète votre conscience, sans profit pour nous deux. Ah! pourquoi ne suis-je pas votre sœur jusqu'à ce point d'ignorer comme vous le néant de la terre et peut-être bien le vide du ciel? Pourquoi ne puis-je étouffer cette flamme obstinée qui palpite en moi, qui me ronge? Mon frère, mon frère, à quoi bon vous écrire? j'agonise toujours et je ne peux pas mourir.

Pardonnez-moi, je blasphème, j'insulte votre dévouement, j'outrage votre foi naïve. Mais c'est que je m'épuise à maintenir ce silence qui m'enveloppe et me

meurtrit comme un cilice; c'est que j'ai besoin d'arracher par moments ce masque sous lequel je bois mes larmes et de crier. Comment! j'aurai perdu mon existence entière; j'aurai vu mes plus pures, mes plus saintes illusions flétries; j'aurai vu attacher à un infâme Golgotha le dieu d'innocence et d'amour que je portais en moi; j'aurai, pendant vingt ans, sué l'agonie la plus amère; moi qui sens le trop plein de mon cœur déborder comme une lave en me brûlant, moi qui n'ai puisé dans mes déceptions qu'un désir plus ardent, plus inextinguible de tendresse et de passion, je devrai me taire toujours! Je n'aurai pas le droit de me débarrasser un jour, une heure, de ce linceul qui m'oppresse, et de faire entrer un peu d'air et de lumière dans ces plaies béantes!

Non, non, mon frère, si vous ne voulez pas que je me soulage à crier, à maudire, ne m'écrivez pas, ne me demandez pas de mes nouvelles. Soyons morts l'un pour l'autre. Je continuerai ici, dans mon isolement, cette vie terrible que je me suis imposée, et vous, vous pourrez tout à votre aise faire dire des messes pour moi et me recommander au prône, sans rien changer à vos habitudes, ni la partie de piquet chez M. le maire, ni vos dîners au château.

Te souviens-tu, mon pauvre Paul, de nos jeunes années? Quand tu entrais au séminaire, simple, bon, candide, comme tu devais en sortir, et moi, quand j'entreprenais ce malheureux voyage de Paris, qui devait me faire rencontrer chez ma tante M. Duchemin. Tu avais une délicieuse figure de chérubin; on te prenait pour la jeune fille. Moi, on m'appelait quelquefois le garçon. Tu avais peur du monde; tu avais hâte de t'aller blottir dans une cellule et de renoncer à Satan. Te rappelles-tu les magnifiques sermons que tu nous débitais en grimpant sur un fauteuil? Et nos reposoirs de la fête-

L. of C.

Dieu, quand tu tombais en extase devant un saint-sacrement de plomb et devant une bonne Vierge de deux sous? Moi, je t'aimais si complétement, que je te trompais en m'amusant de ces pieuses niaiseries; mais, tout bas, bien bas je me disais : Pauvre frère! J'étais une petite songeuse. Je lisais beaucoup, un peu de tout, des vers surtout. J'avais des extases aussi, mais devant des visions impalpables. Je sentais un frémissement au cœur qui me faisait attendre avec angoisse je ne sais quel mystérieux et sublime lever de rideau. Il me semblait toujours que la vie dont je vivais n'était pas la vie, mais une préparation à la vie. Je me disais : Patience! patience! un jour, je connaîtrai des joies plus grandes, des émotions plus vives. Parfois, dans des ardeurs idéales, je m'imaginais avoir déjà vécu, et mes aspirations étaient précises comme des souvenirs.

Quand je te vis partir avec ton petit paquet, tes livres et ton habit noir, je t'embrassai avec pitié, mon pauvre enfant de chœur, et je préférais de beaucoup les orageuses inquiétudes de mon innocence à la sérénité de la tienne. Quand ma tante me demanda près d'elle, je bondis; je passai les trois nuits qui précédèrent mon départ à évoquer de saintes féeries; je murmurais des cantiques étranges; je dansais, par la pensée, devant l'arche de mon cœur; je chantais l'hosannah à l'amour pur, à la poésie de ma jeunesse.

Hélas! mon frère, l'heureux, le privilégié, l'hôte de Dieu, c'est vous. Si vous avez un peu sommeillé durant votre faction au seuil du tabernacle, du moins vous n'avez connu ni luttes ni défaites. Vos jours sont blancs comme l'hostie que vous brisez tous les matins; et pour récompense suprême d'un dévouement loyal, Dieu vous a refusé l'intelligence de mes douleurs; vous souffririez trop de me comprendre.

Pourtant, mon frère, au fond de cette piscine dans laquelle vous lavez les péchés des autres, il doit y avoir une goutte d'eau pure et vivifiante pour les brûlures de mon cœur! Pourtant, je ne suis pas une Madeleine, et vous devriez pouvoir me consoler, moi qui ne suis coupable que d'avoir cru, que de croire encore à l'amour! Pourtant le devoir me fut sacré! Ouvrez vos livres, consultez vos maîtres. On a prévu, n'est-ce pas? mes élans, mes tortures. Secourez-moi, guérissez-moi; car je meurs, et je crains toujours de blasphémer dans mon agonie.

Vous me demandez souvent pourquoi je souffre; si le souvenir de M. Duchemin est le spectre qui m'agite; si j'ai des remords. Je vous l'ai dit et vous le répète, mon frère, l'homme qui m'a si cruellement trompée, le malheureux auquel j'ai cru du génie, et qui, pendant vingt années d'une union que j'ai maintenue sévère, ne m'a pas épargné un seul endroit du cœur; l'homme que j'ai cru inspiré et qui n'était qu'enivré, celui-là qu'à seize ans j'avais choisi entre tous et qui m'a fait une existence de misère, de larmes dévorées, de servitude; cet homme qui ne fut pour moi ni un ami, ni un amant, mais simplement et brutalement un époux, cet homme n'est pas un souvenir que je redoute. Je pleure sur lui autant que sur moi. Quant à des remords, pourquoi en aurais-je? Après vingt années de ce bagne, lorsque je me suis sentie libre, ai-je été demander à d'autres l'amour et les joies rêvées? J'étais encore assez belle pour ne point paraître insensée en concevant de nouvelles espérances! Mais non, j'ai gardé pour moi mon secret. Je n'ai pas voulu recommencer les essais. J'ai emporté dans la solitude ce cancer d'un amour idéal. J'ai souffert, j'ai pleuré tout bas; je n'ai dit à personne, qu'à vous, mes tortures. J'ai voulu me dompter, me vaincre. Je me suis ensevelie dans l'existence la plus glaciale, la plus bourgeoise. Confinée dans mon pays natal,

j'ai fait croire à la simplicité de mon esprit, à la résignation de mon cœur. Demandez ici ce que l'on pense de la pauvre Suzanne, et l'on vous répondra : — C'est une excellente créature, bien douce, bien modeste, complaisante envers tous, ne murmurant jamais, initiant les jeunes filles aux secrets les plus difficiles de la tapisserie et du tricot.

J'ai trouvé une honnête famille qui m'a accueillie, adoptée, et je me suis vouée au bonheur de chacun de ses membres. Chaque soir, je quitte ma maisonnette et je monte à la ville haute jouer mon rôle. Je vous édifierais par ma tenue, par ma douceur, par les calculs profonds que je déploie au trictrac. Mais souvent la force me quitte tout à coup; une palpitation m'étouffe; je jette les dés avec un cri.

On s'imagine alors que je suis malade, que j'ai la poitrine attaquée; on me soigne avec des caresses infinies; mais il ne vient à l'esprit de personne de penser que je meurs d'amour.

Vos sœurs de charité, qui apprennent à lire aux enfants, ne sont pas plus douces, plus impassibles que moi! Oh! je les plains, les malheureuses, si quelques-unes d'entre elles cachent sous les plis rigides de leurs robes noires des convulsions pareilles à celles qui font ma vie et mon agonie! Quand je rencontre une religieuse au front pâle, aux yeux errants, j'ai des tentations de me jeter dans ses bras et de lui demander si elle souffre comme moi, si elle veut pleurer avec moi. Je n'ose me confier à un prêtre; il me dirait comme vous, n'est-ce pas mon frère : Priez! mortifiez-vous, offrez vos douleurs à Dieu! Que fais-je donc, hélas! Mais j'ai beau offrir, Dieu me refuse toujours.

Quand je suis seule, bien seule, j'ai des spasmes horribles. Je me traîne dans ma chambre avec des sanglots;

j'appelle, sans avoir un nom à invoquer. Je m'éprends d'un amour insensé pour le Christ d'ivoire que vous m'avez donné. Je colle mes lèvres à ses plaies, pour les sentir tressaillir sous mes baisers. Il me semble que les bras vont se déclouer, grandir, palpiter pour m'étreindre, et que la voix si longtemps et si vainement attendue va me répondre enfin! Sacrilége et folie! direz-vous. Soit; exorcisez-moi, mon frère, chassez par le goupillon cet ange ou ce démon qui m'agite; mais, je vous le jure, s'il suscite de violents désespoirs dans mon âme, jamais il ne m'a conseillé une mauvaise pensée. Femme et veuve, je me sens aussi vierge de cœur qu'au jour où je brûlais des grains d'encens devant nos petits reposoirs. Est-ce une illusion, et ce que je prends pour un tourbillon du ciel n'est-il seulement qu'une révolte impie des sens? Non; il y a autre chose. Ces affreux médecins de la chair, qui ricanent devant nos douleurs idéales, n'oseraient pas flétrir du nom de leurs maladies nerveuses cette fièvre qui me consume. Ne croyez donc pas à des convoitises hypocrites, et respectez-moi dans vos reproches. Hélas! je suis plus à plaindre que si j'étais à mépriser davantage. Car ce n'est pas d'un homme que je rêve; c'est d'un ange!

Serez-vous satisfait, mon frère, et aurez-vous assez de détails sur ma santé? Je puis vous dire, aussi, que j'habite toujours ma petite maison sur la route de Paris. Les fruits de mon jardin vont mal; je ne pourrai vous faire de confitures; mais, en revanche, je vous tricote des bas noirs; j'ai seulement besoin de savoir si je dois augmenter les mailles; si, en un mot, le mollet de monsieur le curé a grossi.

Ai-je fini? Non. J'oubliais l'arrivée chez M. de Sainte-Aure d'un jeune homme fort beau, fort bien fait, M. Valentin de Rianval, dont vous avez pu entendre parler ici autrefois, et qui vient, je le présume du moins, pour

aspirer à l'honneur d'être l'époux de la douce Edmée. Comme les convenances sollicitent en faveur de cette union, il y a gros à parier qu'elle se fera. Nous serons de noce, et tout sera dit.

Cette perspective de deux beaux enfants destinés à se marier, sans idée, sans élan, et à devenir, sans doute; fort heureux, devrait pourtant bien me servir de leçon. Mais voyez comme je suis faite! Au lieu d'envier leur bonheur qui s'ignore, je les plains de ne pas souffrir comme moi. J'ai parfois des tentations d'intervenir pour leur dire : — Prenez garde, mes enfants, vous allez manquer l'occasion de pleurer les plus chaudes larmes du cœur! — Bien que rien ne soit avancé, et que j'aie deviné beaucoup plus de choses qu'on ne m'en a confiées, ce mariage paraît se préparer tout doucement. Le prétendu, un peu nigaud, n'est encore qu'aux préliminaires de l'adoration officielle; la jeune fille fait semblant de penser à autre chose. C'est une petite comédie innocente et fade qui conclura tout prosaïquement. Je suis dans la coulisse; mais je n'y gagne rien.

Vous voilà, maintenant, mon cher frère, parfaitement au courant. M. de Sainte-Aure vous envoie ses compliments. Sans doute, on vous invitera au mariage. Il faudrait, pour cette époque, vous faire faire une soutane neuve. Pensez-y; cela en vaut la peine. Répondez-moi sur ce sujet.

Ah! mon frère, mon frère, pourquoi donc Dieu a-t-il mis tant de douleurs dans ma vie, tant de sérénité dans la vôtre? Je veux que vous souffriez comme moi, avec moi, pour moi. Je meurs deux fois de mourir seule.

LETTRE XIV

DE RICHARD, CURÉ DE MEURVILLE, A MADAME SUZANNE DUCHEMIN

Ma sœur, j'ai offert ce matin le saint sacrifice de la messe pour vous. Je vous ai recommandée à l'intercession de la Vierge. J'ai bu mes larmes dans le calice où j'ai bu le sang de mon Dieu. C'est là tout ce que je puis faire; et ne raillez pas; je crois que le recours sera efficace.

Votre mal s'appelle orgueil. Je vous estime trop pour imputer à des tentations grossières ces tortures inouïes; mais vous cherchez au-dessus de l'humanité je ne sais quel bonheur mystérieux dont vous ne pouvez définir les conditions. Humiliez-vous, Suzanne, réglez votre imagination. Ce sont là des douleurs factices. Les mauvaises lectures, les poésies extravagantes, les songeries creuses vous ont donné ces tentations. Ne lisez plus que des livres sévères, dignes de votre intelligence. Laissez les poëtes à la jeunesse folle, et pensez à la vie réelle, à votre âge qui devrait vous préserver de ces illusions. Quand l'amour de la terre ne suffit plus et nous manque, il reste toujours, ma sœur, l'amour du ciel, l'amour de Dieu. Plongez-vous dans celui-là, et vous étancherez votre soif.

Vous avez une pensée turbulente; ne l'écoutez pas; étouffez-la. Saint-Augustin a écrit : *Celui qui haït son âme dans ce monde la gardera dans la vie éternelle.* Haïssez-vous donc de toutes vos forces, et vous vous détacherez

de vous. Ce sont vos complaisances pour vous-même qui vous perdent.

Voilà, ma sœur, en deux mots, la réponse à votre lettre. Je paraphraserais ce texte que je n'ajouterais rien à ce qu'il y a d'essentiel. Vos confidences m'ont attristé. J'ai vu qu'en effet un abîme nous sépare en ce monde. Pourquoi donc me laissez-vous seul à ce reposoir que vous aimiez tant quand vous étiez jeune fille? Recueillez dans la foi, dans la dévotion, ce trop plein d'ardeur qui vous déborde, et vous trouverez dans ces fiançailles avec Dieu ces joies, ces gages de bonheur que vous cherchez vainement sur la terre. Il n'y a pas de maladie de l'âme incurable. Le médecin physique désespère quelquefois, le prêtre jamais. Je ne ressens donc aucune terreur. Le jour où vous voudrez vous guérir, sachez-le, ma sœur, ce jour-là vous serez sauvée. Mais vous chérissez trop vos douleurs pour y renoncer.

La solitude vous est funeste. Fuyez-la autant que possible. Vous n'aurez jamais de plus mauvaise compagnie que vous-même.

Ce que vous m'apprenez du mariage possible de mademoiselle Edmée m'a causé une grande joie, et vous avez tort de ne pas envier la paix qui va présider à cette union. Si je puis, je répondrai à l'invitation qui me sera faite, et j'irai revoir Provins. Mais j'ai aussi mes tracas. J'ai enfin obtenu du conseil municipal qu'on voulût bien ajouter une chambre à mon presbytère. De cette façon vous aurez, ma sœur, votre petit nid, quand vous voudrez venir. Les ouvriers sont à l'œuvre, et je les surveille. Joignez à cela une méchante affaire avec l'instituteur, qui se refusait au service du lutrin et qui avait trouvé un dangereux auxiliaire dans l'adjoint de la commune; et vous saurez que toutes les existences ont leurs jours sombres.

Je ne sais si vous voulez railler en me parlant des provisions que vous me destinez; que Dieu vous pardonne cette moquerie! En tout cas, pour vous punir, je vous envoie, par le prochain messager, une paire de bas comme modèle.

Travaillez des mains, vous travaillerez moins de l'esprit. Je joins à ce petit paquet un exemplaire de l'*Imitation*. Les pages qui ont une marque sont celles que je vous recommande tout d'abord. Méditez-les.

Au revoir, ma sœur. Il se peut que je ne vous comprenne pas; mais continuez cependant à m'écrire; je continuerai à vous exhorter à l'humilité, à la pratique minutieuse de vos devoirs de chrétienne; et si vos grandes ardeurs pour je ne sais quel astre invisible vous laissent un peu d'affection pour moi qui suis votre frère, vous obéirez à mes prescriptions, sans les discuter, par amour pour notre mère qui nous bénissait à son lit de mort, en nous disant : « Aimez-vous! protégez-vous! » Suzanne, vous étiez alors l'aînée, la protectrice. C'était à vous surtout que ces paroles s'adressaient. Mais ma pauvre mère pouvait-elle prévoir qu'un jour vous deviendriez la plus jeune de nous deux?

Au revoir, tête folle et pauvre cœur, je vous plains et je vais prier spécialement pour vous dans toutes mes messes.

LETTRE XV

DE SUZANNE A SON FRÈRE

Provins, août.

Merci, mon bon frère ; je vous ai montré la blessure qui saigne à mon côté, je vous ai jeté dans un cri toutes les lamentations de mon âme, et vous vous êtes empressé de m'envoyer un calmant. Comme les médecins que le mal embarrasse et qui recourent aux panacées banales, vous m'avez dit : « Prenez une infusion de prières, dormez, en évitant les mauvais rêves, et vous serez guérie ! »

Eh ! mon Dieu ! je sais qu'à la rigueur on peut guérir de son mal, non par de douces pratiques religieuses, mais par ces macérations effroyables qui brisent le corps et éteignent l'âme. Je sais bien que si j'étais idiote, je ne souffrirais plus; je sais bien qu'on trouve parfois, sous les plus froides arcades des couvents, de pauvres saintes Thérèses affolées qui grelottent d'amour, et qui se sont si bien trompées elles-mêmes, qu'elles attribuent au diable leurs tortures divines ou leurs ravissements. Vous voulez me faire grâce de l'exorcisme et de la discipline; je vous en remercie. J'ai lu, j'ai dévoré l'*Imitation*, non pas seulement les pages indiquées, mais toutes. Après, que me donnerez-vous? Vos fioles sont trop petites; j'ai soif de l'Océan.

Vous me dites que je dois haïr mon âme. Ah ! prenez garde ! je ne sais s'il faut accepter ces paroles dans leur sens littéral, et si vous n'avez pas quelque interprétation

théologique à leur donner ; mais ce que je puis vous dire, mon frère, c'est que j'aime, c'est que je veux aimer mon âme!. C'est elle qui me soutient. Si je souffre par elle, par elle aussi je suis consolée ; et quand j'irai vers Dieu, je suis certaine qu'il recueillera paternellement cette pauvre âme endormie et que, loin de la maudire, il la fera revivre dans une vie différente et plus heureuse.

Non, mon frère, je n'ai pas d'ardeur pour un astre invisible, et si vous saviez ce qui s'est passé ce matin dans ce pauvre cœur que vous méconnaissez, vous rendriez plus de justice à ma douleur. Nous faisions une promenade du côté de Fontaine-Riante. M. et Madame de Sainte-Aure étaient restés à la maison, et l'on m'avait confié la surveillance du jeune couple. Il allait devant moi, tranquillement, naïvement, causant à la nature des ruines que nous traversions, de choses terrestres et de choses célestes; Edmée un peu timide, M. Valentin un peu peureux, essayant de se donner l'un et l'autre de la fermeté par de francs éclats de rire. Rien de plus chaste, de plus beau que ce tableau de jeunesse et d'innocence. Edmée avait un grand chapeau de paille qui projetait son ombre sur la moitié de son visage. Ses cheveux blonds voltigeaient au moindre souffle. Elle se retournait de temps en temps pour me sourire et m'envoyer un baiser. Moi, je restais en arrière ; je contemplais avec mélancolie ces fleurs des haies, ces ruisseaux qui coupent à chaque pas la route; je respirais avec désespoir ces senteurs de vie qui nous arrivaient de toutes parts. Edmée s'aperçut de ma tristesse, courut à moi, et m'embrassant avec câlinerie : Qu'avez-vous donc, ma petite maman? me dit-elle. Cette caresse, ce doux nom de mère, cette pensée que j'assistais à l'épanouissement de l'amour dans deux âmes vierges, tout me saisit. Je faillis m'évanouir; des larmes abondantes s'échappèrent de mes yeux.

— Je souffre bien! répondis-je.

— Toujours ce maudit cœur ! reprit Edmée en faisant allusion aux palpitations qui me suffoquent parfois et en posant sa main sur ma poitrine.

— Oui, ma fille, c'est mon cœur! et je serrai dans mes bras cet ange.

Jamais ce nom, *ma fille*, ne m'avait paru si doux à prononcer ; il me sembla qu'il me laissait un parfum aux lèvres. Je le répétai à plusieurs reprises pour bien m'en griser, et retenant près de moi, avec un empressement jaloux et égoïste, Valentin et Edmée, je leur donnai à chacun un bras, et nous continuâmes ainsi la promenade. Pendant qu'ils marchaient silencieusement à mes côtés, respectant mon mal et me soutenant avec tendresse, j'entendais une voix qui chantait à mes oreilles : « Tu es mère ; le ciel t'envoie deux enfants à la fois ! » et je rêvais avec amertume que j'aurais été sauvée si Dieu n'eût pas fait mes entrailles stériles.

Oui, mon frère, si j'avais un enfant à aimer ardemment ; si, jeune femme, j'avais bercé dans mes bras, suspendu à mon sein, mangé de baisers, un petit être souriant et rose ; si, vieille et veuve, j'avais un fils grand et fier, une fille noble et belle ; si j'avais à souffrir, à pleurer, à prier, à penser pour quelqu'un ; si mes angoisses avaient pour but le bonheur de mon fils ou de ma fille ; ah ! je ne demanderais plus rien à Dieu et ma vie serait remplie !

Être mère, mais c'est toucher à toutes les amours dans un seul amour ; c'est aimer avec illusion, quand l'enfant est tout petit ; c'est devenir une seconde fois amante, épouse et mère, quand le fils ou la fille passe par ces joies rêvées ! J'aurais voulu acheter ce bonheur par toutes les tortures. Eussé-je dû passer des nuits affreuses au chevet de mon enfant malade, voir son petit corps bleui

par la fièvre se tordre dans mes bras! j'aurais crié, j'aurais pleuré, j'aurais prié; mais, surtout, j'aurais vécu! Oh! les larmes sans but, voilà ce qui tue! mais un martyre dont on connaît la cause; mais une souffrance qui vous fait participer par toutes vos facultés à l'humanité, voilà ce que j'ai toujours et vainement demandé!

Ah! pourquoi n'ai-je pas une fille comme Edmée, un fils comme Valentin? Pourquoi cette douce parole arrachée par la pitié à ces cœurs innocents n'est-elle qu'un mensonge, qu'une ironie? Eh bien! j'accepte ce titre. C'est peut-être ma guérison que Dieu m'envoie. Valentin n'a pas connu sa mère. Edmée se sent contrainte et gênée auprès de la sienne. Je serai, moi, leur mère; je les aimerai, je les conseillerai, je les forcerai de s'aimer, s'ils ne s'aiment pas; je serai leur bonne fée. Je me mets de moitié dans leurs joies, dans leurs larmes, s'ils doivent pleurer un jour. Ce sera désormais ma tâche; je m'y dévouerai, et je ne leur demande rien, à ces pauvres enfants, pas même un peu de reconnaissance; je veux être leur mère, jusqu'à ce point de leur pardonner leur ingratitude, s'ils doivent être ingrats!

Eh bien! mon frère, direz-vous encore que j'ai des élans chimériques, et cette pénitence vaut-elle les *Pater* et les *Ave* que vous pourriez m'infliger? Non, mon cher Paul, vous ne comprenez rien à mes tortures. Puisque je suis seule au monde à savoir ce que je souffre, je serai seule à tenter ma guérison; et si Dieu ne veut pas que je guérisse, je vous appellerai à mon heure dernière. Vous viendrez, mon frère, me préparer au mystérieux voyage. Jnsque-là, je vous écrirai; mais je vous le demande au nom de ma mère, dont vous avez invoqué le souvenir, ne touchons plus à mes secrets. Continuez à prier pour mon repos; moi, je ne veux pas de repos : je sens une espérance nouvelle qui fleurit et remet le printemps dans

mon cœur. Attribuez, si vous le voulez, ce changement à votre intercession.

Au revoir, mon frère; en priant pour moi, priez auss pour mes deux enfants.

LETTRE XVI

EDMÉE DE SAINTE-AURE A LUCIE DE CRÉNEY

Provins, septembre.

J'ai suivi littéralement tes prescriptions, et je crois en vérité que je m'en trouve bien. D'abord, je ne passe plus deux heures en prières, et je consacre une demi-heure de plus à ma toilette. Quand je me sens boudeuse, je laisse mes aiguilles et je vais chanter dans le jardin. Sans faire aucune avance à notre hôte, je l'ai pris en pitié, et je lui facilite la reconnaissance. C'est égal, j'ai bien de la peine à le rendre familier; il a toujours un air majestueux et sombre qui m'intimide; il me regarde comme s'il voulait lire mes secrets; je l'attraperais bien si je lui disais que je n'en ai pas.

Ce séjour de M. Valentin pourrait bien cacher quelque piége, et tu m'as mise sur la voie. J'ai questionné madame Suzanne, elle n'a pas voulu me répondre; mais elle m'a embrassée bien fort. Mon père a des sourires diplomatiques, et ma mère, si sévère pour moi, semble s'adoucir quand M. de Rianval est présent. Est-ce que vraiment ce serait là un mari? Comment! ce Parisien, cet élégant, ce

dédaigneux penserait à moi, viendrait ici pour moi? Mais alors, pourquoi ne me le dit-on pas? Pourquoi se tait-il? Je suis guettée, observée, espionnée de toutes parts. J'ai bien envie de le refuser quand on me le proposera, ce M. Valentin; et pourtant, je me rappelle combien il était bon camarade autrefois. Je me souviens même très-positivement que, quand nous jouions au ménage, il était un petit mari fort obéissant. Il a oublié ce temps-là; car, à coup sûr, il devrait m'en parler.

Je lui rends justice toutefois, il finit par s'apprivoiser. Depuis quelque temps, dans nos promenades, il daigne me prendre pour confidente, et ne manque aucune occasion de me faire remarquer que la saison est belle, que les arbres sont verts, que les roses ont de l'odeur; comme si je ne savais pas tout cela aussi bien que lui! Prétendrait-il me donner des leçons de botanique, et ne se déclarera-t-il que quand je saurai herboriser? Hier, nous sommes allés visiter la ferme de mon père, à deux lieues de Provins. Pendant la route, la conversation languissait; mais je ne sais quelle malicieuse pensée m'est venue tout à coup. Je me mis à fredonner, et comme M. Valentin se déridait un peu, j'ai conçu de mon triomphe une si grande joie que je me suis sentie prise de gaieté et d'enthousiasme. J'ai fait admirer le paysage. J'ai tenu à lui prouver que je n'étais pas une petite sotte, bonne à grignoter de l'herbe. M. Valentin a poussé un gros soupir et m'a demandé si j'aimais la nature, si je la comprenais. J'ai failli lui rire au nez; je me suis contenue pourtant; j'ai pris un petit air béat, j'ai baissé les yeux, et j'ai avoué que j'adorais les moutons, les vergers et les belles herbes. M. Valentin m'a remerciée. Pourquoi donc? Décidément il a des goûts trop champêtres.

En descendant de voiture à la ferme, j'ai voulu faire

les honneurs de notre laiterie, et j'ai couru pour chercher une tasse pleine de beau lait blanc que j'ai offerte à mon futur seigneur, d'un air si soumis, si plein de componction, que j'ai cru, Dieu me pardonne! qu'il allait pleurer.

Pour changer le cours de ses idées, je l'ai conduit de force dans les champs, et là, bien que je me sentisse le cœur gros, sans savoir pourquoi, j'ai si éloquemment parlé du plaisir de courir, que voilà mon gentilhomme, pris de vertige, qui jette son chapeau, m'arrache le mien, me prend par la main, se met à sauter, à danser avec moi, comme lorsque nous étions enfants. Il semblait que nous fussions revenus au bon temps. Nous nous jetions des bluets, des coquelicots au visage, avec de grands éclats de rire. Nous avons été chercher les enfants du fermier, et nous avons organisé de grandes parties de barres. Il fallait nous voir sauter, enjamber les ornières, nous déchirer aux haies! Quelle belle journée! Dans un intervalle de repos, n'en pouvant plus de joie, je me suis écriée: Que le bon Dieu est bon! M. Valentin m'a souri gravement et m'a dit :

— N'est-ce pas qu'on aurait tort de blasphémer et de ne pas croire en lui?

— Mais qui donc ne croit pas en lui? ai-je répondu.

— Hélas! m'a dit M. de Rianval, tout le monde n'a pas votre foi naïve.

Est-ce qu'il serait athée, par hasard? Au retour, je me suis sentie fatiguée et un peu triste. Valentin, au contraire, dépensait plus de paroles qu'il n'en a débité depuis son arrivée. Mon père nous regardait en riant. Nous sommes entrés à Provins avec la nuit. La ville haute, éclairée par la lune, semblait une grande statue de vierge habillée d'argent. Je n'ai pu m'empêcher d'en faire la remarque. Ce petit effort de poésie a paru du goût de Valentin. Il m'a encore remerciée. Décidément, il se croit de la famille du

bon Dieu, et prend pour des politesses à son adresse tous les compliments envoyés au ciel. Ma mère et madame Suzanne nous attendaient sur la terrasse qui domine la vallée. Nous avons pris le thé en plein air. La soirée était magnifique. Nous nous sommes séparés à minuit.

— Vous devez être fatigués, mes enfants, a dit mon père; allez dormir.

Valentin a soupiré, et j'ai cru comprendre qu'il voulait protester et insinuer qu'il ne dormirait pas.

J'ai songé, de très-bonne foi, quand j'ai été dans ma chambre, à faire comme lui et à ne pas dormir. Je l'ai entendu ouvrir sa fenêtre, en approcher une chaise; mais je confesse, en toute humilité, qu'après un quart d'heure de contemplation, j'ai senti des picotements dans les yeux, et je me suis couchée. Le sommeil m'a prise, et je me suis avoué ce matin que je n'étais pas faite pour causer avec les étoiles.

Que dis-tu de tout cela? Comment faisais-tu autrefois, quand M. de Créney se mettait en faction devant la lune? Est-ce qu'il est bien nécessaire de désapprendre à dormir pour entrer en ménage? Je ne pourrai jamais.

Tu m'as demandé si je voulais être marraine? Oui, de grand cœur; mais si tu n'as pas de parrain, attends un peu avant de te décider. Au revoir, ma bonne Lucie, je te remercie de tes bons conseils. Ce sont eux pourtant qui m'ont presque guérie. Depuis ta lettre, je ne suis plus triste, et j'ai beaucoup moins de goût pour la tapisserie. Tu m'apprendras aussi plus tard à mettre les cravates. Il paraît que c'est un art qui se perd, et je connais quelqu'un ici qui aurait besoin de leçons. Mais ce que tu me dis de la réforme de M. de Créney me rassure. M. de Rianval lui ressemblera... quand je te ressemblerai tout à fait.

Je suis folle; mais c'est que je suis bien contente!

LETTRE XVII

LUCIE DE CRÉNEY A EDMÉE DE SAINTE-AURE.

Paris, septembre.

Ma bonne Edmée, je m'attendais à ta lettre. Ce n'est pas moi qui t'empêcherai de goûter une à une toutes ces petites joies éparpillées qui précèdent la joie suprême que Dieu bénit.

Tu as une âme pure, un esprit droit. Tu es au milieu de ta famille. M. de Rianval, qui cache sans doute quelque tristesse dont tu auras le secret plus tard, me semble aussi une nature loyale. Tout vous convie, mes chers amis. Chacun se fait le complice de vos innocentes coquetteries. Tu n'as donc pas besoin de conseils. Va selon ton cœur! Il serait dangereux de te sermonner de loin. Ce que je puis te dire, c'est que je prie pour toi, comme tu as prié pour moi; c'est qu'au nom de cet être inconnu qui me sourira un jour et m'appellera sa mère, je te bénis, je te souhaite un devoir d'épouse aussi facile que le mien, des espérances de mère aussi douces que les miennes. Nous avons le temps de causer de mon baptême; car tu me forceras bien d'aller à Provins, toute souffrante, tout énorme que je serai.

Je relis ta lettre, et je voudrais y répondre longuement; mais que veux-tu que je te dise? Ce billet te portera mes baisers et mes vœux; c'est là l'essentiel. Ton poëme commence, et pour quelques pages que j'ai lues de plus

que toi, je ne veux pas te gâter les surprises et les ravissements par mes indiscrétions.

Au revoir, ma belle; tiens-moi au courant de ton idylle.

LETTRE XVIII

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, septembre.

Quoi que tu puisses me dire, lis en moi tout entier, mon cher Armand. J'aime Edmée, ou je suis bien près de l'aimer. Est-ce donc que la révélation attendue s'est faite? Son âme a-t-elle rayonné tout à coup au dehors dans une transfiguration sublime? Suis-je seulement et grossièrement épris de sa beauté? Non, mon ami; je n'ai pas encore vu toute la lumière de ce cœur pieux et simple; mais j'ai désormais une espérance qui m'agite. Demain, ce soir peut-être, mon sort sera fixé. Ah! tu verras alors si je suis moins sensible que toi à cette forme visible et enchanteresse des corps! tu verras si je suis un amant des fantômes, parce qu'avant de fléchir le genou devant cette image pleine de grâce, je veux savoir si l'idéal est pour quelque chose dans la sérénité de son front, dans la douceur de son regard.

Tu vas m'accuser d'impiété, d'exagération; eh bien! je te jure qu'il m'arrive de regretter qu'Edmée ne soit pas laide. Il me semble que j'aurais une joie étrange à proclamer comme l'amie de mon choix une humble créature

dédaignée par les adorations banales de la galanterie, et qui cacherait un souffle divin dans une enveloppe vulgaire; je sentirais bien plus alors que mon cœur n'aime rien de terrestre. Mais, enfin, Edmée est belle, et je me laisse aller avec une sensualité toute céleste au bonheur de la rêver aussi intelligente, aussi inspirée qu'elle est irréprochablement belle. Ses cheveux blonds, qui mettent des reflets d'ambre à ses joues et à son cou, sa lèvre si fine et si correcte, ses mains si délicates, sa taille si souple, tout ce charme qui s'émane d'elle à la première vue, ne m'émeuvent que parce que j'ai la persuasion de ne point rencontrer de dissonance entre l'harmonie visible et le chant intérieur. Je laisse mes yeux se réjouir sans remords, parce que mon cœur s'épanouit sans crainte. J'accepte comme un surcroît, comme un bienfait, ce trésor de grâces extérieures; mais je ne les souhaitais pas plus que je ne les méprise.

Comment suis-je venu du calme profond dans lequel j'étais il y a quelques jours à cette première inquiétude qui me révèle si délicieusement l'amour? Je ne saurais, en vérité, te le dire avec précision; mais dans cette maison silencieuse, mon âme s'est sentie à l'aise pour observer, pour juger, pour comprendre Edmée, et, bien qu'il n'y ait pas eu encore entre nous de long entretien, bien que je n'aie pas interrogé avec trop d'insistance ce cœur naïf, il m'a semblé, à de petits incidents, à des regards surpris, à des expansions ravies, qu'Edmée pourrait être ma femme. Je te dis tout dans ce mot.

Oui, mon ami, on a des maîtresses, une épouse; mais, moi, je veux, j'aurai *ma femme,* c'est-à-dire l'autre moitié de mon cœur, le reflet que Dieu tient en réserve pour toute pensée humaine qui s'élève vers lui, à travers la prière et l'amour. Je veux être homme; mais on ne le devient complétement que par une *femme;* c'est-à-dire que

le chant individuel, égoïste, résonne faux dans le chœur universel; il faut qu'il soit accouplé, appareillé avec un autre; c'est-à-dire que je n'aurai que la moitié de ma foi, la moitié de mon génie, la moitié de ma volonté et de ma liberté, si je ne rencontre pas une foi, un génie, une volonté, une liberté qui doublent, qui complètent ces éléments de la vie morale et de la perfection.

Edmée sera-t-elle cette révélation? Je l'espère de plus en plus; et des lueurs qui viennent jusqu'à moi et me pénètrent me font pressentir un éblouissement.

Il y a quelques jours, dans une promenade à la campagne, j'ai été touché de sa vivacité innocente à entrer en communion avec la nature. Elle a eu des mouvements d'adoration si joyeux et si purs, que je me suis senti remué jusqu'au fond de l'âme. Nous avons bu, comme deux enfants, toute l'ivresse que le soleil nous versait. Nous avons joué comme autrefois, quand nous étions petits; et s'il m'arrivait de serrer la main d'Edmée dans la mienne par une familiarité loyale et fraternelle, j'éprouvais plus de véritable émotion que si j'avais pris sur ses lèvres le plus voluptueux baiser.

En rentrant, j'avais le cœur gros de larmes heureuses, et j'ai passé une partie de la nuit à ma fenêtre à penser à ma mère. Edmée, agitée du même sentiment, aura confié de même peut-être au silence embaumé de la nuit le trop plein de cette splendide journée.

Depuis quelque temps, je la trouve d'une franchise qui ne me laisse rien à lui demander, on dirait qu'elle va au-devant de mon inquiétude et qu'elle se fait transparente comme le cristal, afin que je voie distinctement en elle.

Ce matin, je suis descendu dans le jardin; le ciel était d'un azur profond et limpide, la vallée inondée de lumière resplendissait au loin. Absorbé dans ma contemplation, je vins m'accouder au bord de la terrasse qui domine la

ville basse. Des avenues de peupliers qui se croisaient dans la prairie s'inclinaient par moments sous une brise et se relevaient comme des files de pénitents qui se courbent devant Dieu. J'entendais des murmures et des chants dans les verdures de la montagne. Des chariots qui passaient au loin sur la route envoyaient par intervalles des bruits de clochettes. Pendant quelques instants, l'écho de la vallée répéta des fanfares de musique guerrière. Des enfants sur des ânes gravissaient la côte en frappant les arbres avec leurs bâtons. Ce bruit entrecoupé de silence, ce tableau sublime, ce paysage dont l'âme se montrait pour ainsi dire, ce soleil de Dieu et ce soleil de mon cœur, tout me charmait et me rendait immobile à ma place; tout à coup, un petit cri partit de la terrasse, je m'inclinai, et voici ce que je vis :

Une jeune femme était assise sur un banc de pierre au-dessous de moi; elle allaitait un enfant, et ne se croyant pas observée, elle laissait librement son sein à la lumière. Pauvrement vêtue, cette mère en haillons avait une majesté souveraine; et, tandis que le marmot buvait à pleines gorgées et s'étranglait à force d'aspirer la vie, la pauvre femme, calme et fière, promenait ses yeux autour d'elle, semblant prendre les arbres, le ciel, les fleurs à témoin qu'elle était heureuse et que son devoir était rempli. Je sentis mes genoux se dérober sous moi; j'étais en présence de Dieu lui-même; son œuvre la plus belle s'accomplissait. L'enfant mordait quelquefois le sein; la mère poussait un petit cri; mais, pardonnant aussitôt à ce tyran, elle le rapprochait de sa poitrine nue, l'y serrait avec un sourire, et continuait sa tâche et sa rêverie.

Je pensais aux tableaux de sainteté qui représentent la vierge Marie, et j'imaginais des anges en adoration devant cette pauvre femme. L'extase qui ennoblissait son visage fatigué révélait des préoccupations idéales. On eût

dit qu'elle voulait donner à la fois à son enfant la vie matérielle et la vie de l'âme; et, tandis que le nourrisson pressait de ses lèvres avides le sein blanc jaspé de veines bleues, la mère semblait vouloir aspirer quelques-uns des secrets éternels répandus dans la nature, pour faire couler dans ces jeunes entrailles la vie intellectuelle avec son lait.

Cette femme pauvre, ignorante, grossière sans doute, n'aurait pu définir ce qu'elle éprouvait. Elle eût avoué que l'air était doux, que son enfant était beau; mais, à son insu, quelque chose de supérieur à la préoccupation d'une nourrice mettait des lueurs dans ses prunelles et des frémissements à ses lèvres. Ce n'était pas seulement une femelle humaine, accomplissant sa loi et allaitant selon les besoins de son espèce; c'était une femme sentant bien qu'à chaque heure, à chaque minute, à chaque sourire de son enfant elle continuait à enfanter un homme. J'aurais voulu te voir, impie, devant ce tableau qui était l'apothéose de l'âme.

Un grand garçon, tout déguenillé, sortit du chemin couvert, tenant une bouteille remplie d'eau à la main. Il s'arrêta à la vue de la femme et se mit à rire, d'un rire niais et bruyant. La pauvre mère, surprise dans son recueillement, recouvrit avec vivacité son sein, puis, reconnaissant le nouveau venu : — Ah! c'est toi, Jacques! lui dit-elle avec un sourire de pitié; et j'entendis qu'elle murmurait : — Pauvre idiot!

En effet, Jacques avait cette pâleur inerte, cette gaucherie de traits, cette torpeur physique qui révèlent l'idiotisme. Il vint s'asseoir à côté du groupe sans rien répondre, et, portant la bouteille à ses lèvres, il se mit à boire avec frénésie, s'interrompant pour passer la main sur sa poitrine et pour dire : Que c'est donc bon, de l'eau! La femme parut serrer un peu plus fort l'enfant sur son

sein. Elle avait peur, la pauvre mère, que son fils ne bût pas assez de lait pur, ne prît pas assez de sa chair, de son sang et de son âme, et fût plus tard, comme ce pauvre insensé, réduit à teter vainement une bouteille d'eau. Le contraste était émouvant. La mère se leva, emportant son nourrisson, et partit en jetant un regard presque effrayé au pauvre idiot. Pour celui-ci, il continuait à humer l'eau avec délices; il élevait sa bouteille de manière à regarder le soleil à travers, et s'amusait beaucoup des étincelles que les rayons mettaient sur le verre. Je me sentis navré de cette vision stupide, qui attristait mon tableau et faisait ombre à cette apparition de l'amour maternel et de la tendresse idéale. Je me retirai avec un soupir auquel un soupir répondit près de moi. C'était Edmée, que je n'avais pas entendue, et qui. accoudée comme moi sur le bord de la terrasse, avait assisté à cette scène. Je la regardai. Des pleurs soulevaient ses longs cils et glissaient sur ses joues. Je n'osai lui parler; mais, devinant ses pensées au tumulte des miennes, je tombai à deux genoux devant elle, et lui prenant les mains : — Oh! merci! merci! murmurai-je. Edmée feignit d'être étonnée, voulut rire, et, n'en trouvant pas la force, dégagea ses mains et prit la fuite vers la maison.

Je trouvai à la place un livre; j'hésitais à l'ouvrir. Si j'étais tombé sur quelque fade histoire, mise à la portée des jeunes filles, ou sur quelque poëte prétentieux et médiocre, j'aurais été cruellement désappointé; mais ce livre était simplement un formulaire de prières. J'aimais mieux cette découverte. Pourquoi les âmes pieuses et modestes ne recourraient-elles pas à ces guides, qui n'excitent ni ne remplacent l'inspiration, mais qui peuvent aider à trouver le mot et faciliter l'épanchement?

Je remontai chez moi et je passai la journée à écrire

une longue lettre que je remettrai ce soir à Edmée avec son livre. Il faut que je sorte de ces anxiétés. C'est trop de conjectures. Fais-je mal d'écrire à cette jeune fille? En vérité, je m'interroge, et ma conscience me dit non. Si ma lettre n'est pas la réponse que j'attends, je partirai pour ne jamais revenir, et j'aurai été trop peu compris pour être regretté. Si, au contraire, la réponse confirme mon espérance, le but de ces entretiens est trop sacré pour laisser place à des dangers. Edmée est sous la sauvegarde de mon honneur. Son père, sa mère, me la livrent en toute sécurité. Je pourrais l'entretenir seule, de vive voix, pendant des heures entières. En quoi serai-je coupable de substituer un entretien écrit à cette conversation souvent embarrassante?

Elle sera ma femme, ou restera la compagne chère et respectée de mon enfance. Dans l'un et l'autre cas, elle sera aussi pure, après ces causeries intimes, que si je n'avais jamais franchi le seuil de la maison de son père.

Ah! mon ami, qu'il me tarde d'être à demain! Pourquoi pleurait-elle en regardant comme moi cette mère et son enfant?

Adieu, Armand; jamais je ne fus si près d'être éternellement heureux, ou bien cruellement désespéré!

LETTRE XIX

D'ARMAND A VALENTIN

Venise, septembre.

Ta lettre m'a fait rire et m'a fait peur, mon cher Valentin. J'ai ri de tes illusions qui ne se démentent jamais et qui te persuadent que tu vas trouver ton idéal impossible dans une jeune fille de province, à peine échappée du couvent. J'ai eu peur du terrible réveil que tu te préparais. Mais, après tout, les somnambules de ton espèce ne se réveillent jamais; et la catastrophe que je pressens, et qui doit être arrivée au moment où je t'écris, te laissera aussi infatigable dans ton vol, aussi intrépide dans tes ascensions infinies. Sais-tu que tu serais bien ridicule, si tu n'étais quelquefois sublime d'aveuglement?

Que mademoiselle Edmée de Sainte-Aure soit belle, je le crois volontiers; et je te dirai même à ce sujet que tu commences à t'échauffer un peu trop pour la valeur physique et matérielle de ton âme rêvée; mais, que tu trouves tout à coup un esprit comme le tien; que le hasard ait produit cette singularité, je dirai presque cette monstruosité, de te faire rencontrer, à ton premier pas, une extatique comme toi, qui te comprenne et te réponde dans le même style, voilà ce que je ne puis croire, ce que tu ne crois peut-être déjà plus, hélas!

Tu es amusant de contradictions. Tout en protestant de ton ardeur sidérale pour la belle blonde qui t'est apparue sur les ruines du château de Thibault, tu me racontes des sensations qui doivent être restituées, en bonne

conscience, à des influences toutes positives, toutes sensuelles. Ainsi, tu ne peux admettre que Dieu ait placé une intelligence vulgaire dans un si beau corps; les splendeurs de la lanterne te font espérer qu'elle cache un soleil; mais si c'était un lumignon? Tu ne vois pas qu'en préjugeant ainsi le contenu par le contenant, tu te soumets à l'invincible prestige de la forme. Enfin donc, t'y voilà arrivé! Tu as beau me jurer que, si ton infante était borgne, boiteuse ou rachitique, tu l'aimerais encore, tu l'aimerais surtout; je me rappelle que tu écris cela en songeant à deux beaux yeux, et je te sais trop loin de ta supposition pour l'admettre.

Un beau matin le ciel te met en gaieté. Mademoiselle de Sainte-Aure s'émeut aussi du soleil et de la nature. Vous jasez, vous babillez, vous gazouillez, vous battez de l'aile, et parce que vous en restez là, tu crois n'avoir pas été si audacieux que les tourterelles, et tu te dis : — Émotion mystique! c'est l'âme de la nature qui a parlé à mon âme!

Ah ça! de quoi est-elle faite, l'âme de la nature? Quand chante-t-elle? quand souffre-t-elle? Je ne connais sur cette ingénieuse machine qu'on appelle la terre que des saisons, que des éléments, que des fleurs, que des fruits; je sais qu'il fait plus ou moins chaud l'été; qu'on grelotte plus ou moins l'hiver; j'ôte un habit dans la canicule, j'en mets deux en janvier. Je suis maussade par les temps de pluie et de brouillard; je suis toujours amoureux, quand le soleil me brûle le sang sous l'épiderme. Mais l'âme de la terre, je ne la connais pas. Quelle langue parle-t-elle? A-t-elle des rêves, des cauchemars, des visions? Jouit-elle de toutes les infirmités de nos âmes? Tu ne t'aperçois pas qu'avec tes hamadryades couleur d'arc-en-ciel, tu es plus matérialiste que moi, puisque tu t'enorgueillis de la sympathie des légumes

et que tu cultiverais au besoin leur amitié intellectuelle!

La vérité vraie, celle que tu ne veux pas voir, c'est que jeune, plein de bonne volonté pour toutes les joyeusetés de la vie, te sentant frais et huilé pour tous les champs clos de l'amour, tu trompes ton ardeur, et tu refuses de l'avouer à toi-même que la beauté extérieure te charme et t'attire. Tu as joué aux petits jeux dans ces promenades champêtres, et parce qu'en même temps que toi, par une coïncidence fort banale, mademoiselle Edmée a fait compliment à l'été et à la campagne, tu conclus que cette jeune fille est piquée, à ta manière, de je ne sais quelle tarentule céleste qui la dispose à valser avec toi sur les nuages. Pauvre Faust! avoue donc une bonne fois que Méphistophélès te pince l'oreille, et ne laisse pas croire que tu n'entres dans le jardin de Marguerite que pour effeuiller des roses!

Un peu de mysticisme éloigne de la matière; trop de mysticisme y ramène. Tu en es à l'excès, et je ne vois pas quel reproche tu pourrais m'adresser. Tu nous supprimes les sens; mais tu en donnes trop à la nature. Au lieu de te réjouir en toi-même de ses bienfaits, tu veux te réjouir en elle des prétendus dons que tu lui apportes! Tu refuses ses visites; mais tu lui fais des avances. Au lieu de permettre au vin de te griser, tu veux griser la vigne avec ton ivresse idéale : c'est là du délire dont la bégueulerie n'exclut pas la brutalité.

Tu as été témoin de l'allaitement d'un jeune Provinois par sa mère. J'avoue avec toi que c'est là un beau et grand spectacle, et rien des fonctions maternelles, ou plutôt des devoirs et des conséquences de l'amour ne me paraît médiocre. Mais si tu ne trouves pas grossière cette action tout animale, pourquoi donc te révolterais-tu des incidents qui ont précédé de moins d'un an ce touchant

spectacle? et la création est-elle plus à mépriser que l'éducation?

Cette pauvre femme te semblait en train de faire teter philosophiquement une âme à son marmot, et elle a fui dans la crainte que l'influence d'un idiot ne fît cailler son lait mystique? Rêveries, poésies que tout cela! Cette pauvre mère pensait probablement à son robuste époux et aux chances qu'elle aurait encore d'augmenter sa famille. Elle se réchauffait au soleil, tout simplement pour s'y chauffer. Quant à l'idiot qui boit de l'eau claire, c'est un enfant dont on aura idéalisé la cervelle quand il était dans les langes; ou bien c'est le produit de deux époux immatériels, qui n'ont fait des concessions à la nature qu'en rechignant.

Mademoiselle Edmée était émue; mais t'a-t-elle dit d'où lui venait l'émotion? Je ne veux pas égratigner le marbre pur de ton idole; mais serait-ce donc l'insulter que de lui supposer tout naïvement une franche et naturelle jalousie pour cette mère de famille? En voyant ce sein dont le soleil attiédissait le lait, la vierge s'est sentie atteinte de pressentiments délicieux, d'une envie respectable. Tu as bien fait de tomber à ses genoux, car elle était belle et grande alors; mais tu as eu tort d'en tirer la conclusion que tu me soumets. Ce qui me rassure, c'est qu'au lieu de débiter une élégie à ta séraphique amie, tu lui as prosaïquement baisé les mains. Allons! c'est une contradiction heureuse, c'est un acheminement : tu n'en resteras pas là!

Maintenant, que vas-tu faire? ou plutôt qu as-tu fait? Tu as écrit à mademoiselle Edmée, et tu espères une réponse! Je ne me choque pas de l'audace de la démarche; la liberté dont tu jouis dans la maison de Sainte-Aure, la complicité présumable des parents t'excusent complétement. Ces parents de comédie sont d'ailleurs fort impru-

dents, et je connais des Roméos qui ne se borneraient pas à regarder d'en bas la fenêtre de leur Juliette; mais avec toi, Dieu merci! tout se passera épistolairement.

Ou bien tu es tombé sur une débutante Sévigné, un peu imprégnée de la moisissure de Lélia et d'Indiana; et alors, je te plains; ou tu as affaire à une jeune fille de grande volonté et de peu de style. Dans le premier cas, comment t'y prendras-tu pour continuer le dialogue? Vous parlerez-vous toujours par voie de billets? et si l'union se contracte, ne dégringoleras-tu pas un peu, quand il faudra t'en tenir à la conversation parlée? Ton opéra ne deviendra-t-il pas un médiocre vaudeville, quand tu auras supprimé le récitatif chanté par ta plume?

Si l'éducation imparfaite de mademoiselle de Sainte-Aure lui refuse le don des périodes, et si tu découvres quelque hésitation dans son orthographe, que feras-tu? J'ai bien peur qu'une jeune fille dont la piété extatique s'alimente d'un formulaire de prières soit exposée, pour te répondre, à recourir à quelque modèle imprimé, à quelque secrétaire universel! Puisses-tu, dans cette dernière hypothèse, ne pas désespérer trop tôt! Il n'y a pas de femme sotte avec de beaux yeux. Le style le plus harmonieux tombe des lèvres bien dessinées; et un baiser donné et reçu avec amour n'a jamais de fautes de grammaire.

J'attends avec anxiété des détails sur ta démarche; mais j'ai bon espoir, non pas que tu réussisses, mais que tu te consoles. Tu me parais en route pour la raison. Mademoiselle Edmée est si belle qu'elle ne peut jamais avoir tort. Tu souffriras de voir tomber ses ailes; mais tes bras seront toujours là, en définitive, pour l'empêcher de toucher à terre. Tu te débats évidemment contre ta jeunesse. Eh bien! j'ai confiance. Ces liens qui étreignent le dieu, qui le garrottent dans un suaire, éclateront un beau jour; et en retrouvant ses mains libres et enfiévrées par l'at-

tente, il n'en arrachera que plus avidement le fruit convoité. Après avoir commencé par les bavardages élégiaques de ce polisson de Saint-Preux, tu en viendras à l'*âcre* baiser du bosquet. Quand tu seras là, fais une halte, et attends-moi : j'irai chercher mon habit de noces.

Sérieusement, Valentin, écris-moi; car je suis inquiet de ta nouvelle équipée.

LETTRE XX

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, 15 septembre.

Impie! je devrais, pour ma vengeance, t'envoyer la réponse d'Edmée, et te dire : — Lis, et repens-toi! — mais ton implacable raillerie profanerait ces pures confidences; mais ton doigt moqueur écraserait ces fleurs timides débordant de rosée; mais tu rirais, mon pauvre cynique, de ce qui devrait t'attendrir et te faire pleurer d'admiration.

Sache-le donc, mes pressentiments ne m'ont pas trompé. Je devais trouver dans cette maison, qui fait presque partie de l'église, cet amour pur et dévoué, dont le souvenir me venait de ma mère et dont l'espérance me venait de Dieu. Oui, Edmée n'est pas seulement la plus belle, la plus chaste; elle est encore la plus enthousiaste dans ses dévouements, la plus inspirée dans son affection. Comment te dire, comment te raconter ce

que j'éprouve! Je l'aime, entends-tu bien? parce qu'elle m'aime; je l'aime parce qu'elle me demande la moitié de ma vie, de mes songes; parce qu'elle est ma sœur, ma vie, mon âme perdue que j'ai retrouvée? Comme je te plains! comme j'ai pitié de toi, mon pauvre Armand, de toi qui blasphèmes ces saintes tendresses! Mais si tu savais comme moi, malheureux, que ce n'est pas une illusion! qu'en dépit de la vie et de la matière, on trouve encore des âmes qni échappent aux fanges d'ici-bas, à toutes les infamies de la chair, pour aimer dans l'idéal, dans des effusions infinies!... Mais non, tu ne le sauras pas; tu ne dois pas le savoir; je ne veux pas te le dire.

Oh! permets-moi, mon bon Armand, de garder mon secret pour moi tout seul! de ne pas te le révéler : j'en suis aloux. Je veux m'en altérer et m'en désaltérer sans cesse. Je veux relire seul, bien seul, pour moi, ces lignes qui rayonnent! Sache seulement que je suis heureux, que tu as menti, que tu es un monstre, et que je t'aime et que je te pardonne. Mon père, mon père, vous serez content de moi; je vais ramener dans votre triste maison un ange de paix et de consolation! Et toi, ma mère, n'est-ce pas que c'est ton âme qui est descendue dans cette jeune fille? n'est-ce pas que tu vas m'aimer de nouveau? n'est-ce pas que cette blonde enfant qui me sourit, et dont le cœur palpite dans ses lettres, est une bénédiction visible, un sourire que tu m'envoies?

Je voudrais inventer des mots pour définir ma joie. Moi qui ai horreur des vers, qui trouve un sacrilége dans l'application de la prosodie aux plus purs élans du cœur, j'ai griffonné des élégies qui semblaient devoir être sublimes tant que je les entendais gronder en moi, et qui se figeaient plates et grossières sur le papier. Chaque lettre que trace ma plume me fait pitié, tant elle me semble triste, inerte, à côté de l'idée étincelante. J'ai la fièvre,

le délire. Ce matin, je faisais le dieu, et j'étendais les mains vers la vallée pour la bénir, tant je me sentais élevé, emporté, ravi au delà de l'humanité. J'étreignais l'infini à pleins bras.

16 septembre

Je ne sais quand j'achèverai cette lettre; comme elle te portera mon cœur, je veux l'emplir jusqu'aux bords. Hier, j'avais besoin de l'interrompre, de te quitter, de courir la maison, de descendre au jardin. Je suis à la fois embarrassé de t'écrire, je voudrais n'avoir d'autre confident que moi-même; et inquiet de dire tout, car j'ai peur, en te cachant un détail, de te faire mal apprécier mon orgueil et ma joie. Notre vieille amitié m'attire et m'effraye. Je sens bien que je lui ferais tort en la tenant éloignée de mon bonheur, et je tremble, d'un autre côté, que tu n'en abuses pour froisser, pour torturer mon amour.

J'avais donc préparé pour Edmée une longue lettre, tu sais, toi qui me connais, une de ces lettres dans lesquelles on verse son âme. Je lui avouais les intentions de nos deux familles, et je lui déclarais que cette union n'était possible qu'à la condition d'une de ces sympathies absolues qui ne laissent aucun vide, aucun interstice par où puisse entrer le vent glacial du monde. Je me confessais naïvement, pieusement, chastement à elle; je me disais à moi-même, en commençant chaque ligne de cette lettre d'amour, qu'elle devait respecter la conscience et la pureté de cette jeune fille; et si Edmée n'avait pas voulu y répondre, je suis certain que ma démarche n'aurait laissé aucun trouble dans son cœur.

Quand ma lettre fut finie, je me sentis saisi d'une poignante et délicieuse angoisse. Je me demandais quel ac

cueil serait fait à cette témérité sainte ; je gardai toute la journée, sur ma poitrine, ce précieux message. Par moments, j'avais des envies de le déchirer, d'en jeter les débris aux vents.

Ne suis-je pas un insensé ? me disais-je. Pourquoi voulais-je tenter sur la terre un essai qui n'avait d'autre inspiration qu'un vague souvenir ou qu'un pressentiment du ciel ?

La nuit me surprit dans ces incertitudes. Comme la soirée était belle, après le dîner on descendit au jardin. Madame Duchemin se promena longtemps avec Edmée, puis rejoignit madame de Sainte-Aure. Le moment était venu, je devais m'armer de courage ; j'allai au-devant de celle que j'allais peut-être aimer jusqu'à la mort, avec une émotion qui secouait mon cœur dans ma poitrine. Edmée, un peu rêveuse, s'était arrêtée devant un rosier dont elle détachait lentement les fleurs flétries. La lune, éclatante comme un soleil élyséen, en l'enveloppant de ses rayons d'argent, semblait la vêtir d'une robe de fiancée. Son front ne m'avait jamais paru si beau, si pur ; ses yeux baissés semblaient moins occupés à chercher des roses qu'à regarder en elle-même ; un sourire, immobilisé sur ses lèvres, trahissait une préoccupation fixe et charmante. C'était la rêverie de la pudeur.

— Edmée, lui dis-je en l'abordant, vous avez perdu un livre.

Elle tressaillit.

— C'est vrai, me répondit-elle en rougissant un peu.

— Je l'ai trouvé, répliquai-je en tendant le formulaire de prières qui renfermait ma lettre.

Edmée sourit.

— Quelle fidélité, monsieur Valentin ! Cela mérite une récompense honnête.

— J'y compte bien !

— Tenez, alors !

Et la charmante enfant prit une rose qu'elle me passa avec vivacité à la boutonnière. Ce petit don fut fait avec tant de grâce, que je faillis tomber à ses pieds et rendre ma longue épître inutile. Mais la voix de M. de Sainte-Aure, qui se promenait dans une allée voisine, me rappela la prudence. Je marchai silencieusement à côté d'Edmée, qui ouvrait et refermait son livre avec une préoccupation visible. Dans un de ces mouvements, la lettre s'échappa et vola sur le sable devant nous.

Je la ramassai et la rendis à la jeune fille. Mais un embarras touchant se peignit sur son visage. Elle me regarda avec un air de reproche.

— Ah ! qu'avez-vous fait ? me dit-elle.

— Rien que je ne sois prêt à avouer à votre mère, répondis-je.

Elle hésita.

— C'est peut-être bien mal, monsieur Valentin.

J'allais me défendre et protester, quand madame Duchemin, que nous n'avions pas entendue venir, parut entre nous deux. Edmée referma le livre sur la lettre et prit le bras de sa vieille amie, qui venait lui faire ses adieux.

Je laissai tout le monde rentrer et se coucher, et je demandai la permission de rester seul au jardin. J'avais besoin de me recueillir. La nuit était complice de mon émotion. J'écoutais s'éteindre les bruits de la maison : je regardai longtemps la lumière qui brillait dans la petite chambre d'Edmée. Elle veillait ; elle lisait ma lettre. Ne me demande pas, mon ami, ce que j'ai éprouvé, ce que j'ai espéré, ce que j'ai souffert. Jamais le désir de la possession n'alluma dans tes veines autant d'ardeur que j'en sentais dans la partie la plus pure de mon cœur. On se moque des gens qui adressent des élégies aux étoiles. Eh bien ! je t'affirme que je tendais les bras à ces mondes

mystérieux, et que j'attestais à leur clarté scintillante mon trouble et mon amour! Quelle nuit! quel réveil!

Le lendemain, Edmée m'évita, prétexta une promesse faite à madame Duchemin, alla passer la journée chez elle, et ne revint que le soir, assez tard. J'étais navré. J'échouais évidemment; soit que ma démarche eût effrayé son innocence, soit qu'incapable de me comprendre et de me répondre, elle eût préféré le silence à une lettre fort embarrassante. J'errais dans le jardin, avec un fardeau glacial sur la poitrine. Je songeais à mon départ, à tes railleries triomphantes. Tout à coup, j'entendis un pas sur le sable; je vis Edmée qui accourait à moi. Un mystérieux sourire illuminait ses lèvres : on eût dit qu'elle laissait en marchant des lueurs aux gazons qu'elle effleurait. Je n'eus le temps ni de l'interroger ni de la remercier; elle me mit dans la main un petit pli satiné et s'enfuit comme une vision du côté de la maison.

Je n'avais pas besoin de lire; le secret s'échappait de la lettre et me pénétrait. Je savais tout ce que je voulais savoir, avant d'avoir rien demandé, et quand je montai dans ma chambre, quand mes yeux éblouis et noyés de larmes eurent dévoré ces lignes qui dépassaient mes plus audacieuses espérances, je faillis m'évanouir. Toutes les joies de la terre et du ciel m'étouffaient. Je n'ai jamais connu ma mère; il me semblait que ces mots d'une main féminine me la rappelaient. Je n'ai jamais eu de sœur, et je croyais en retrouver une, perdue depuis longtemps et désespérément cherchée.

Imagine, Armand, ma joie, ma reconnaissance, mon amour. Suppose tous les délires de l'âme, toutes les extravagances de la prière et de l'extase. Mais ne me demande pas de te raconter mes sensations ni de copier cette lettre.

Que te dire, mon ami? Elle m'aime comme je l'aime.

Elle comprend, avec une pénétration enchanteresse, mes rêves, mes projets, mes angoisses. Elle veut me suivre dans ces régions de l'idée pure qui échappent aux sens. Si tu savais quelle flamme dans ce transparent albâtre! quelle tendresse dans cette naïveté! quel dévouement dans cette innocence! O Armand, sois jaloux de moi! Je te jure que je suis le roi de la terre et du ciel, que j'ai du soleil plein les yeux, et des nuages sous les pieds!

18 septembre.

Une correspondance quotidienne est organisée. Chaque jour, au jardin, Edmée reçoit une lettre ou me donne une réponse. Nous nous parlons à peine dans la journée; nous avons peur de gâter nos confidences écrites; mais le soir, dans une pression de main furtive, nous échangeons nos deux cœurs. Les lettres s'emplissent, s'allongent. Que de choses nous avions à nous confier et que je ne saurais t'énumérer! On croit que tout est dit avec ce mot : — Aimons-nous! mais c'est tout un monde. Edmée entre avec une angélique simplicité dans toutes mes fantaisies. La chère âme me suit dans mes courses, dans mes vols. Te le dirai-je? Bien loin qu'elle se borne à me répondre, c'est souvent moi qui parais ne lui donner que la réplique, tant il y a de passion puissante, d'initiative dans cette jeune fille inspirée! Quel rêve nous faisons! Vienne la réalité, maintenant, la vie grossière du ménage, j'ai une provision de ciel qui me fera prendre en pitié et en oubli ces embarras de la terre!

C'est maintenant que sa beauté se complète et se transfigure pour moi! c'est maintenant que j'admire son sourire, son visage, sa grâce! c'est maintenant que tout mon être s'embrase de cette passion où l'idéal fait la

part des sens ! Diras-tu que je m'abuse ? Ces lettres, est-ce moi qui les écris dans un accès de somnambulisme ? Edmée ne vient-elle pas tous les soirs, comme une vision, me les remettre en échange des miennes ? Suis-je fou ? puis-je douter ? O mon ami, comment ai-je mérité tant de bonheur ? Je n'ai pourtant pas souffert ! Dans quel sillon ai-je laissé tomber mon sang ou mes larmes ? Gentilhomme inutile, ai-je tiré l'épée rouillée dans le fourreau ? Ai-je lutte dans cette grande lutté des intelligences qui divise mon siècle ? Non ; je me suis tenu dédaigneusement à l'écart ; j'ai rêvé, j'ai soupiré, et j'ai attendu. Et voici que Dieu m'envoie la récompense suprême qui est due aux forts et aux illustres ! J'ai honte de tant de joie pour si peu de gloire ! Je veux acheter mon bonheur par des peines. Je sens trop de forces en moi pour mon inaction. Une plume ! une épée ! une tribune ! un levier ! et je soulève le monde ! Mon père a *trop de haine ;* moi, je veux avoir *trop d'amour ;* nous serons ainsi fidèles l'un et l'autre à la devise de notre maison, et je veux que ce trop plein déborde en pensées, en paroles, en actions sur la foule. J'ai soif de vivre pour aimer et d'aimer pour vivre. Un génie inconnu s'éveille en moi et bat de l'aile. Je me sens à la foi grand poëte, grand artiste et héros triomphant. J'aime ! et j'ai le cœur assez grand pour y enfouir toutes les passions, toutes les ivresses !

Armand, le temps est venu véritablement pour toi de renoncer à ton culte exclusif pour la matière. Au nom de mon amour, je t'adjure de me croire et de m'envier. Courbe la tête, mon cher sceptique ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré !

Hélas ! peut-être ne brûleras-tu que ma lettre pour allumer ton cigare !

20 septembre.

Est-ce que je puis vivre longtemps ainsi? est-ce qu'il n'y a pas un vertige de l'âme, aussi dangereux que le vertige des sens? D'ailleurs, je puis bien te l'avouer, car tu n'en saurais tirer aucun argument en faveur de ton système, je commence à aimer celle qui se révèle à moi chaque jour, de cet amour complet et harmonieux qui associe la beauté visible à la beauté invisible; mais ce que j'éprouve n'est point une impatience. Je sens déjà que mon cœur la possède pleinement; l'union est conclue. Devant Dieu, devant ma mère, devant mon âme, Edmée est ma femme, et je puis bien attendre maintenant pour l'épouser. Si tu savais quelle gaieté cet amour religieux répand en moi! Comme tout a doublé de rayonnement et de couleur autour de moi! Je trouve de l'esprit à M. de Sainte-Aure, de la grâce à sa femme, et la bonne Suzanne Duchemin, qui doit savoir mon bonheur, me paraît une amie.

Provins a des ruines admirables, certains aspects de la ville haute évoquent une cité féodale. On voit encore la brèche ouverte par les Anglais. La porte Saint-Jean attend qu'on lui rende les chaînes de son pont-levis, et les écailles grises des murs s'étendent le long de la montagne comme un serpent à demi brisé qui veut renaître au soleil. Depuis le jour de mon arrivée, je ne manquais jamais de visiter ces débris. Ma mélancolie se plaisait dans leurs muettes confidences. Gardant le souvenir des paroles désespérées de mon père, je rendais hommage comme un des derniers gentilshommes, à ces restes d'une glorieuse histoire évanouie. Je menais chaque jour le deuil de la royauté et de la chevalerie autour de ces remparts démantelés que l'herbe et le lierre

envahissent. Je jetais, comme l'eau bénite sacramentelle dans la fosse ouverte, mes souvenirs, mes regrets, mes incertitudes dans ces fossés héroïques dont on a fait d'inoffensifs vergers, et je rapportais de ces excursions une prédisposition grave que les secrètes sollicitations de mon cœur augmentaient encore. Mais depuis que j'aime véritablement et que je me sens aimé, les ruines que je vais visiter me paraissent palpiter de ma joie et refléter mon bonheur. Le soleil leur met des rayons plus chauds, et descelle leurs lèvres muettes. Ces brèches sont de larges sourires qui laissent passer des murmures plein d'amour et de foi. Au sommet des tourelles, les arbrisseaux flottent comme de petits étendards. J'aime à voir Edmée se promener comme une châtelaine à travers ces rues gothiques où ses aumônes font germer les prières et les actions de grâces. Je lui demande de me cueillir les petites fleurs qui croissent sur ce vivant linceul du passé. Je m'amuse de ce cadre austère dans lequel je répands ma vie et mon amour. Je heurterais le soir l'ombre de Thibault cherchant le seuil de son château changé en collége communal, que je ne serais pas surpris de la rencontrer, et que j'ouvrirais les bras à ce fantôme. Ah! mon ami, la beauté extérieure ne préexiste pas; nous la portons en nous, et nous l'appliquons, selon nos rêves, aux endroits et aux visages que nous aimons. Les physiciens nient la réalité des couleurs, qui ne sont pour eux que des décompositions de la lumière. Eh bien, ce qui me semblait d'une couleur lugubre est devenu tout à coup plein de chatoiements joyeux. Rien n'est comparable à ces ruines. Paris, pour moi, n'est qu'un cadavre, vu de cette solitude.

Un mot, une pensée a suffi pour changer le décor. J'aime, mon ami, et je sens que la nature aime avec moi.

La mort n'est que le vide du cœur : depuis quelques

jours, je crois davantage à l'immortalité. Je double ma foi antérieure de toutes les forces de ma tendresse. Non, ma mère n'est pas morte, car je la sens vivre dans le regard d'Edmée. Non, mes aïeux ne sont pas morts; un jour, à un moment donné, à un choc matériel, leur corps, leur chair est tombée, mais leur âme vit et m'entoure, et me conseille les grandes œuvres pour la gloire de mon amour et de leur nom.

Je suis certain que quand je conduirai mademoiselle de Sainte-Aure au château de Rianval, la vieille maison tressaillera pour la saluer de la salutation angélique; les vieux arbres reverdiront: les vapeurs humides s'embaumeront de souffles printaniers, et sur le seuil de cette chambre dont ma piété a fait un sanctuaire, ma mère, rendue visible, viendra, pleine de jeunesse et de grâce, accueillir, les bras tendus, les roses au front, le sourire aux lèvres, l'enfant bien-aimée que son fils lui amènera. Oui, la mort est simplement l'absence de l'amour; le monde matériel n'est qu'une apparence. Il n'y a qu'une chose réelle, c'est la chose éternelle, c'est l'âme qui anime, qui transfigure, qui vivifie, qui crée; l'âme, infinie comme Dieu, immortelle comme lui, ayant seule reçu de lui l'intelligence de la vraie beauté et de l'amour véritable. Depuis qu'Edmée se révèle à moi, je sens que ma mère est sortie du caveau de la petite église de Rianval et habite avec moi. Si je pouvais te convertir à ma croyance, mon cher Armand! Si je pouvais t'introduire dans ces régions éthérées où l'esprit s'allége du fardeau du corps, tu ne voudrais plus redescendre. Mais non, tu vas encore me railler, implacable sacrilége. Jusqu'à ce que je t'aie rendu témoin de mon bonheur, tu douteras. Eh bien! ose donc revenir! t'attends.

LETTRE XXI

D'ARMAND A VALENTIN

Venise, septembre.

Non, mon cher Valentin, je ne me moquerai pas de ton adoration épistolaire. Non, je ne rirai pas de tes naïves illusions. J'ai trop peur du réveil.

Ou bien tu dis vrai, et tu as déniché le merle blanc, ce qui bouleverse toute ma logique, et me dispose à croire tous les miracles; ou bien tu es le jouet du songe le plus grossier. Dans l'un et l'autre cas tu as besoin d'une réponse sérieuse; je vais te la faire de mon encre la plus lugubre, si je puis!

Ainsi, tu as rencontré dans mademoiselle Edmée de Sainte-Aure la châtelaine mystique, l'ange voilé, mais fort en style, qui consent à un duo sentimental dont la rhétorique fait tous les frais? Dois-je croire que tu t'abuses? ou ta future épouse a-t-elle bien aux épaules les ailes que tu lui attribues! et est-ce bien à ses charmantes omoplates qu'elle arrache la plume dont tu admires si religieusement les merveilles? Mon cher Valentin, le doute me semble naturel; mais, à distance, j'aime mieux te croire, et je te donne gagné sur ce premier point.

Ainsi, voici qui est bien entendu, je devrai m'habiller couleur du ciel, le jour de tes noces, pour être d'uniforme; et le fameux échange du oui constitutionnel se fera aux sons d'un harmonica, l'instrument le plus angélique, au dire de George Sand. Mais après, continuerez-vous l'entretien sur ce mode séraphique? irez-vous dévotement

vous enfermer chacun chez vous pour consommer le mariage, par l'échange de ces protocoles empruntés à la diplomatie du royaume du Tendre? Si l'un des deux prend terre à un moment donné, à un appétit quelconque, que deviendra l'autre?

Mademoiselle Edmée est pleine d'intelligence et d'amour? soit: mais j'aurais grand'peur, moi, d'une jeune pensionnaire élevée au couvent, calfeutrée dans la province, et qui, tout à coup, prenant son essor, irait dans le ciel du sentiment, aussi vite et aussi loin qu'un extatique comme toi! Tes aspirations, tes luttes, tes préludes n'ont servi qu'à te mettre au niveau de cette jeune provinciale. Tu l'atteins à peine, elle te dépassera! Prends garde, Valentin! cette ardeur élégiaque est un symptôme. Cette enfant a des passions terribles. Tu leur ouvres une issue vers le ciel; elles s'échappent de ce côté en roucoulant; mais que deviendras-tu le jour où cette nature, débordant par un autre point, te demandera d'autres aliments, un combustible plus réel? Quelle garantie d'immatérialité t'offre cet amour? les protestations seules d'une vierge qui s'ignore, et qui, à ton premier coup d'archet, te répond par un démanché qui te laisse ébahi, ébloui! Valentin, il y a dans ton engouement quelque méprise, ou bien cette jeune fille, plus forte que toi, plus complète, ne se satisfera pas toujours de l'élégie.

Je ne te demande pas l'envoi de ta correspondance. Garde pour toi seul le mystère de ces propos charmants; j'outragerais de mon regard profane ces phrases en arc-en-ciel et ces mots passés au bleu. Continue! D'ailleurs, mon pauvre ami, une pensée me console, c'est qu'au fond l'amour vrai trouve toujours sa voie. Si ton heure est venue, ne craignons rien. En dépit de tes minauderies, de tes sentimentalités, malgré tes voiles prudents, tes précautions sanitaires, l'épidémie te gagnera. Fils de

l'humanité, tu aimeras comme un homme cette jeune fille dont tu fais maintenant un ange et dont tu feras alors une femme.

Ne nous chicanons donc pas! Raconte-moi tes ascensions quotidiennes, et, si tu trouves que je réponds mal à tes confidences, n'en continue pas moins de m'écrire, au clair de la lune; mais si tu veux que je te réponde sur le même ton, mon ami Pierrot, prête-moi ta plume.

Je ne quitterai Venise que pour aller signer à ton contrat.

LETTRE XXII

EDMÉE DE SAINTE-AURE A LUCIE DE CRÉNEY

Provins, septembre.

Ma bonne Lucie, je viens réparer un tort commis envers mon prochain par une indigne calomnie. Oublie tout ce que j'ai pu t'écrire de fâcheux sur le compte de Valentin de Rianval.

Il n'est décidément ni guindé, ni fier, ni dédaigneux, J'étais une sotte, et, qui pis est, une affreuse coquette. Valentin, que j'ai bien envie d'appeler Tintin, entre nous deux, pour abréger et pour faire tenir plus de choses dans mes quatre pages, Valentin est bon, simple, et, faut-il te l'avouer ? fort enclin à m'honorer de son estime. Le pauvre garçon me haïrait s'il savait jusqu'à quel point je l'ai méconnu. Il m'a très-positivement demandé la per-

mission de m'adorer. Je ne savais pas que ces permissions-là se demandaient, aussi n'ai-je pas eu l'idée de la lui refuser.

Ah ! ma chère Lucie, quel charmant mari j'aurai là! Il a un beau nom, une belle figure et de l'esprit. J'avais grand'peur de lui sembler un peu ignorante et niaise, mais ma bonne Duchemin s'est trouvée là à propos; et décidément mon adorateur est moins difficile qu'il le paraissait. C'est fini, convenu, décidé, nous nous aimons, et tu viendras à ma noce, avant que j'aille à ton baptême. Comment tout cela est-il éclairci, et comment suis-je devenue tout à coup si confiante? C'est là mon secret, ma chère; je te le raconterai plus tard. Imagine-toi que nous avons un petit mystère à nous deux, et quand nous nous rencontrons devant le monde, chacun de nous semble dire à l'autre : Silence! prudence! discrétion! C'est charmant, ma chère. Toi qui as passé par là, tu devines sans doute.

Ma bonne Lucie, pardonne-moi si je ne t'écris pas plus longuement aujourd'hui; mais j'ai le poignet rompu d'une longue, très-longue lettre qu'il m'a fallu écrire avec soin à un grand personnage.

Je ne sais pas quand nos parents nous jugeront assez raisonnables pour nous marier; mais, si je suis consultée, je demanderai qu'on attende jusqu'au printemps prochain. Il sera bien plus agréable de nous installer dans notre petit intérieur avec le beau temps; et puis je me trouve heureuse ainsi. C'est la dernière fois que je joue au ménage pour rire, et Valentin est un si bon camarade!

Je lui ai découvert une grande qualité, il aime les enfants, même les nourrissons; c'est d'un bon cœur, et tu peux le prendre pour parrain.

Au revoir, madame. Vous me donnerez bientôt aussi, à votre tour, ce titre. Il faut même que je m'y habitue, et,

si j'osais, je signerais cette lettre de mon futur nom : Edmée de Rianval ; mais je suis encore mademoiselle de Sainte-Aure, et ce serait tenter sainte Catherine.

LETTRE XXIII

LUCIE DE CRÉNEY A EDMÉE DE SAINTE-AURE

Paris, septembre.

Je te réponds à la hâte, ma mignonne. Je suis dans les apprêts d'un grand dîner que je donne à des protecteurs tout-puissants de M. de Créney. Tu sauras cela un jour, quand tu auras de l'ambition.

Rassure ton aimable conscience. Je n'avais pas cru un seul petit mot de tout le mal que tu m'avais débité sur le compte de M. Valentin de Rianval. Je le tenais déjà, avant ta lettre, pour un gentilhomme fort accompli ; juge si je vais changer d'opinion maintenant ! N'aie donc pas de remords.

Je crois que tu as grand tort de vouloir différer jusqu'au printemps un mariage qui s'annonce sous de si heureux auspices. Prenez garde, coquette ! vouloir rester fille six mois de plus que ne le veut le bon Dieu, c'est presque un péché : l'heure du devoir ne doit jamais être retardée.

Quel est donc ce mystère dont tu me parles ? un enfantillage sans doute. Je n'ai point d'inquiétude. D'ailleurs, madame Duchemin est là ; mais je ne vois pas trop, sournoise, quel besoin tu as d'ajouter le plaisir de petites cachot-

teries au bonheur grave et sérieux que Dieu t'envoie. Songes-y bien, mon ange, on ne se prépare pas au mariage en jouant à cache-cache. Il est bien entendu encore une fois que je ne suis pas inquiète. Je te sais trop bien gardée, et j'estime trop M. Valentin pour te faire douter de lui.

Au revoir, ma chère Edmée; écris-moi pendant que tu es encore demoiselle. Sache que, quand tu seras mariée, tu n'auras plus le temps de te fatiguer le poignet à manier la plume; ceci soit dit simplement pour m'excuser.

LETTRE XXIV

SUZANNE DUCHEMIN A L'ABBÉ RICHARD

Provins, septembre.

Mon frère, je suis sauvée! Je vous le disais bien que ces deux beaux enfants que j'adoptais m'arracheraient à mes angoisses! Valentin! Edmée! combien je vous aime! Ne pouvant confondre vos deux fronts sous le même baiser, je baise vos deux noms sur ce papier qui boit mes larmes.

Depuis cette promenade dont je vous ai raconté les incidents, je suivais, j'épiais d'un œil jaloux notre jeune couple; j'avais hâte de commencer mon rôle maternel. Malheureusement M. Valentin se tient à mon égard dans une réserve dont je n'ose l'affranchir, et Edmée n'avait, à vrai dire, rien à me confier. Elle se laissait aller naïvement aux vagues pensées qui l'agitaient sans la troubler.

Je commençais à croire que j'en serais encore une fois pour mes espérances illusoires; quand un jour, un matin, Edmée, qui devait passer la journée avec moi, accourut toute rouge, toute palpitante, toute confuse, et me raconta que la veille, au soir, dans le jardin, Valentin lui avait remis une lettre. La pauvre enfant n'avait osé la montrer à sa mère, et c'était à moi, sa meilleure, sa seule amie, qu'elle l'apportait. Le pli n'avait pas été défait. Edmée avait voulu me soumettre tout d'abord les termes de ce premier entretien. Je souris, en m'emparant avec avidité de cette occasion d'entrer dans mon rôle, je lus, je dévorai cette lettre, j'aspirai ce premier parfum d'un amour chaste.

O mon frère, combien je m'étais trompée! M. de Rianval est une âme généreuse et fière qui cache sous sa froideur apparente une flamme héroïque. Cette lettre si pure, si pleine d'une passion virginale, si profonde dans sa simplicité, si sublime dans sa réserve, me fit tressaillir et remua mes cendres rougies. J'eus un éblouissement. Je regardai Edmée avec des yeux attendris et jaloux. Je relus jusqu'à trois fois ces lignes qui me révélaient une nature pareille à la mienne, et je sentis s'égoutter en moi des larmes douces qui m'étouffèrent.

Ah! pourquoi n'ai-je pas rencontré, il y a vingt ans, un cœur loyal et pur comme celui-là? Pourquoi Dieu, après avoir usé ma vie dans une aspiration incessante, me fait-il trouver enfin cet amant idéal, quand je suis vieille et brisée? Pourquoi, dernière amertume de mon calice, veut-il que ce frère de mon âme soit un enfant, et pourquoi, par une ironie suprême, faut-il que j'assiste avec un recueillement maternel, aux expansions de cet amour qui autrefois eût rempli ma vie?

En puis-je douter? ce sont bien là mes rêves, mes façons de comprendre et d'espérer. Je lisais mes pensées

les plus secrètes dans cette confidence d'un premier amour; j'allais au-devant des mots; je devinais ce qu'ils cachaient. Noble et pur Valentin, tu seras heureux. Je ne veux pas que tu pleures mes larmes, que tu souffres mon agonie. J'édifierai de mes mains l'autel où tu veux déposer ton cœur. Moi qui connais tous les abîmes de la réalité, je te porterai au-dessus du gouffre, quand tes ailes se fatigueront. Edmée serait une candide épouse, mais incapable de te comprendre. Eh bien, j'animerai pour toi cette froide statue; je verserai tout mon cœur dans cette poitrine insensible; je mettrai tout mon feu dans cette coupe de marbre. C'est là la tâche dernière que Dieu me réserve, pour que ma vie, inutile à moi, soit utile aux autres. Ce sera là mon dernier rêve, au bord du tombeau.

Oui, mon fils bien-aimé, je bercerai tes illusions, je préparerai un doux réveil à ton cœur! Je forgerai doucement, dans l'ardeur des flammes les plus pures, cet anneau d'or qui doit vous unir pour l'éternité. Je t'aimerai à travers Edmée, et tu m'aimeras en elle. Comprenez-vous, mon frère, pourquoi je suis heureuse et presque réconciliée avec la vie depuis cette découverte? Arranger le bonheur de ces deux êtres si beaux, si innocents; faire de ma douloureuse expérience l'initiatrice de leur amour; joncher de toutes mes fleurs brisées le sentier de leur union; c'est là une tâche sublime, remplie d'amères voluptés, et qui fléchira, je l'espère, les implacables rigueurs du ciel pour moi. Je pourrai mourir alors. Dieu ne laissera pas éternellement veuve, dans son ciel, la pauvre femme épuisée d'amour sur la terre, qui aura ainsi donné à d'autres le bonheur que son âme n'a jamais goûté.

Edmée ne savait que résoudre. S'il se fût agi d'une de ces correspondances sentimentales que les amoureux échan-

gent comme préludes, j'aurais laissé sans réponse cette lettre palpitante. Mais je compris qu'il y avait là une occasion unique, pour ces deux pauvres enfants, de pénétrer dans des régions interdites aux amours grossières; je compris que l'échange de pareils sentiments ne pouvait les exposer à aucun danger des sens. Je pris tout sur moi. Confidente d'Edmée, investie par la muette abdication de ses parents de toute l'autorité morale, je la rassurai et je l'engageai à répondre. La pauvre enfant était bien embarrassée. Je lui dictai une première lettre, assez explicite dans sa réserve pour donner confiance aux élans de Valentin.

Si vous saviez avec quelle ivresse il lut cette réponse! comment il répliqua! Si vous pouviez comprendre les joies pures, les infinies délicatesses de cet amour que mon souffle attise et qui doit sauver ces deux enfants! Je n'ai plus de découragement : je suis redevenue jeune et belle avec Edmée, chastement passionnée avec Valentin. Je refais le poëme rêvé de ma vie, si cruellement parodié par moi.

Chaque jour une lettre plus belle, plus éloquente, de notre jeune fiancé nous arrive, et chaque jour Edmée répond sous ma dictée et encourage ces tendresses, je devrais dire ces prières! Ma douce Edmée ressentira bientôt elle-même les délices des amours idéales, et n'aura plus besoin de mon aide. Mon intervention restera un secret charmant entre elle et moi, et je jouirai de la parfaite sympathie de ces deux êtres privilégiés, sans avoir à leur imposer de la reconnaissance.

Me blâmerez-vous, mon frère? Il me semble que je remplis ici un ministère sacré comme le vôtre, et que si le Fils de Marie s'offrait un jour à nous sur les bords de la Voulzie, il étendrait les mains sur nos trois fronts, et nous dirait avec son divin sourire :

— Soyez bénis, vous qui vivez de mon amour.

Oui, je suis sauvée. Mais, hélas ! pourquoi n'ai-je pas rencontré Valentin quand je le cherchais ? Pourquoi mon bien-aimé vient-il si tard ? et pourquoi ai-je besoin du doux sourire et de l'angélique beauté de ma chère Edmée pour me faire écouter de lui ? Adieu, mon frère. Je ne sais plus si je souffre ; mais je sais bien que je me sens vivre.

LETTRE XXV

M. L'ABBÉ RICHARD A SUZANNE DUCHEMIN

Meurville, septembre.

Ma sœur, un mauvais esprit vous tente, et vous allez entraîner dans votre chute deux enfants innocents. De quel droit intervenez-vous dans leur amour ? Il y a peut-être au fond de votre prétendu rôle maternel plus de désir de les désunir que de les unir. Si monsieur de Rianval est malheureusement prédisposé à ces élans chimériques qui ont fait le tourment de votre existence, il était d'une amie sage de le prémunir, au lieu de l'encourager. Quel est donc ce bonheur que vous rêvez, et ces amours idéales, à propos desquelles vous faites tant de fracas ? Le bonheur, c'est la soumission au devoir, c'est, dans les limites que Dieu prescrit, la satisfaction des besoins du cœur.

Mais je ne sache pas qu'il faille aller si loin, monter si haut. Remplir sa tâche quotidienne, prier, se sacrifier, voilà les conditions du ciel. Quant à l'amour, je crois qu'il

n'est pas autre chose que l'estime chaleureuse de deux âmes, l'une pour l'autre, et l'association de deux volontés obéissantes pour supporter vaillamment le fardeau de la vie humaine.

Si monsieur Valentin aime mademoiselle Edmée, je ne vois pas qu'il ait besoin de la mettre en peine de phrases langoureuses et de style de roman. Le mariage est de la belle et bonne prose. Mariez-les, faites-les bénir par leurs parents et par un prêtre, mais n'encouragez pas un jeu dangereux qui, en suscitant leurs passions pures, peut donner l'éveil à de funestes passions.

Je ne suis pas un grand philosophe, et dans mon ministère, j'ai eu affaire beaucoup plus souvent à des gens grossiers qu'à des délicats de votre espèce; mais je crois que la conscience est la même partout. Les galants de nos villages ne manient pas la plume; mais le soir, quand je passe par nos vergers pour rentrer au presbytère, je fais semblant de ne pas les apercevoir causant au clair de la lune; le clair de la lune, c'est là leur poésie, et ils en abusent.

Il est bien rare qu'il y ait un solide mariage au bout de ces sérénades, et je connais plus d'une jeune fille qui a bien pleuré ses soupirs envoyés aux étoiles. M. Valentin fait un peu comme nos villageois, et bien que ses rendez-vous aient lieu par correspondance et dans les nues, ils me paraissent tout aussi dangereux. Les nuages descendent quelquefois si bas !

Savez-vous, ma sœur, quel est votre devoir? Prévenir monsieur et madame de Sainte-Aure; ou bien couper court, de votre autorité privée, à ces bavardages qui exaltent, qui donnent la fièvre et qui sont contraires aux plus simples lois de la prudence. Vous n'avez aucun droit d'exposer ces enfants aux déceptions qui vous ont flétrie; et votre âge devrait vous imposer une résignation plus

calme, une intervention plus maternelle. Je ne vous félicite donc pas de l'apparente santé que vous avez puisée dans ces confidences. Mieux valait pour vous la douleur qui vous rendait digne de pitié à cette inquiétude plus douce qui vous fait complice des imprudences de deux enfants.

Je trouve une sorte de fantaisie incestueuse dans ces lettres dictées à une jeune fille que vous aimez maternellement, pour toucher un jeune homme que vous traitez en fils. Prenez-y garde, ma sœur, vous parlez très-haut, trop haut, de votre pureté, de l'immatérialité de vos désirs. Je veux tant vous croire que je vous crois; mais il y a peut-être aussi une secrète jalousie de la jeunesse et de la beauté dans votre goût si vif pour ce couple jeune et beau, et ce n'est pas être chaste que d'oublier si facilement son âge.

Méditez donc profondément sur ce sujet, ma sœur. Vous avez été jusqu'ici seule à souffrir de votre mal, ne le laissez pas se communiquer à deux innocentes créatures qui ne vous demandent rien que de les laisser dans toute l'ingénuité de leur foi, de leur ignorance et de leur bonne volonté.

Je veux apprendre par votre première lettre que cette correspondance a cessé.

LETTRE XXVI

DE SUZANNE A L'ABBÉ RICHARD

Provins, octobre.

Non, mon frère, je ne vous obéirai pas. J'ai trop souffert, j'ai dévoré trop d'angoisses, pour ne point permettre une seule fois à mon cœur de respirer à l'aise et de s'épanouir à l'insu de tous dans une affection pure, à l'abri des désenchantements! Quel mal imaginez-vous donc? Edmée est heureuse de l'appui que je lui apporte; Valentin l'aime chaque jour davantage; ils seront bientôt mariés, et peut-être continueront-ils, en mémoire du printemps de leur amour, à me garder une place à leur foyer, une place dans leur cœur!

Je sens que je leur en voudrais, si je leur devenais jamais indifférente ou étrangère! Mais non, il est impossible que Valentin puisse cesser d'accueillir la pauvre âme qui aura vécu si intimement de la vie de son âme! Quand il saura tout, il me plaindra. Mais le saura-t-il jamais? doit-il le savoir? Quel noble caractère! ah! qu'il ferait bon vivre avec lui, toute une vie de jeunesse et d'espérance! avec quelle chevaleresque loyauté il se raconte lui-même! Il n'a pas l'esprit plus jeune que le mien; et quand je me mire dans ses pensées, j'y revois mes larmes.

Mon frère, je vous en supplie, ne me troublez pas! ne me dérangez pas de mon extase! laissez-moi cette correspondance qui me soulage et me guérit. Je m'imagine

parfois que Valentin a tout deviné, et que c'est réellement à moi que s'adressent ses flatteries, ses élans. Comme je lui réponds dans ces moments-là! Edmée me raconte qu'elle ne lui remet jamais de lettres sans lui trouver les yeux humides; il pleure en me lisant, il pleure en attendant mes lettres. J'ai donc la certitude de faire battre un cœur des battements du mien!

Edmée se fait une habitude d'écrire sous ma dictée, sans s'émouvoir beaucoup de ces paroles qui me donnent la fièvre en montant de mon cœur à mes lèvres. Par un accord tacite, il n'est jamais question de vive voix de la correspondance entre elle et Valentin. Mon secret, qui n'est confié qu'à vous, est donc bien gardé, et personne ne saura donc ce que j'ai ressenti; personne! Ah! si Valentin osait me parler; s'il lisait dans mes yeux qui ne le quittent pas! s'il cessait un jour, une heure, une minute, de voir en moi une petite vieille inoffensive; une vieille! Mais suis-je donc réellement vieille? Oui, à mon âge, une femme a, d'ordinaire, une famille, un mari, des enfants; son cœur est doucement rassasié d'amour; elle ne compte plus dans le monde. Mais moi, après un mariage horrible et trivial, je me sens jeune et animée des illusions des premières amours, et parce que je ne puis cacher la pâleur de mon front, les plis creusés par l'insomnie, je n'ai plus droit à un regard, à un mouvement de pitié de la jeunesse!

Pauvre folle! pauvre vieille, murmure de ta voix fêlée ces beaux chants d'amour que tu sais si bien; et une voix jeune et fraîche, en les répétant, se fera une provision de joie et te volera ton bonheur! tu n'auras pas même un soupir de compassion pour ta peine! on ne te fera pas seulement la charité d'un baiser du bout des doigts! Garde avec soin ton masque de beauté, cette figure de jeune fille qui cache la tienne; pleure derrière tes der-

nières larmes; et quand tu auras joué ce rôle, meurs, seule, abandonnée, maudite par ton frère, et méconnue par tous.

Ah! Paul, au nom de notre enfance, ne trouble pas cette illusion dernière. Mais d'où vient ta colère, et d'où viennent mes transports? ne suis-je pas leur mère, à ces deux enfants? et si je parle au nom d'Edmée, si Valentin me répond, en croyant lui répondre, n'est-il pas bien certain qu'Edmée seule est fiancée, et que Valentin ne sépare pas les douces paroles qui l'enivrent des doux regards qu'on lui jette? Ne seront-ils pas mariés dans un mois, et ne serai-je pas la première à prier pour eux et à les bénir? Laissez-moi donc encore un peu, mon frère, jouer à la Providence, et ne prenez pas une vieille femme comme moi pour une de ces jeunes filles que vous grondez dans le confessionnal, à cause des entretiens du clair de lune et des galanteries de la danse.

LETTRE XXVII

DE L'ABBÉ RICHARD A SUZANNE

Meurville, octobre.

Ma sœur, je vous le répète, vous jouez un jeu terrible. Vous vous trompez vous-même; et après une vie de sacrifice, vous manquez de courage à la première tentation. A quoi bon secouer votre cœur plein d'étincelles sur ces jeunes abrisseaux!

Je ne vous maudirai pas, parce que je suis prêtre; je

ne vous abandonnerai pas, parce que je suis chrétien. Je suis doublement votre frère, ma pauvre sœur! racontez-moi vos douleurs. Mais au nom du Dieu qui a fait un mérite éternel des souffrances patiemment endurées, au nom de la loi qui féconde le martyre, cessez d'écrire à Valentin; cessez cette tromperie indigne de vous! Tenez! quittez Provins; mon presbytère est prêt à vous recevoir; les travaux sont finis; la saison d'automne est belle. Venez visiter ma solitude; laissez sous l'œil de Dieu et de la famille ce couple qui ne veut que la vertu. Ne vous mêlez pas de leur rêve; vous ne pouvez que le gâter. Répondez-moi, ma sœur; faut-il vous attendre?

LETTRE XXVIII

DE SUZANNE A L'ABBÉ RICHARD

Provins, octobre.

Encore une fois, mon bon frère, vous vous exagérez le danger de cette innocente correspondance; et l'impétuosité de mon caractère m'a, je le vois, très-compromise à vos yeux. Ramenez donc cette histoire à ses proportions ordinaires, par respect pour la vérité et pour moi. Vous m'avez fait honte de mes libres épanchements par l'interprétation que vous leur donnez. Quoi donc! le mouvement le plus maternel peut-il ressembler à l'amour des sens? Parce que j'ai regretté de n'avoir pas rencontré au début de ma vie une noble et loyale nature comme celle de Va-

lentin de Rianval; parce que, dans ma douleur, j'ai voulu aider une jeune fille bonne et simple à aimer comme j'aurais aimé, comme son fiancé a besoin d'être aimé, vous prenez votre ton le plus sévère, et vous en venez à douter de mon courage!

Rassurez-vous; aucun drame ne sortira de cette intrigue; je me trouverai, dans un mois, aussi seule qu'auparavant; mais j'emporterai la consolation d'avoir préparé à la vie de l'âme une jeune fille dont la direction m'est confiée, et j'aurai arrangé le bonheur d'un jeune homme qui, sans moi, se fût heurté aux plats mécomptes de la vie réelle : voilà tout. N'essayez donc plus de me troubler par vos plaintes. Mon frère, le jour où je me sentirai des remords, je m'adresserai à vous, comme à un confesseur doublement investi par son ministère et par le lien fraternel du soin de me juger et de me consoler. Mais, Dieu merci, ma conscience est en repos; et si vous voyiez comme moi ces deux enfants se regarder et se jurer dans un muet échange de sourires un amour profond, vous mettriez au nombre des œuvres de miséricorde et de rachat cette supercherie sainte qui me fait jouer un rôle dans une comédie dont je n'ai pu être autrefois l'acteur et l'héroïne. J'irai vous voir, mon frère, j'irai secouer les dernières feuilles des arbres, quand je n'aurai plus rien à faire ici, et quand ces chers oiseaux se seront envolés.

LETTRE XXIX

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, octobre.

Je perds vraiment mon temps à t'écrire; je suis au bout de mes confidences. Comment te raconter une joie uniforme et continue? Imagine l'azur le plus profond, le firmament le plus inaltéré, et dans cette immensité lance un oiseau. Il ira longtemps, longtemps, toujours visible, mais toujours du même vol, et il défiera l'œil à le suivre, tant l'atmosphère sera limpide et lumineuse, tant sa course sera rapide, jusqu'à ce qu'il échappe aux regards, caché, absorbé par l'immensité même. C'est le tableau que j'admire chaque matin à ma fenêtre. Je contemple les corbeaux que le son des cloches effraye, et qui s'échappent du clocher, pour aller devant moi s'enfoncer et se perdre dans le ciel. Mon âme s'élance dans le sillage de leurs ailes, et va, comme eux, se noyer et disparaître dans des rêveries de bonheur pur et infini.

J'en viens à souhaiter que cette union ne s'accomplisse que le plus tard possible, tant j'éprouve de quiétude, de joie profonde! j'habite un de ces sommets sur lesquels il est bon de poser sa tente; et bien que j'espère une succession de jours heureux de ce mariage, cependant je n'ose rien hâter, rien demander, rien déranger. J'écris à Edmée tous mes projets, et l'admirable enfant me répond avec une chaleur et souvent une profondeur qui me ravissent et me confondent.

Toi, qui prétendais qu'elle ne m'écrirait que sous l'inspiration de quelque stupide et emphatique formulaire, tu serais contraint de l'adorer comme moi, si tu lisais une de ses lettres que nul ici ne pourrait lui dicter. A qui donc irait-elle demander de si franches, de si naïves, de si sublimes confidences?

Par une substitution à laquelle je souscris de tout mon cœur, Edmée prend parfois un ton quasi maternel. Cet ange me parle comme une douce petite mère, et dans nos projets d'avenir elle s'offre à moi comme une protectrice fidèle qui ne me laissera jamais une heure de défaillance et de doute.

Au reste, cette correspondance ne change rien à nos rapports quotidiens. Si nos mains se cherchent un peu plus souvent, si nous aimons à nous sentir l'un près de l'autre, jamais une parole, jamais une allusion à ces libres confidences n'a fait rougir le front d'Edmée; elle reste toujours devant tous la silencieuse et admirable statue dont je t'ai parlé. Je sens, près d'elle, une plénitude de toutes mes facultés qui me transforme. Il paraît, mon cher, que je n'ai plus ces mélancoliques pâleurs dont tu me raillais. Madame Duchemin, qui se doute bien de quelque chose, mais qui n'y voit pas malice, me faisait compliment, il y a deux jours, de mon teint fleuri, et assurait gravement que l'air de Provins m'était salutaire. Edmée a souri, et j'ai accepté ce compliment à l'hygiène de la province. Je suis, en effet, plus jeune, plus gai que je ne l'ai jamais été. J'ai des tentations de chanter, au milieu de ce salon clos comme une tabatière, dans cette maison qui avoisine l'église. Je rends tous les soirs sa révérence à la bergère de ma tenture, et je m'endors en défiant toutes les amours de rivaliser jamais avec le mien.

Je n'en suis pas encore à l'*âcre* baiser du bosquet, et je ne le demanderai pas. La beauté de mademoiselle de

Sainte-Aure est sans doute pleine de puissance : je me dis bien avec ravissement que le jour où je presserai dans mes bras cette âme visible dans une forme si belle, je n'aurai plus rien à demander à la terre; je n'écarte pas de mes saintes convoitises ces lèvres sur lesquelles semble errer un souffle du ciel; mais, si j'associe la possession de cet être charmant à cette possession bien supérieure et déjà obtenue de son âme et de ses pensées, je n'éprouve aucune brutale impatience, et je me complais, au contraire, à éloigner ces désirs dont je n'ai que faire pour être heureux.

J'ai écrit à mon père. Il fait préparer le château pour nous recevoir. Dans quelques jours la formalité d'une demande officielle aura lieu. Je serai présenté aux Provinois comme un prétendu; et tu n'auras plus alors qu'à quitter Venise et qu'à te faire sérieux et chaste, si tu peux, pour servir de témoin à une sérieuse et chaste cérémonie. Ah ! mon cher Armand, que je suis fier et que je te plains !

LETTRE XXX

DE SUZANNE DUCHEMIN A L'ABBÉ RICHARD

Provins, octobre.

Mon frère, j'irai bientôt vous voir, peut-être avant le mariage. Je souffre, j'ai des insomnies. Cet aliment, cette fiction littéraire ne me suffit plus, ou plutôt je crains bien qu'elle ait avivé mes blessures au lieu de les avoir calmées. Je vais vous le dire tout bas, bien bas : j'ai peur

qu'avec votre inexpérience vous n'ayez vu mieux que moi. Je suis jalouse de ces enfants, et, en dépit du ridicule, il m'arrive de me demander quelquefois pourquoi Valentin épouse Edmée, puisque c'est moi qu'il aime.

Hélas! oui, c'est moi qui suis sa véritable fiancée, puisque c'est mon âme que j'ai répandue dans ces lettres, c'est elle qu'il a comprise, c'est à elle qu'il s'est adressé; et pourtant, si je lui disais tout, il me repousserait, il rirait de moi. Malgré son culte immatériel, le pauvre enfant n'oserait se dire l'époux d'une femme de mon âge. Quitterait-t-il la blonde Edmée, ce frais sourire, ce gai printemps, pour la pâle Suzanne? Si je le pensais! si je pouvais l'espérer! Mais non, je profanerais les chastes ardeurs qui m'ont consolée pendant ce mirage, en nourrissant un pareil espoir. Je dois à ces enfants mon sacrifice jusqu'au bout. Pourtant, pourtant, si j'osais! Edmée n'est pas la femme qui lui convient, et à l'aide de cette correspondance qui est devenue pour lui un besoin, je puis l'amener à une exaltation telle qu'il s'affranchisse une bonne fois des sollicitations de la jeunesse et de la beauté.

Ah! mon frère, vous avez raison, Dieu m'a tentée et m'a punie. J'aime, non plus un impossible fantôme, un rêve, un être chimérique, mais ce beau jeune homme, intelligent, spiritualiste, plein de génie; je l'aime pour ses nobles sentiments et aussi pour son sourire plein de mélancolie, pour ses yeux profonds. S'il me devinait, s'il admettait cet hymen de deux âmes; ou bien si, époux d'Edmée, il consentait à rester mon éternel fiancé jusqu'aux épousailles du ciel! s'ils voulaient tous deux m'admettre dans leur intérieur, me laisser les aimer et souffrir à l'écart! je ne serais plus jalouse d'Edmée, j'aimerais, j'élèverais ses enfants; mais j'aurais ma part, les saintes confidences, les étreintes dans l'infini; je lui donnerais et j'en recevrais la vie idéale!

Eh bien! non; ce bonheur ne serait qu'une ironie! C'est lui, mon rêve, mon espérance, qu'il me faut, lui tout entier, avec toute son âme, toute sa beauté, lui que j'ai attendu vingt ans et qui doit me pardonner ; car je ne suis vieille que parce qu'il est venu tard au rendez-vous.

Hier, j'ai fait une dernière promenade avec eux. Nous avons suivi le chemin de Saint-Brice. La journée était belle. L'air avait ces lourds parfums de l'automne qui écrasent et enivrent. Le soleil glissait des lueurs sous les herbes hautes. La rivière serpentait à travers les arbres comme un sentier d'argent. Les peupliers, serrés, pressés, formaient un épais rideau, et les feuilles jaunies, vacillant sur le ciel, semblaient des paillettes d'or sur un manteau d'azur.

Je regardais cette splendeur de la nature qui va bientôt périr, et je me comparais à elle. N'avais-je pas eu, moi aussi, des rayons charmants, des parfums enivrants, des souffles embaumés, et ne sentais-je pas trembler et vaciller à toutes les branches de mon âme les illusions dernières que le soleil d'automne avait colorées et brûlées? Moi aussi je m'acheminais vers un hiver froid et lugubre! moi aussi je sentirai bientôt un vent mortel glacer mon âme et secouer de la neige sur mon front.

Je contemplais Valentin et Edmée. J'aurais voulu les séparer, dire à la jeune fille : — Attends, pour être digne d'aimer et d'être aimée, que tu aies souffert et pleuré comme moi! J'aurais voulu attirer Valentin dans mes bras, lui crier mon secret à l'oreille et mourir! Je suis bien coupable, n'est-ce pas, mon frère? mais c'est que Dieu a cessé de mesurer mes peines à mes forces. J'ai honte de vous raconter ces indignes combats. Sachez tout, pourtant.

En rentrant, on a joué dans le jardin. Quelques amis

des voisins, étaient invités. A un certain moment, pour pénitence, M. Valentin fut condamné fort maladroitement par ce pauvre M. de Sainte-Aure à embrasser Edmée. Madame de Sainte-Aure parut effarouchée de cette inconvenance ; Valentin rougit ; Edmée protesta en souriant et déclara modifier à mon détriment la punition infligée à Valentin. Celui-ci, par politesse, vint donc me demander la permission de m'embrasser : je me roidis et lui tendis fort héroïquement la joue ; mais ses lèvres me brûlèrent, et je sens encore l'empreinte qu'il a laissée. Vous le voyez, mon bon frère, il est temps que j'aille à vous ; je deviens folle, et je déshonorerais ma vie, mon sacrifice, par quelque tentative insensée.

Que je souffre ! si je pouvais mourir bientôt ! si ce souffle pénible qui hésite souvent dans ma poitrine pouvait s'arrêter tout à coup ! Mon Dieu, ne m'écoutez pas ! mourir, ce serait laisser Valentin seul sur la terre, et qui sait si un jour il n'aura pas besoin de moi !

Pourquoi ne l'ai-je pas rencontré il y a vingt ans, quand j'allais comme une vierge de l'Évangile, avec ma lampe allumée, parée de toute ma jeunesse, au-devant du divin époux ? Je n'ose plus embrasser Edmée ; j'ai peur de me sentir contre elle, la pauvre enfant, de sourds mouvements de haine.

Je vous quitte, mon frère ; il faut que je prépare la lettre que Valentin attendra ce soir. Si, au lieu de laisser Edmée la signer, je mettais mon nom au bas de la page ! vous ne me pardonneriez pas ; et pourtant, que faire ? Mon cher Paul, priez pour moi, et attendez-moi si je ne meurs pas avant l'heure du départ !

LETTRE XXXI

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, octobre.

Mon ami, tout est conclu. Mon père, que j'attendais, n'a pu quitter Rianval, mais a écrit à M. de Sainte-Aure. Edmée est ma fiancée, et c'est devant sa mère que je lui ai donné hier mon premier baiser sur le front. La chère âme m'a serré la main. Nous sommes maintenant auss étroitement unis que si nous avions échangé l'anneau bénit. Je ne t'écris ni ma joie ni mon recueillement; tu n'as que le temps de venir.

Edmée se montre dans ses lettres presque inquiète, presque effrayée de son bonheur. Elle me demandait hier si c'était bien aussi son esprit que j'aimais, et non pas seulement sa beauté ; elle se supposait vieille et me défiait de l'adorer. Pouvait-elle plus directement provoquer mon amour ? Je lui ai répondu que j'avais si bien associé dans mon culte sa beauté et son âme, que je ne pouvais désormais les séparer; mais je lui avouai que, si j'avais douté d'elle, que si ces chastes et naïfs épanchements ne m'avaient confirmé mes plus chères espérances, je me serais senti la force de résister à toutes les grâces, à toutes les séductions.

Je ne sais pourquoi cette dernière lettre m'a semblé plus tendre, plus profondément dévouée que les autres. On eût dit qu'elle avait été écrite dans un moment de mélancolie et de larmes.

Au revoir, mon cher Armand, je t'aime plus que jamais, et je te pardonne tes hérésies. Je comprends, en présence d'Edmée, que la forme éblouisse; mais tu seras forcé à ton tour de rendre les armes à notre amour.

LETTRE XXXII

D'ARMAND A VALENTIN

Venise, octobre.

Mon cher Valentin, je ne t'envoie pas encore d'épithalame. Si tu es heureux et si ton bonheur dure, je ne suis qu'un idiot; que cet aveu suffise à ta gloire! Si tu te trompes, il est impossible d'aller plus résolûment que toi au-devant de la mort. Tu chantes ton *De Profundis* sur l'air de *Magnificat!*

Je ne quitterai Venise que quand le jour et l'heure de la cérémonie auront été fixés. Ce n'est pas égoïsme, mais c'est que je ne veux abandonner ce pays qu'à bon escient. Je te connais ; pour mieux platoniser et pour t'en donner à ton aise, tu es d'un tempérament à faire traîner les préliminaires en longueur pendant un an. Deux époux symboliques comme vous ne tiennent guère à la réalité ; et vos caquetages vous suffisent. Qui sait même si, pour mieux convaincre mademoiselle Edmée que sa beauté n'entre pas pour beaucoup dans tes génuflexions, tu ne vas pas attendre qu'elle soit un peu moins jeune, un peu moins fraîche! Vous trouvez peut-être que vos paquets

de lettres ne sont pas assez volumineux, et vous prolongerez vraisemblablement l'entretien préliminaire jusqu'à ce qu'il ait acquis des proportions de bibliothèque.

Grand bien vous fasse ! Quant à moi, je consens à tenir le poêle sur la tête, mais à une condition : c'est que tu n'attendras pas que je sois sexagénaire. Profite de tes cheveux noirs, mon Roméo, et ne diffère pas de retirer l'échelle, jusqu'à ce que Juliette n'aime plus le chant du rossignol.

Si tu étais moins confit dans la béatitude, je te dirais que j'ai trouvé à Venise une ravissante créature qui n'a peut-être pas d'âme, mais qui est bien la plus folle, la plus aimable compagne que je puisse rêver. Pour plus de couleur locale, je l'aurais voulue foncièrement Italienne et quelque peu alliée aux doges. Par malheur, mon amoureuse est Parisienne. Il est vrai qu'elle ne fréquentait là-bas que le boulevard des Italiens. Nous ne ne nous sommes pas écrit un mot. Je ménage son amour-propre en ne lui demandant aucun échantillon de son orthographe. Voilà, mon cher, ce que je quitterai pour aller mettre mon parafe au-dessous de ta signature, le jour de l'enregistrement de tes émotions à la mairie et à l'église. Aie donc soin de ne me déranger qu'à la dernière extrémité.

Tu m'assures que je n'ai rien perdu de mes droits sur ton amitié. J'y compte. Puisses-tu n'avoir pas bientôt l'occasion de faire appel à ce sentiment, le seul qui soit viril pour ton cœur !

LETTRE XXXIII

L'ABBÉ RICHARD A SUZANNE

Meurville, octobre.

Ma sœur, je ne vous prie plus, j'exige que vous cessiez d'intervenir dans cette dangereuse correspondance. Qu'avez-vous fait? Vous avez trompé un loyal jeune homme; vous avez fait jouer à une innocente jeune fille un rôle de coquetterie raffiné qui pouvait la perdre, et qui, en tout cas, l'exposait à de dangereuses tentations. Vous profanez le mot d'amour, en le répétant à votre âge et en en faisant le masque de vos passions.

Vous l'avez dit. Je n'ai pas une grande expérience des hommes, mais je les connais assez pour savoir que vous deviendriez pour eux un objet de pitié, de raillerie, s'ils soupçonnaient votre secret. Que l'orgueil donc vous sauve, si la vertu est impuissante!

Suzanne, depuis notre enfance, nous avons été séparés, et, je puis bien le dire, désunis. Vous aviez peur de l'atmosphère paisible de mon presbytère; et moi, je redoutais un peu le tumulte de vos songes. Pourtant, j'éprouve aujourd'hui que vous êtes véritablement ma sœur. Je me sens malheureux de vos souffrances et presque coupable de vos fautes. Je n'ai pas eu souci de votre âme. Vous, la brebis la plus chère, je n'ai point songé à vous veiller, à vous ramener au troupeau; mais il est temps encore, ne me laissez pas la douleur éternelle de vous avoir perdue. Suzanne, laissez-moi vous sauver; venez ici cacher votre

cœur tout saignant sous mon étole. Ne croyez pas que je méconnaisse entièrement vos tortures. Je fais le cruel et l'endurci, bien souvent pour ne pas céder; mais, au fond, je comprends vos misères. J'ai eu vingt ans, j'étais votre frère, et les barreaux de notre cellule au séminaire n'étaient pas si étroits que nous ne pussions voir à travers, un peu de monde. Qui vous dit que je n'ai pas eu mon heure de tentation ! Cependant je suis prêtre, et Dieu sait si j'ai failli à aucun de mes vœux. Je ne dis pas cela par vanité, mais pour vous encourager, ma sœur, à vous ouvrir à moi, à tout me confier, à me laisser vous sauver.

Si vous n'avez pas le courage de partir, j'irai vous chercher, vous enlever.

LETTRE XXXIV

DE SUZANNE A L'ABBÉ RICHARD

Provins, octobre.

Que je vous aime, mon frère ! combien je vous ai méconnu, et de quelle hauteur, avec votre simplicité évangélique, ne dépassez-vous pas les orgueilleux sommets de ma raison ! Je vous obéirai, je rapporterai mon cœur plein de cendres pour le remettre entre vos mains. Vous ferez de moi la pénitente que vous voudrez.

J'ai écrit à Valentin par la plume d'Edmée pour la dernière fois. J'ai dit à la pauvre enfant que mon rôle de confidente devait cesser. Si Valentin s'étonne et insiste, je trouverai moyen de lui faire entendre raison sans me trahir.

Qu'allais-je faire? ou plutôt, qu'ai-je fait? car le mal est commis. J'ai méconnu les devoirs maternels que j'usurpais. Je me suis faite la complice, l'instigatrice des imprudences d'une jeune fille. J'ai semé dans une terre vierge, et quand la moisson a été mûre, j'ai voulu la voler. J'ai trompé Edmée, j'ai trompé Valentin. J'ai créé un couple impossible; j'ai échafaudé leur bonheur sur un mensonge, et un quart d'heure d'entretien les précipitera dans la plus implacable réalité. Que deviendra Valentin, quand il découvrira qu'Edmée est une naïve créature, étrangère aux horizons que j'ouvrais pour elle? Que deviendra-t-il, quand il tombera de son rêve sublime dans le mariage le plus banal? Il me maudira, n'est-ce pas, mon frère? J'aurai mérité sa haine, son mépris, en allant au-devant de son amour; et Edmée qui l'aime, comme elle sait aimer, que deviendra-t-elle, quand elle découvrira que je l'ai fait servir à mes passions?

A ces pensées, je sens tout mon pauvre corps se consumer comme le bûcher de mon âme... Je souffre plus de ce dernier rayon qui m'a éblouie que des mécomptes de toute ma vie... Non, je ne le verrai plus, je n'écrirai plus; je vais partir. Mais si Valentin était un jour malheureux de mon départ! S'il me rappelait, me laisseriez-vous revenir mon frère? Ah! mieux vaut lui dire tout avant de le quitter! mieux vaut l'arracher à ce mariage menteur que de le perdre!

Écoutez, Paul, ceci est ma confession. Je suis une créature bien faible, bien misérable, bien lâche. Après une vie employée à tuer mon cœur, à ensevelir mon bonheur, quand je me croyais faite à la résignation, voilà que la patience m'échappe, que je trahis mon honneur, ma destinée, et que je deviens bassement jalouse du repos de deux enfants! oui, jalouse! car, au fond de moi, tout au fond, quelque chose d'odieux et d'infernal se réjouit du malheur

de Valentin. Je voudrais être certaine qu'il souffrira, qu'il m'appellera; je voudrais être certaine surtout que cet horrible mariage n'aura pas lieu!

Se peut-il que je sois venue à ce degré de défaillance morale et de honte! Moi qui ai pu mentir vaillamment au monde pendant vingt ans, je n'ai pas le courage de laisser passer le bonheur de deux enfants qui me bénissent et qui m'aiment, sans être tentée de le leur ravir! Mais il ne sera pas dit que j'aurai déserté mon calvaire au moment de ma plus glorieuse passion. J'ai vécu pour l'amour, je mourrai pour lui, s'il le faut.

Vous aussi, Paul, vous avez été tenté. Vous me comprenez donc, et vous me pardonnez. Je ne vous demande plus, mon frère, que quelques jours de répit. J'ai besoin de prémunir Edmée; j'ai besoin de réparer mon mal; j'ai besoin de les voir encore une fois souriants et heureux, ces beaux enfants que j'ai trahis; j'ai besoin de me fortifier dans mon devoir, dans mon remords. Ma raison est revenue. Je suis digne de vous, digne de moi, et je demande à Dieu, sans trouble, qu'Edmée soit digne de Valentin!

LETTRE XXXV

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, 20 octobre.

Mon ami, je n'ose te dire de hâter ton retour. Je suis depuis hier dans de cruelles angoisses. Tes sarcasmes m'auraient-ils porté malheur? Edmée n'a plus cette con-

fiance dont j'étais si fier. Je me heurte à une réserve, à une attitude contrainte que je ne saurais m'expliquer. Elle ne veut plus recevoir mes lettres; elle repousse ma main, quand je cherche à prendre la sienne. Ce matin, comme je la trouvai seule au salon, je lui demandai les motifs de cette conduite. Elle rougit, me regarda d'un air de reproche et voulut se retirer. J'insistai, la conjurant de me dire si je l'avais offensée.

— Monsieur Valentin, me répondit-elle, nous avons commis une grande faute; mais je suis plus coupable que vous.

Je voulus obtenir des éclaircissements; elle balbutia des phrases sans suite en me disant : — Ce soir ou demain, vous saurez tout!

Que vais-je apprendre? que je ne suis pas aimé? C'est impossible! Après tant de confidences, Edmée serait la plus perverse, la plus frivole des créatures. Mais non; elle m'aime, elle me l'a répété, et on ne se méprend pas ainsi. Suis-je devenu indigne de son amour?

Mon cher Armand, je souffre, je doute, j'attends, et je n'achèverai cette lettre que quand je pourrai t'envoyer le mot de l'énigme.

21, dans la nuit.

Je ne puis dormir; j'ai la fièvre. Que se passe-t-il dans cette maison? Qui donc conspire contre moi? Écoute, Armand, le récit étrange que j'ai à te faire, et oublie un moment de te moquer de ton meilleur ami pour lui venir en aide. J'étais résolu à solliciter une explication en famille, pensant que peut-être quelque calomnie m'avait fait démériter en apparence. Ce soir donc j'étais pâle et rêveur dans un coin du salon, et les plus joyeuses plaisanteries de M. de Sainte-Aure n'avaient pas le pouvoir de m'arra-

cher à ma tristesse. Edmée brodait près de sa mère, et avait juré, sans doute, de ne pas lever les yeux. Madame Duchemin, dont je t'ai parlé, me regardait de temps en temps à la dérobée, avec un singulier sourire; elle m'observait et cherchait à me pénétrer. Je voulus plusieurs fois soutenir ce regard de compassion, et il me sembla voir des larmes s'amasser sous ses paupières. La soirée était muette au dehors comme au dedans. Les heures, qui tintaient lentement à l'église, passaient une à une sur la maison avec un accent lugubre. Je m'appliquais à contempler dans une immobilité stupide les ronds tremblants que dessinait la lampe sur le plafond. Je ne voulais ni causer ni penser; j'avais peur de moi et des autres. A dix heures, madame Duchemin enroula son tricot, se leva pour partir et vint me poser la main sur l'épaule.

— Monsieur Valentin, voulez-vous me reconduire? me dit-elle.

Sa voix me fit tressaillir. Elle avait changé de timbre; je la trouvais plus douce, plus attendrie. Je me levai, pris d'un frisson, et je faillis trébucher sur le seuil, j'étais ivre de ma tristesse. Madame Duchemin me prit le bras, et nous sortîmes. Sur la place de l'église, je m'arrêtai pour respirer. J'étouffais. Je remarquai alors que le bras de ma compagne tremblait sur le mien.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je.

— Rien, me répondit-elle, un peu de fièvre!

Nous suivîmes un sentier qui descend à la ville basse; mais arrivés près des ruines du vieux rempart, madame Suzanne me dit:

— Si vous voulez, monsieur Valentin, nous prendrons le chemin des écoliers. La soirée est belle; je sens que je ne dormirais pas. Vous-même paraissez ému. Cette promenade nous fera du bien à tous deux.

Je vis dans ces paroles un pressentiment de malheur, une précaution. J'acceptai, et nous allâmes à pas lents à travers les sentiers qui couronnent la ville haute.

A un détour, nous fûmes frappés du spectacle bizarre qui s'offrait à nous. Les ruines éclairées violemment par la lune prolongeaient le long de la montagne des ombres gigantesques qui allaient se dessiner sur les maisons et sur les promenades de la ville basse. Nous-mêmes, nous prenions à cette lumière des proportions fantastiques :

— Voilà nos illusions qui marchent devant nous, murmura madame Duchemin. Vienne un nuage ou un peu de soleil, et ces géants s'évanouiront.

Je fus frappé de la gravité qui accompagna ces paroles ; j'y voyais encore une préparation menaçante.

— Il y a des illusions, répliquai-je avec un peu d'animation, qui ne meurent jamais ; ce sont celles qui s'alimentent de l'infini.

Madame Suzanne haussa légèrement les épaules par un petit geste de compassion. Nous fîmes encore quelques pas ; la lune se voila, la montagne devint obscure, et les lumières de la ville basse parurent distinctement.

— Nous marchions dans l'idéal, me dit ma compagne, voyez-vous là-bas la réalité ? ce sont ces masures qui fument, et dans lesquelles on travaille, on pleure et on soupe !

— Qui vous dit que ce n'est pas là-bas le mensonge, l'illusion ? répliquai-je, de plus en plus surpris, et un peu alarmé du tour symbolique de notre conversation.

J'avais jugé jusque-là madame Duchemin bonne et douce ; mais jamais un mot de ses lèvres discrètes n'avait pu me faire soupçonner qu'elle comprît quelque chose à la poésie. Modeste et simple, elle semblait un reflet plutôt qu'un rayon. Tout à coup, prenant son parti, elle s'arrêta, me

serra les deux mains dans les siennes, que je sentis moites et tremblantes, et me dit :

— Valentin, aimez-vous Edmée de Sainte-Aure?

— Si je l'aime! m'écriai-je ravi et épouvanté.

— Oh! mon Dieu! je sais ce que vous allez me dire! vous lui avez écrit, elle vous a répondu; vous avez effeuillé toutes les marguerites, toutes les roses du paradis. Mais, après? quand vous serez mariés, quand vous vieillirez ensemble; quand cette blonde jeune fille sera devenue pâle et maladive comme moi, l'aimerez-vous toujours?

— Pourquoi cette question? repartis-je. Puisque vous savez notre secret, puisque vous avez lu mes lettres, vous n'avez rien à me demander. Vous avez vu le fond de mon cœur.

— C'est précisément parce que je vous connais bien, que je vous parle ainsi, monsieur Valentin, me répondit-elle d'une voix émue; c'est parce que j'ai mesuré vos ailes que je crains une chute formidable.

— Et vous aussi! m'écriai-je involontairement, en pensant à toi, mon cher Armand, vous aussi vous doutez de cet amour!

— Je ne doute pas de l'amour; je doute des amoureux!

— Comment?

— Ne se peut-il pas que vous ayez dans l'âme une ardeur inconnue qui vous semble aujourd'hui de la tendresse, et qui demain, peut-être, sera de l'ambition?

— Jamais! jamais ; je veux aimer. Je ne veux pas me faire l'instrument ou le tyran de la vanité des autres.

— Oui, l'on parle ainsi à votre âge, et au mien on pleure.

Je m'aperçus en effet que deux ruisseaux de larmes coulaient le long des joues de madame Duchemin. Je me

sentis pris d'une pitié sincère. La pauvre femme se transfigurait peu à peu ; la tricoteuse obscure du salon de madame de Sainte-Aure entendait quelque chose à l'amour, avait souffert pour lui, et s'alarmait pour le mien.

— O madame, lui dis-je avec chaleur, en l'entourant presque de mes bras, vous êtes la véritable mère d'Edmée. Je vous en prie, expliquez-moi ce qui se passe. Ne m'aimerait-elle plus ? l'aurais-je blessée ? Son silence, vos mystérieuses paroles, vos précautions pour m'amener à je ne sais quelle révélation, tout m'alarme et me fait peur ; parlez ! parlez !

Mais, au lieu de me répondre, madame Suzanne se mit à presser le pas. J'insistai.

— Que me voulez-vous ? me dit-elle, vous croyez aimer mademoiselle de Sainte-Aure, elle croit vous aimer aussi. Mariez-vous ; et, plus tard, quand vous souffrirez, vous viendrez à moi, je vous consolerai et je vous aimerai.

Il y avait dans ces dernières paroles une promesse maternelle qui me troubla. Elle reprit :

— J'ai été comme vous, monsieur Valentin ; j'ai cru comme vous, et j'ai été trompée... comme vous le serez peut-être. On ne vous a jamais dit mon histoire ? Non, d'ailleurs, qui la connaît à Provins ? Je suis madame Duchemin, veuve de M. Duchemin, voilà tout. Si je suis triste, c'est que je porte le deuil de mon mari ; et il y a quelque part une pierre blanche autour de laquelle j'entretiens des touffes de réséda en l'honneur du défunt. Oh ! je suis une petite veuve bien calme, bien résignée, un modèle. Voilà ce qu'on dit, voilà ce que vous pensiez, avouez-le ! Le monde n'a pas besoin de savoir ce que j'ai souffert, et je garde mon secret. Pour vous, je veux parler. J'ai vu venir votre amour, marchant les yeux baissés, portant, comme les saints des légendes, son cœur enflammé dans

ses mains. Je l'ai suivi dans ses essais, dans sa piété; je me suis reconnue à chaque station, à chaque reposoir; et comme je ne veux pas que vous me ressembliez jusqu'au bout, je vais vous dire, si vous le voulez, ce qui m'est arrivé, et ce qui vous arriverait.

En me parlant ainsi avec animation, avec tendresse, elle s'éclairait d'une lumière intérieure qui lui mettait des éclairs dans les yeux. Étonné de cette vision, découvrant tout à coup une âme comme la mienne dans cette humble confidente que je n'avais jamais regardée, je sentais voltiger autour de moi mille terreurs qui me frappaient aux tempes comme des oiseaux de nuit. Mes jambes fléchirent; je m'assis sur une pierre détachée de la muraille. Madame Duchemin, croyant à un acquiescement, s'assit à mon côté, et me fit alors, d'une voix brève, saccadée, que secouait la fièvre, le récit de sa vie entière.

Quelle femme! mon ami, quel génie! quelle ardeur! J'avais des éblouissements en l'écoutant, et je poussais des cris en reconnaissant sur ses lèvres des mots qui me paraissaient jaillir de mon cœur. Elle me racontait à moi-même, en faisant ses confidences. C'étaient mes aspirations, mes enthousiasmes. Sa vie a été une lente immolation. Son mari était un de ces artistes sans idéal, qui mentent au monde et à la gloire, qui donnent à leurs œuvres la grimace de l'inspiration, mais qui, vulgaires et grossiers pour eux-mêmes, n'ont ni la conscience de l'infini, ni la prévision de l'amour. Je pleurais des larmes chaudes que je ne cherchais pas même à cacher, en écoutant ce récit douloureux; quand il fut terminé, je ne pus que prendre la main de madame Suzanne et la porter à mes lèvres.

— Pauvre femme! murmurai-je, combien je vous aurais aimée!

Elle retira sa main, essaya de sourire, et reprit avec une énergie croissante :

— Comprenez-vous maintenant pourquoi je m'inquiète, pourquoi je vous demande si vous êtes bien certain d'aimer mademoiselle de Sainte-Aure, de l'aimer toujours? Comprenez-vous mes terreurs, en reconnaissant dans vos rêves la même naïveté que celle qui m'a perdue?

— Edmée a une âme grande et noble, répliquai-je en palpitant; ce n'est pas elle qui trompera jamais mes espérances.

— Qu'en savez-vous? me dit un peu durement madame Duchemin. Mon mari faisait des œuvres aussi belles que les lettres d'Edmée sont éloquentes. Je m'étonne qu'un homme de votre âge, de votre fortune, de votre intelligence, de votre passion, ne se soit pas encore demandé s'il n'y avait pas une carrière plus vaste, un but plus élevé pour ses ardeurs. Eh quoi! de tout ce feu qui pourrait embraser le monde, vous faites une chaufferette pour les pieds d'une femme, et, à vingt-cinq ans, vous croirez votre tâche accomplie, parce que vous aurez emmené dans le château moisi de vos pères une jeune fille qui vous retranchera du monde des idées et qui vous fera déserter la grande bataille! Fils de gentilhomme, vous attendez qu'on démolisse vos tourelles et qu'on partage vos domaines, pour vous inquiéter de ce qui se passe. Mais regardez donc! Là-bas, en face de nous, autour de nous, au-dessous de nous, il y a des milliers d'hommes qui se jalousent, qui se menacent, qui se tuent, qui s'arrachent des guenilles dont ils font des drapeaux, et qui attendent, piétinant dans la haine, qu'on leur ouvre les portes de l'amour! Vous pourriez être un évangélisateur; vous pourriez, vous qui avez trop de tendresse, répandre cette bonne semence autour de vous. Quand tout le monde cherche la solution du problème; quand les vieillards

meurent en doutant, et quand les jeunes n'osent avancer de peur de l'inconnu, vous, qui avez peut-être le secret, mais qui avez au moins, et certainement, la bonne volonté, vous vous tenez à l'écart, vous refusez votre concours, et vous aimez mieux convertir une jeune fille que le monde! Monsieur Valentin, ne me laissez pas croire que vous manquiez de courage; allez, fouillez, étudiez et dévouez-vous à l'austère apostolat du bonheur de tous. C'est là la seule passion qui vous convienne et qui nous satisfasse !

En parlant ainsi, Suzanne, dont le mantelet et le chapeau avaient roulé sur l'herbe, était vraiment belle. Je me sentais bien petit près de cette pythonisse qui frappait sur sa poitrine et faisait résonner dans son cœur le cœur de l'humanité. Juge de ma stupeur et de mon admiration! J'étais entraîné et retenu. Cette paróle vibrante me fouillait et me laissait des étincelles dans l'esprit. J'étais tenté de dire comme elle; mais le souvenir de mon père, le mépris des querelles politiques refroidissaient subitement cette émotion. Comme je ne répondais rien, Suzanne m'interrogea.

— Utopie pour utopie, lui dis-je, j'aime mieux risquer mon bonheur que celui des autres.

— C'est une reprise de l'égoïsme, repartit-elle. D'ailleurs, qu'appelez-vous utopie? Nous sommes ici sur des ruines; ce que je pousse du pied, ce caillou était un fragment de cette muraille. Vous êtes assis sur le vieux monde détruit, et vous doutez de l'avenir, vous! Mais tout est mensonge dans la vie, politique, philosophie, science, tout, excepté l'amour, la seule chose vraie, parce qu'elle est la seule chose immortelle. Aimez donc! mais aimez ceux qui souffrent, ceux qui pleurent, toutes ces familles, toutes ces misères. Ah! si vous me compreniez!

— Mais pourquoi donc le monde serait-il jaloux de mon amour? demandai-je effrayé à la fois et à demi entraîné. Faut-il donc immoler d'abord ses plus pures affections, et l'humanité a-t-elle besoin d'une place vide? Edmée de Sainte-Aure m'aime, j'en suis certain; elle sera mon inspiration, mon conseil, ma récompense si je triomphe, et, si je succombe, ma consolation suprême.

Madame Duchemin parut ramenée subitement à la réalité. Un soupir imprégné de larmes souleva sa poitrine : elle me regarda avec une inexprimable affection, et, me frappant doucement le front : « Pauvre enfant! » me dit-elle.

C'était le mot par lequel mon père avait accueilli autrefois mes premières confidences d'amour. Je fus frappé de cette coïncidence. Madame Duchemin coupa court à mes réflexions ; elle me prit le bras en disant : « Reconduisez-moi, il fait froid, ma fièvre redouble. » Ses mains étaient brûlantes, et pourtant elle tremblait.

— Madame, lui dis-je, depuis quelques jours, je me sens menacé dans mon bonheur; je vous en prie, au nom de ces pensées qui sont communes à nos deux âmes, dites-moi tout. J'aurai le courage de tout entendre. Qu'y a-t-il? que se passe-t-il?

Suzanne s'arrêta, me regarda comme pour lire jusqu'au fond de ma pensée :

— Aimez-vous Edmée de Sainte-Aure? me demanda-t-elle encore une fois, d'une voix redevenue paisible.

— J'en atteste le souvenir de ma mère, je ne saurais vivre sans l'aimer.

— Eh bien ! alors, soyez heureux, monsieur Valentin. J'étais folle. C'est ce brouillard qui me porte au cerveau ; oubliez mes paroles. Vous avez raison, c'est une utopie que de songer à l'humanité. Le bonheur à deux, c'est là le vrai bonheur. Je n'ai parlé ainsi que pour vous détour-

ner d'un mariage qui me semblait mal assorti ; mais enfin, vous connaissez Edmée mieux que moi, vous avez correspondu avec elle ; moi, je ne sais que ce qu'elle veut bien me dire, je me suis trompée. Encore une fois, n'en parlons plus.

Nous descendîmes la côte. Madame Duchemin semblait ne pas vouloir me laisser à mes pensées ; elle ne cessait de me parler ; elle rentrait peu à peu dans ces conversations banales dont je ne l'avais jamais vue sortir avant cette nuit. Peu à peu, à mesure que nous respirions l'atmosphère de la ville basse, elle redevenait l'insignifiante et douce petite veuve qui charmait la maison de M. de Sainte-Aure. Mais elle avait beau faire, je l'avais surprise dans sa vraie lumière, dans son idéale beauté. Quand elle fut à sa porte, nous confondîmes nos quatre mains dans une étreinte. Notre adieu muet était plein de confidences. Avant d'entrer, elle me dit : « A demain, monsieur l'amoureux ! » Mais le rire dont elle accompagna cette ironique parole ressemblait à un sanglot. Je remontai lentement la côte ; à chaque pas je m'arrêtais : que signifiait cet entretien ? D'où provenait cette explosion de sentiments si longtemps et si religieusement contenus ? D'où venait cette sollicitude de madame Suzanne pour moi ? Quand je me suis retrouvé ici, devant mon fauteuil, j'y tombai, brisé de la lassitude que donne la peur. Mon cher Armand, je sens que la vérité m'échappe. Un affreux soupçon m'est venu. Je ne veux pas dormir. Je continuerai cette lettre demain. Je vais aller chercher tout le trésor de ma correspondance avec Edmée ; je veux tout relire. Ces lettres sont bien écrites par elle, n'est-ce pas ? O mon Dieu ! les voilà avec leur joli papier parfumé ! C'est bien là cette petite écriture hésitante et naïve que j'embrassais chaque soir ! Que deviendrai-je, s'il me faut un jour brûler ces feuillets ? Si Edmée ne m'aime pas ! mais, non, j'exagère, je suis dans

un cauchemar. Demain, tout s'éclaircira. Ah! pourquoi ne suis-je pas à demain!

22.

Je sais tout, mon ami; je suis écrasé. Depuis une heure, j'hésite à prendre la plume. J'étais dupe de la coquetterie d'une petite fille et de la rouerie d'une Sapho provinciale! O mon père! je veux haïr comme vous! Quoi! tout est donc corrompu sur la terre? Le plus beau visage sera donc un mensonge, et le plus virginal sourire cachera donc un piége? Mais que me restera-t-il à vouloir? Je ne veux plus croire à rien, pas même à l'amitié, car je ne suis plus peut-être pour toi qu'un prétexte à épigrammes! Oh! si le suicide n'était pas si bête! si l'on pouvait quitter ce monde en le souffletant de sa mort! je fuirais, j'irais demander à Dieu et à ma mère raison de mes mécomptes. J'ai eu tort de blâmer Werther; il était dans son droit.

Ce matin, après une nuit d'insomnie, j'ai couru chez madame Duchemin; elle n'avait pas dormi non plus. Je fus frappé de la pâleur de son visage. Il semblait que l'orbite de ses yeux se fût agrandi. On voyait des sillons de larmes sur ses joues. Sa froide petite chambre aux rideaux blancs, à l'étagère chargée de livres ressemblait à une cellule. Je venais débordant d'inquiétude et peut-être de colère; je me sentis intimidé et dompté par ce spectacle. Je m'arrêtai sur le seuil, et, tendant les lettres d'Edmée :

— Madame, balbutiai-je essoufflé, sentant la peur étrangler mes paroles dans mon gosier; madame, on m'a trompé, n'est-ce pas? De qui sont ces lettres?

Suzanne devint blanche comme un linceul; un feu

sombre passa dans ses yeux profonds. Elle se leva droite et fière, et me dit d'une voix rigide :

— Ces lettres sont de moi, je les ai dictées.

— Je m'en doutais, m'écriai-je en jetant le paquet au milieu de la chambre, vous qui vous êtes fait un jeu de mon amour, soyez maudite !

Suzanne retomba dans un fauteuil ; je crus qu'elle allait s'évanouir, et, malgré ma colère, je m'avançai pour lui porter secours. Mais elle s'affaissa sur les genoux, et, me tendant les mains :

— Pardonnez-moi, monsieur Valentin, me dit-elle.

— Vous pardonner le malheur de ma vie, la chute de mon amour; à vous qui vous êtes fait un plaisir cruel de railler ma croyance, mes illusions ! Vous pardonner ! non, madame. Quant à Edmée, la complice de cette comédie sacrilége...

Suzanne m'interrompit, et, se plaçant devant la porte pour m'empêcher de sortir :

— Tenez, monsieur Valentin, connaissez-moi tout entière; puis ensuite vous me maudirez, vous me haïrez, vous me mépriserez tout à votre aise. Edmée vous aime. La pauvre enfant n'a vu qu'un secours innocent dans ma conduite. Incapable, au début, de vous comprendre, de vous suivre dans les sentiments infinis dont vous lui ouvriez la perspective, elle est venue à moi, m'a tout confié; alors, c'est vrai, j'ai été tentée. J'aurais dû vous dire : — Cette jeune fille ne mérite pas votre amour. Ne prodiguez pas en vain les plus pures émotions. Allez chercher ailleurs quelqu'un qui vous aime et qui vous comprenne ! — Mais je vous comprenais, moi, je vous avais deviné. Je sentais qu'à vingt ans je vous aurais ardemment aimé ; vous étiez mon rêve attardé qui devenait réel quand j'étais vieille et mourante. J'ai voulu rendre à votre âme le son que la mienne en avait reçu. Je

me suis dit qu'Edmée s'échaufferait entre ces deux foyers; j'ai succombé au désir de me faire aimer, moi, que vous n'aviez jamais regardée, à travers la beauté, la candeur d'Edmée. J'ai eu tort. Mais voyez mon front, mes larmes, prenez mes remords en expiation; d'ailleurs, c'est votre aute, pourquoi avez-vous écrit ?

— Ainsi, répondis-je, Edmée n'a ni intelligence ni perception vraie de l'amour !

— Edmée est un cœur d'une sainte ignorance, qui ne se rend pas compte des dimensions ni de la portée de son amour. C'est un lis terrestre, mais dans lequel la rosée du ciel peut tomber un jour. Elle ne soupçonne rien de ma trahison ; respectez-la au moins, et, si vous ne l'aimez plus, ne profanez pas, en l'accusant, le penchant naïf qu'elle a pour vous.

— Mais dois-je donc l'épouser?

Suzanne hésita. Un nuage de pourpre envahit ses joues.

Elle reprit :

— Je ne puis vous donner de conseils. Vous savez tout, Consultez vos forces.

— Hélas! repris-je avec désespoir, vers quel abîme m'avez-vous conduit !

Accablé, anéanti, je laissai tomber ma tête dans mes deux mains, et je pleurai comme un enfant. Madame Duchemin s'était baissée et ramassait les lettres éparses que j'avais jetées en entrant.

— Que faites-vous? lui dis-je avec colère; vous voulez me reprendre les preuves du crime?

— Je veux recueillir les débris de nos deux cœurs.

Je contemplai cette pauvre femme dont, pour la première fois, la beauté triste m'était révélée; mais, par un mouvement du cœur que je raconte sans chercher à l'expliquer, je m'irritai surtout de la trouver moins vieille,

moins insignifiante que je ne me l'étais toujours représentée. Je lui en voulais des titres qu'elle pouvait avoir encore à l'amour. N'osant cependant l'outrager d'un reproche que je sentais errer sur mes lèvres, je me levai brusquement pour partir.

— Ainsi, vous ne me pardonnez pas ? dit-elle en me tendant la main.

— Je ne vous maudis plus, voilà tout... Et je partis. Ah ! mon cher Armand, puisses-tu ne jamais soupçonner les tortures que je ressentis en prenant le chemin de la ville haute ! Le sol vacillait sous mes yeux ; les arbres, les maisons semblaient s'écrouler ; tout tombait dans mon abîme. Je dus sembler fou aux gens qui me rencontrèrent. J'étais tenté de crier ; je voulais courir au cimetière ; j'avais besoin de voir des tombes. Mille lugubres vertiges m'agitaient le cerveau. J'avais conscience d'une sorte d'imbécillité qui montait, qui me gagnait, et, tout bas, je me disais : — Bientôt je ne penserai plus, tant mieux ! A la porte de M. de Sainte-Aure, je m'arrêtai pris de terreur, j'allais revoir Edmée, cette héroïne stupide de mon roman. En quels termes lui reprocher son mensonge ? Comment l'accabler ? Et ces parents insouciants qui permettaient à une étrangère, à la première venue, de surveiller, de conseiller leur fille ! Si je partais sans les revoir ! Je ne voulais pas sonner, et, malgré moi, j'agitai la chaîne de la cloche. Le domestique fut frappé de ma pâleur, du bouleversement de mes traits. Je prétextai une violente migraine, et sans revoir personne, je courus m'enfermer ici.

Mon ami, que devenir ? Je hais ces deux femmes, l'une pour son intelligence engourdie, l'autre pour sa cruelle et implacable rouerie. Je vais retourner au château de Rianval ; de là j'irai te rejoindre. Je m'abandonne à toi ; tu as vaincu. L'idéal est un songe, l'amour pur une sottise. Il

n'y a de beau que la matière. Tu achèveras de me convaincre : je suis jaloux de toi.

22, onze heures du soir.

Depuis ce matin, j'ai beaucoup pensé, beaucoup pleuré, et je veux, avant de chercher un peu de repos, te fermer cette longue lettre. Je suis bien malheureux, mon ami ; mais Suzanne et Edmée sont-elles donc si coupables ? L'une, pauvre veuve d'amour, s'est laissé tenter par une fiction ; l'autre a cru naïvement que l'amour était une simple affaire de politesse, et elle s'est fait aider à aimer. Quelle est la plus cruelle des deux ? Ne furent-elles pas des bourreaux innocents ? Maudite soit mon ambition, qui m'a fait courir au-devant du mirage ; mais bénies soient-elles, ces deux âmes qui ont cru me guérir en m'empoisonnant ! Suzanne, je vous aurais aimée ! Et vous, Edmée, j'aurais été pour vous un frère ; mais, parce que votre tendresse s'est trompée, dois-je donc vous maudire !...

23 octobre.

Je n'ai pu achever ma lettre cette nuit. J'ai revu ce matin madame Duchemin ; je ne lui ai pas dit un mot ; je ne lui ai apporté ni excuse ni pardon. Avec elle les paroles sont de grossiers auxiliaires. Un regard suffit. Comme elle entrait chez madame de Sainte-Aure, j'ai été simplement au-devant d'elle ; je lui ai tendu la main ; elle a compris, et un pâle sourire, comme un rayon de soleil qui glisse sur la neige, a coloré un instant ses lèvres blêmies. Elle a souffert autant que moi. Quant à Edmée, je ne lui parle pas ; mais je la regarde sans co-

lère. Mon ami, qu'elle est donc belle! Pourquoi n'a-t-elle pas l'âme de Suzanne? Pourquoi Suzanne n'a-t-elle pas sa jeunesse?

LETTRE XXXVI

DE SUZANNE A L'ABBÉ RICHARD

Provins, octobre.

Valentin sait tout. Je me suis humiliée devant lui. Il a été héroïque dans sa douleur. Je ne vous dirai pas qu'il me pardonne; mais du moins il ne me maudit plus. Je ne crois pas que le mariage soit compromis; Edmée est si belle! Quant à moi, mon cœur est vide, ma raison abattue. C'est mon dernier rêve qui se dissipe. Coupable ou sacrée, cette illusion m'était devenue chère. J'aimais trop Valentin. Je suis deux fois veuve; mais je ne porterai pas longtemps sur la terre ce dernier deuil. Êtes-vous satisfait, mon frère? J'ai fait mon devoir.

LETTRE XXXVII

DE L'ABBÉ RICHARD A SUZANNE

Meurville, octobre.

Ma sœur, Dieu soutient les faibles. Vous avez fait un grand pas; ne songez point à le regretter. Je vous l'ai

déjà dit, on ne meurt point de ces passions. Les sollicitations de la douleur sont des piéges tendus à votre courage. Brisez-les, et vous vivrez! Je vais prier Dieu, ma sœur, pour votre entière guérison !

LETTRE XXXVIII

D'ARMAND A VALENTIN

Venise, novembre.

Mon ami, je triompherai modestement. Je ne rirai pas de ta catastrophe risible. Je ne l'avais pas prévue de cette façon; mais, quelle qu'elle soit, elle te démontre la niaiserie de tes adorations mystiques. Accepte franchement ce plongeon dans la réalité.

Cette madame Duchemin me paraît une femme d'imagination pratique. Elle a voulu te traiter comme madame de Warens traitait Rousseau. En te voyant toujours à l'alphabet, elle a voulu te faire épeler couramment. *Povero !* comme on dit ici, tu recules, tu fais la moue, tu appelles cela dégringoler de ton rêve ! En vérité, je ne te plains pas.

Comment ! il te suffit de paraître, pour devenir le fiancé d'une fort belle personne et le petit Jean-Jacques d'une tendre *maman* de quarante ans, qui n'a peut-être pas autant de coadjuteurs que madame de Warens ! Tu trouves à la fois le ciel à ta droite, la terre à ta gauche; tu n'as qu'à te baisser pour ramasser la fleur et le fruit;

et voilà que ta bégueulerie te fait jeter les hauts cris! Tu insultes à la fois l'ange et la femme! C'est être deux fois niais.

Épouse mademoiselle Edmée, console madame Suzanne! Cette petite Héloïse embéguinée a du bon : ses quarante années et quelques mois ne sont pas un défaut. Une veuve est toujours jeune quand elle est complétement veuve, et celle-là me paraît l'avoir toujours été, même du vivant de son mari.

Ou plutôt, la sagesse parle par mon bec de plume, ne te marie pas ; laisse madame Suzanne préparer pour d'autres les pipeaux de mademoiselle Edmée. On t'a trompé, mystifié ; cela te dégage. Tu as vu de près le mariage, tu sais à quoi t'en tenir sur ton idéal. Le seul cœur qui te comprenne est celui d'une matrone.

Tu es puni de ta curiosité. Tu as voulu, comme Psyché, regarder l'Amour endormi. Une goutte brûlante est tombée sur quelque endroit du beau corps, et le dieu malin, en s'éveillant, t'a fait la grimace et t'a tiré la langue.

Je me réjouirais de cette catastrophe si elle te guérissait. Juge les femmes! En voici deux, fort honnêtes; l'une est pure comme la rosée, chaste comme un lis, et pourtant elle te fait trébucher dans un piége atroce, et te joue une comédie dont tu es dupe; l'autre, pauvre invalide, qui se souvient encore de la gloire et des combats, se sent prise d'un bon sentiment, et t'inspire une passion au profit d'une fort belle poupée qui n'a que l'inconvénient d'avoir de l'étoupe à la place du cœur ! Mon cher, quand nous nous avisons de tromper les femmes, quelque précocité que nous ayons à cet égard, nous sommes toujours en retard sur elles, et c'est une revanche que nous prenons.

Que vas-tu faire, mon pauvre ânon, entre tes deux pi-

cotins? Vas-tu jouer ton bonheur à pile ou face? Vas-tu pardonner ou fuir? Je quitte décidément Venise dans une quinzaine de jours. Veux-tu que je te ramasse en passant par Provins, et que j'emporte tes débris à Paris ou à Rianval?

LETTRE XXXIX

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, novembre.

Dans tes railleries, tu touches ma plaie. La rage de dents est venue. J'aime, mon ami, d'un amour impossible, un être multiple. J'éprouve près d'Edmée une fièvre que je connais trop bien et que je ne puis dompter; mais Suzanne a mon âme. Je veux les fuir, les maudire; je me dis que l'une est sotte, que l'autre est vieille; et je les confonds toutes deux. Je donne à Edmée l'intelligence de Suzanne, à Suzanne la beauté d'Edmée. Tous les soirs, je reconduis madame Duchemin, qui semble minée par un mal terrible. La pauvre femme ne vit plus que par les yeux. Sa peau diaphane laisse voir le sang qui circule comme une flamme dans ses veines. Si tu savais quelle félicité amère, quelle joie pleine de deuil je ressens près d'elle! Nous faisons chaque soir une promenade sur les ruines. Là, seuls, loin du monde niais et vulgaire qui ne saurait nous comprendre et qui se moquerait, nous lançons nos deux cœurs dans l'infini; nous causons de gloire, de poésie, d'amour, que sais-je? Nous divaguons

saintement, délicieusement. Madame Duchemin croit à un avenir prochain pour les philosophies d'amour qui veulent régénérer le monde. Si tu savais avec quelle éloquence simple et persuasive elle m'expose son système! Comme elle me fait rougir de ma faiblesse pour les vieux souvenirs aristocratiques de ma famille! C'est la foi de mon père, plus avancée, plus ardente, plus aimante, plus réelle. Cette femme a la passion de l'humanité; elle me transporte au delà des affections égoïstes. Si je pouvais, hélas! par une sorte de bigamie loyale, épouser Edmée et laisser tout mon cœur à celle-ci! Quand je la quitte au seuil de sa petite maison, j'éprouve un ébranlement douloureux. Je sens que j'abandonne tout mon génie, toute ma foi idéale. J'ai des mouvements de haine pour Edmée. Je veux rompre cet odieux mariage; mais le lendemain, quand je revois mademoiselle de Sainte-Aure, je jure de l'aimer, de ne vivre que pour elle! Je me fais illusion. Je trouve de la grâce à son moindre mot. La pauvre enfant ne se doute pas de mes combats; parce qu'elle me voit lui sourire, elle croit que j'ai tout pardonné!

Ah! tu avais raison, on ne peut séparer les sens de l'âme. J'étais un utopiste insensé. J'en suis puni. J'imaginais une union céleste en dehors de l'humanité; l'humanité m'a saisi; nous luttons. Comment triompherai-je? Je ne rêve plus seulement d'épanchements mystiques; Edmée m'enivre; sa possession est un bonheur dont la pensée met du feu dans ma poitrine. Mais quoi! est-ce là tout? O mon âme, mon âme, tu n'es pas matière; je sens que tu fuis ces vapeurs grossières des voluptés terrestres! Mais vaut-il mieux te perdre? Qui me sauvera? Je suis le fiancé de deux amantes; l'une m'enlace, l'autre m'élève. Edmée, Suzanne, pourquoi n'êtes-vous pas une seule et même créature? L'une est fraîche, souriante, naïvement épanouie dans sa jeunesse; l'autre est pâle,

malade. Nul n'hésiterait. Moi, je mets ma gloire à hésiter, et je me sens torturé, déchiré. Mais que deviendrai-je, quand j'aurai décidé ma vie? Quoi que je fasse, j'emporterai des regrets terribles.

LETTRE XL

D'ARMAND A VALENTIN

Venise, novembre.

Décidément, mon cher, tes amours divines, panachées de parfums terrestres, te laissent entre ciel et terre dans une position ridicule. Décide-toi, imprudent acrobate! Tu aimes madame Suzanne au clair de la lune; tu aimes mademoiselle Edmée sous le soleil; eh bien! la question est de savoir si tu préfères la nuit au jour. Cela devient une affaire de couleur. Rouge ou noir! Moi, je dirais rouge; mais il y a peut-être quelque raison pour dire noir. Tu rends enfin hommage à cette pauvre matière que tu as trop calomniée. Voilà tes vingt ans qui s'échauffent; courage! sors de ta coquille. A ta place, j'épouserais mademoiselle de Sainte-Aure, et je garderais madame Suzanne pour la correspondance; mais j'ai peur que le peu de matière qui sert d'enveloppe à ta platonique amie ne te tente encore. Alors voici ce que je te propose. N'y a-t-il pas à Provins quelque chapelle gothique? Vas-y par une nuit obscure, et, à la clarté d'un pâle cierge, épouse cette ruine sur des ruines; mais alors fais de la nuit le four, et prends soin de ne vivre que dans le crépuscule.

Quel parti vas-tu tirer de la vertu de Saint-Preux? Où est ta résignation supérieure au brave désespoir de Werther! Pauvre théoricien! deux belles lèvres te font pâlir et mettent en déroute tes légions mystiques. Je n'ose me flatter de la victoire; mais il me semble que ton rêve s'épaissit. Allons donc! coupe tes ailes, et retombe une bonne fois à terre!

LETTRE XLI

DE SUZANNE A L'ABBÉ RICHARD

Provins, novembre.

Ne m'attendez plus; il fait froid, je ne puis quitter Provins. Je suis bien malade, et j'ai peur de vos sermons. Valentin m'a pardonné, il m'aime, je le sens, je le vois; mais il aime aussi Edmée. Se peut-il que je sois la rivale de cette chère enfant? Elle a la beauté; moi, j'ai l'amour. Je me berce par instants de cette pensée qu'il prendra en pitié la pauvre femme souffrante et flétrie. Serait-ce la première fois qu'une union pareille s'accomplirait? Mon frère, ne béniriez-vous pas ces deux époux? Le médecin me trouve beaucoup de fièvre; il me défend les émotions; il croit, comme vous, qu'on peut s'empêcher de penser.

LETTRE XLII

DE L'ABBÉ RICHARD A SUZANNE

Meurville, novembre.

Ma sœur, y songez-vous? Vous étiez à plaindre; vous n'êtes plus que ridicule. L'orgueil vous pousse à l'extravagance. Épouser M. Valentin! rompre au profit de votre inexorable vanité ce mariage qui fait la joie de deux familles! cela est plus qu'insensé. Écoutez votre médecin; guérissez-vous par du calme et de la raison. Priez, méditez, apaisez ces orages, et, si vous ne voulez venir, faites que je ne sois pas tenté d'aller à Provins.

LETTRE XLIII

DE SUZANNE A L'ABBÉ RICHARD

Provins, novembre.

Mon frère, vous n'êtes pas un prêtre de Jésus; vous êtes impie dans votre cruauté. Ah! l'on peut guérir, dites-vous; eh bien! soyez content, je suis certaine de ne plus souffrir bientôt. Vos conseils sont merveilleux. Vous avez raison, je suis folle. Moi, penser à Valentin! c'était du délire. Je l'ai surpris, le pauvre enfant, causant avec

Edmée, et ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu m'a guérie. Il l'aime, il l'aime seule. Il a voulu ce soir m'interroger, j'ai paru scandalisée de ces familiarités intellectuelles. Je l'ai fait redescendre de son ciel à terre. J'ai voulu être pour lui, comme pour tout le monde, la froide, simple et insignifiante Suzanne. Je ne sais si j'ai réussi, mais il part demain pour Rianval. Reviendra-t-il? Edmée va l'attendre. Quant à moi, je vous le jure, je ne l'attendrai pas; je l'ai vu aujourd'hui pour la dernière fois.

Ma petite maison est bien lugubre, bien froide, la solitude me fait peur. Mon bon frère, venez passer quelques jours avec moi. Le médecin veut que je garde le lit. Je suis faible; pour vous avoir écrit cette page, je suis toute en sueur : ce sont mes larmes qui fuient. . . . . .

. . . . . .

Je n'ai pas eu la force ce matin d'achever ma lettre; je me suis évanouie. Ce soir, je me sens beaucoup mieux. Valentin est parti, je viens de voir passer sa voiture. J'ai eu le courage de me cacher derrière mon rideau; enfin, je suis digne de vous, mon frère, j'ai obéi jusqu'au bout.

LETTRE XLIV

DE VALENTIN A ARMAND

Provins, novembre.

Je pars, je quitte Provins; je vais à Rianval demander à mon père un conseil, une inspiration; je sens qu'ici je deviendrais fou et que je commettrais quelque lâcheté. Je

n'ose prendre un parti. Un doute terrible m'assiége. Je me sens attiré en sens contraire par cette beauté complète et par cette âme sublime. Edmée, dans son innocence, ne voit rien de ces combats, et Suzanne est un juge sévère dont je redoute le mépris.

Ce matin j'étais dans le jardin, accoudé sur la terrasse; je voyais le vent secouer les arbres et emporter au loin sur la ville base des tourbillons de feuilles. Je m'interrogeais, et je me disais que ce double amour était un cruel châtiment. Tout à coup, j'entendis Edmée qui venait à moi en chantant. L'air vif agitait ses cheveux autour de ses tempes, des couleurs plus vives animaient ses joues; on eût dit le printemps, joyeux et intrépide, s'avançant au-devant de l'hiver.

— Que faites-vous là? me dit-elle avec son ingénue gaieté, vous allez vous enrhumer?

J'en suis venu à ce point, que les vulgarités de cet ange me ravissent et m'enchantent, quand je la vois. Dès que je me trouve seul, je rougis, j'ai honte; mais ses yeux étincelants de bonté candide, ses lèvres roses, toute sa démarche donnent une sorte d'éloquence et de sens ingénieux à ses naïvetés; devant elle, rien ne me semble niais ou futile.

Je lui offris le bras, et nous errâmes pendant une heure dans le jardin, causant de toutes choses, jetant des rires au milieu de graves pensées, nous regardant, nous aimant, nous pressant les mains. Mon cœur battait avec violence. Moi, dont tu connais la réserve, en sentant à mon bras ma fiancée, ma femme, le bonheur et l'enchantement de ma vie, j'eus tout à coup, pour la première fois, une tentation étrange; j'osai presser Edmée sur mon cœur et approcher mes lèvres des siennes. Elle ne se dégagea pas assez vite pour m'épargner ce sacrilége. J'entendis un cri, je me retournai, et je vis, à dix pas derrière moi, ma-

dame Duchemin, qui nous regardait pâle et souriante. J'oubliai tout, et je courus à elle.

— Je vous ai dérangés, murmura-t-elle en embrassant Edmée. Allons, mes enfants, il est bien temps qu'on vous marie. Je vais gronder M. et madame de Sainte-Aure.

Et elle nous parla simplement, doucement de notre ménage, de notre bonheur futur. De toute la journée, je ne pus me trouver seul avec elle. Vers le soir, comme elle était fort souffrante, elle voulut rentrer ; je m'offris pour la reconduire. En route, je cherchai à m'excuser, à lui demander pardon ; alors elle parut étonnée, m'affirma que son rêve était accompli, que mon mariage avec Edmée était son but le plus cher ; elle m'écrasa à plusieurs reprises du nom de *fils*, se montra simple, maternelle, et me laissa à sa porte, humilié, inquiet, confondu.

Je pars, mon ami ; j'ai besoin de me reconnaître et de me retrouver auprès de mon père. Ici, j'outrage l'hospitalité de M. de Sainte-Aure et l'amour d'Edmée. Quant à Suzanne, m'aime-t-elle, ou bien étais-je le jouet d'une illusion poétique ? Il y a dans le cœur de cette femme des profondeurs sublimes.

J'ai pris un prétexte plausible. Je pars demain. Écris-moi à Rianval.

LETTRE XLV

D'ARMAND A VALENTIN

Venise, novembre.

Mon cher Valentin, je quitte Venise, et je cours te rejoindre chez ton père. Tu en es au baiser du bosquet. C'est ici qu'il fait bon mettre un signet au livre. Quoi que tu dises et que tu fasses, tu as bu; donc tu boiras. Mademoiselle Edmée a vaincu sans s'en douter; ce sont là les plus belles, les plus sûres victoires. Madame Duchemin est peut-être tout simplement une bonne petite fée qui t'a pris par ton faible pour te faire aimer l'héroïne de ton roman. Elle t'a conduit par une avenue mystérieuse à la belle princesse endormie. Tu l'as réveillée. Le sort en est jeté. Celle-ci t'appartient. Tu manquerais à la loi de tous les dénoûments connus, si tu t'éprenais d'une belle passion pour la baguette de la fée, au lieu d'accepter son présent. Cette madame Duchemin est un grand cœur. Je voudrais causer avec elle. Elle doit avoir d'autres souvenirs que ceux qu'elle t'a confiés. Quand j'irai à ta noce, je me propose de lui crocheter un peu le cœur.

Attends-moi.

LETTRE XLVI

DE VALENTIN A ARMAND

Château de Rianval, novembre.

Viens, mon ami, quoique le château de Rianval soit un triste séjour, surtout à l'entrée de l'hiver, pour un homme qui va rapporter du soleil et des parfums de l'Italie. Mais nous n'y resterons pas longtemps. Je retourne dans quelques jours à Provins. Mon père m'accompagne; tu viendras avec nous.

Mon cher Armand, tu railles cette martyre qui m'aime et qui me prescrit mon devoir. Non, ce n'était pas pour que je devinsse l'époux d'Edmée qu'elle a laissé parler son cœur; non, c'est elle qui est véritablement ma fiancée. Je l'ai bien compris dans cette austère demeure; je me suis retrouvé dans la chambre de ma mère, avec tous mes élans d'amour chaste et immatériel.

Suzanne, Suzanne, c'est en vous que mon âme a passé. C'est vous qui m'avez deviné; par vous j'aurais été grand et inspiré; mais je serai digne de vous, mon amie, et Dieu réunira, je l'espère, après les années d'épreuve, les êtres qui se seront vainement cherchés ici-bas.

Mon père m'a reçu, comme toujours, avec cette tendresse grave qui est à la fois une caresse et un conseil. Il était plus souriant, parce que, depuis quelques mois, il arrangeait dans le coin le moins rigide du sombre manoir un nid pour les deux enfants qui devaient venir. Il m'a embrassé comme un élu de l'amour, en m'enviant et en me bénissant. J'ai été plusieurs heures sans oser lui

révéler mes angoisses. Enfin, je lui ai tout dit. Je lui ai raconté jour par jour ce drame muet, cet amour qui est né par une journée d'été, et qui est devenu lugubre et morne comme la saison. Je lui ai lu les lettres de Suzanne ; je lui ai expliqué cette femme sublime ; je lui ai montré, sous le suaire de la vie de province, cette sainte prêtresse des amours divines.

Mon père, mon cher Armand, ne s'est pas moqué. Il n'a pas raillé, il n'a pas maudit ; il a pleuré et il m'a dit :

— Valentin, madame Duchemin vous a héroïquement montré la route. Elle a compris qu'une jeune fille pure et innocente s'était éclairée, animée à votre foyer. Votre bonheur lui coûterait le sien. Edmée n'est coupable que de vous avoir écoutée. C'est à elle qu'il faut vous immoler ; madame Suzanne n'a pas hésité, n'hésitez pas non plus, mon fils. Je ne vous dis pas d'oublier ; il y a des rêves dont on se souvient toujours ; mais que cet amour mystérieux et impossible reste un secret entre Dieu et vous. Pensez-y pour vous exhorter au sacrifice. Mettez sur votre front un mensonge sublime. Souffrez, mais ne présentez à mademoiselle de Sainte-Aure, à madame de Rianval, qu'un visage souriant et calme. Donnez-lui la vie qu'elle vous demande. Elle n'est pour rien dans vos malheurs, et vous êtes tout dans son amour. Mon fils, je vous aiderai, je vous soutiendrai. Votre imprudence a mis en jeu le repos, l'honneur d'une enfant ; expiez courageusement, chrétiennement. Voilà ce que vous dirait madame Duchemin. Voilà ce qu'elle a fait. Ne restez pas au-dessous d'elle. Aimez-la dans les âpres douleurs du renoncement, et l'âme de votre mère viendra vous bénir.

J'ai embrassé mon père ; il avait formulé ma pensée. Je retourne à Provins, j'épouse Edmée.

Avant de partir, j'ai parcouru cette vieille maison, le

jardin et les allées du parc avec tristesse. Je demandais pardon à ces amis de ma jeunesse de la fête préparée pour eux. Ils me verront revenir résigné; mais eux seuls sauront mes regrets, mes souffrances. Ce supplice enivrant que je rêvais pour Werther, je vais le subir. Je l'accepte avec joie, puisqu'il doit me rendre digne des amours divines et immortelles. Je cacherai, sous la banalité d'un bonheur de convention, un regret terrible, mais un espoir éternel.

Viens donc jouer ton rôle dans cette comédie !

LETTRE XLVII

DE SUZANNE A VALENTIN

Provins, décembre.

On parle de votre retour, on vous attend, mon ami. Ne revenez pas encore. Je fais ce que je peux pour n'être pas de la noce; mais la mort n'en finit pas avec moi; je languis, je traîne. Attendez huit jours, quinze jours; et quand on vous enverra une petite lettre bordée de noir, accourez vite, ce sera le signal des violons. La vieille radoteuse ne sera plus là; vous n'aurez plus à craindre mes sermons sur la montagne, mes dithyrambes ridicules; je serai dans les bras du seul amant qui soit fidèle, et je vous promets d'être bien sage dans mon petit tombeau, et de n'en point sortir pour aller vous disputer à votre jeune et belle épouse...

Ah! Valentin, pardonnez-moi! je suis cruelle, je suis

folle; mais je vous le demande au nom de ma vie entière, dont vous seule avez deviné le cilice enflammé, que je ne vous revoie pas; c'est bien assez d'entendre parler de vous et d'en rêver!

O mon enfant! quelle existence, si je vous avais rencontré il y a plus de vingt ans! vous m'auriez aimée, n'est-ce pas? vous me l'avez dit; répétez-le-moi encore, toujours; donnez-moi le mensonge du passé; je vous laisse le présent; je vous abandonne l'avenir. J'ai été belle. Le croyez-vous? aussi belle que mademoiselle de Sainte-Aure, mais d'une autre façon. Vous m'auriez remarquée, je n'en doute pas. Nous n'aurions pas eu besoin de nous écrire; mais du regard nous nous serions devinés et compris; et alors, la main dans la main, bénis du ciel, enviés et peut-être aussi méconnus du monde, nous serions allés cacher notre bonheur dans ce vieux château que vous habitez seul et que je ne verrai jamais.

Ah! pourquoi Dieu ne veut-il pas que deux âmes pareilles se rencontrent ainsi! il est jaloux du paradis que ce couple se ferait pour lui seul, et il aime mieux mes tortures et vos mécomptes.

J'ai été bien coupable; vous en ai-je assez demandé pardon? je ne le crois pas. Quand Edmée m'a apporté votre première lettre, j'aurais dû m'alarmer de votre audace, avertir les parents, gronder la jeune fille; en tout cas, ne point dicter de réponse. Ou bien, s'il le fallait absolument, j'aurais dû vous détromper, en laissant Edmée se révéler naïvement sous ma dictée. Mais j'ai été horriblement tentée.

Je n'ai pas voulu mourir avant de soulager mon cœur. Je me suis élancée, les yeux fermés, l'âme ouverte, dans cette correspondance qui était un vol et un sacrilége; j'ai déshonoré ma vie par cette imprudence, et je vous ai ménagé la plus cruelle des désillusions. Mon lâche cœur

n'a pas su aller jusqu'au bout de son martyre. C'est que aussi je n'ai point d'ami, point de confident au monde. Mon frère, un brave curé de campagne qui applique les formules religieuses sans les comprendre, s'est imaginé que l'on guérissait de mon mal, et a pris à tâche de me gronder !

Vous me sembliez, vous, l'ami, le frère, le conseil; et puis j'ai joué trop longtemps à la mère de famille; je me suis trop complu dans mon rôle. Ah ! pourquoi êtes-vous venu ? Je vous aurais toujours espéré, et il m'eût paru moins pénible de mourir avec mon rêve qu'avec mes regrets !

L'entretien que j'ai surpris dans le jardin m'a fait mesurer toute la profondeur de l'abîme vers lequel je vous avais entraîné. En vous voyant serrer dans vos bras la créature jeune et candide que j'avais indignement abusée; en contemplant ces deux fronts si purs, ces deux mains si tendrement unies, j'ai rougi, et je me suis demandé si par hasard j'étais tombée assez bas pour envier à Edmée ce baiser qui vous fiançait. Un baiser de vous à moi ! quel horrible et grotesque châtiment ! Pouvais-je espérer jamais que vous oublieriez mon âge, qui me ferait votre mère ? Il est bien facile à une pauvre malade comme moi, que le chagrin subtilise et qui n'est plus qu'une ombre, de méconnaître les admirables harmonies des sens, pour ne songer qu'à l'âme. Mais vous, n'étiez-vous pas logique en aimant cette enfant de votre âge, et fallait-il me farder, me déguiser, recourir à la plus ignoble coquetterie pour vous disputer au charme de la jeunesse et de la beauté ? J'ose croire, mon ami, qu'avec ses douleurs et ma mort, l'instant de vertige qui nous a faits époux de cœur restera à jamais sacré et respectable entre nous. Mais un pas de plus et je tombais au rang de ces abominables et effrontées vieilles qui veulent se survivre et vont

offrir leur décrépitude aux débutants. Vous avez un ami railleur et matérialiste. Celui-là même, j'en suis certaine, ne rira pas trop de vous ; mais qu'eût-il dit si je m'étais faite la rivale sérieuse d'Edmée ?

Non ; nos deux honneurs sont encore saufs. Vous aurez souffert, mon ami, vous souffrirez encore un peu ; mais vous épouserez Edmée. Quant à moi, je n'ai plus rien à faire sur la terre, moi qui ne m'étais pas aperçue assez tôt de la guenille que mon âme traînait après elle, je vais mourir, et je vais vous attendre dans la patrie immatérielle. Tout est bien qui finit bien ; et ce dénoûment-là en vaut un autre, n'est-ce pas ? Je ne vous demande pour toute grâce que d'attendre encore un peu, et de ne pas revenir. Votre vue me ferait mal. Je pense à vous maintenant, comme j'y avais pensé avant de vous connaître ; vous devenez un souvenir comme vous avez été un rêve ; mais fuyons l'un et l'autre une réalité qui montrerait à vous mes rides, à moi l'impudence de vos vingt ans !

Adieu, mon ami, je ne veux pas même vous embrasser au front par la pensée. Je vous serre la main comme une vieille femme malade que je suis, et j'attends la mort, pour vous aimer librement et éternellement.

LETTRE XLVIII

DE VALENTIN A SUZANNE

Château de Rianval, décembre.

Non, madame, vous n'êtes point coupable. Non, vous n'êtes point ridicule; vous êtes une sainte, et je me prosterne à vos pieds, en vous demandant pardon d'avoir, par mes imprudentes confidences, éveillé ces regrets sublimes. Mais je suis bien puni, croyez-le, de ma folle démarche.

Je souffrais d'un mal inconnu, et je pouvais, au besoin, me consoler par l'illusion d'une espérance. J'avais une foi vive qui ne laissait rien dans le passé, et qui plongeait dans l'avenir. Depuis que je vous connais, madame, je sais le nom de mon mal, et j'ai la certitude de n'en point guérir. J'accepte la vie réelle, je remplirai fidèlement les devoirs que le monde m'impose; je ferai à mademoiselle de Sainte-Aure le sacrifice entier de mon âme, mais je sens que mon cœur se creuse pour des amas de douleurs, pour des flots de larmes; je n'aimerai plus, je ne peux pas aimer.

Vous avez raison; pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que nous fussions du même âge dans la vie terrestre, comme nous sommes contemporains dans la vie éternelle! Je vous aurais aimée, Suzanne, et vous auriez trouvé en moi, j'ose le jurer, cette tendresse délicate dont vous aviez besoin. Mais ce bonheur eût été une usurpation des joies célestes; il faut nous résigner, mon amie, et nous garder, dans un renoncement réciproque, cette estime, supérieure à tous les liens fragiles des affections, qui nous

isole et nous réunit au-dessus de ce monde. Je ne retourne pas encore à Provins, je respecte vos deuils; mais ne vous laissez pas aller à ce découragement qui me donne de si poignantes inquiétudes. Je ne vous dis pas de guérir, de recommencer l'existence de dissimulation qui nous a trompés l'un et l'autre. Mais fuyez ce pays, comme je le fuirai moi-même, et quelque jour peut-être il nous sera donné de nous revoir et de parler avec mélancolie, mais sans amertume, de nos cruelles et chères entrevues. Jusque-là, rappelez-vous que j'ai besoin de vos conseils, de votre influence, de votre pitié maternelle. Nouons à distance, et par lettres, ce lien que nous avons osé nouer par l'étreinte de nos mains. Vous n'avez pas le droit de désespérer et de maudire la vie, puisque je vous réclame, puisque je veux, plus que jamais, vos exhortations, vos confidences. Edmée ne sera pas jalouse, la pauvre enfant, du culte pieux que je vous ai consacré. Acceptant de moi une vie facile, un intérieur paisible, que mon immolation constante préservera du moindre trouble, elle me pardonnera de puiser du courage dans votre amitié ; et si quelque jour je parviens à la rendre digne de nous entendre, elle nous bénira de notre sacrifice et de l'effort que nous aurons fait pour lui donner le temps de s'initier à nos secrets.

Je n'ai jamais été malheureux, madame, mais je ne suis pas de ceux qui s'attendent au bonheur et qui l'aiment. Orphelin, n'ayant jamais connu le baiser d'une mère, élevé sérieusement par un père sans illusion, j'ai grandi avec une sorte d'espérance secrète de souffrir un jour beaucoup et glorieusement. Ces joies amères, nous pouvons nous y abreuver ensemble et avec orgueil; ne les écartons pas! Il est glorieux de s'isoler du troupeau qui se lamente pour un caillou, et qui va brouter gloutonnement les plaisirs vulgaires de ce monde. Préférons

nos tortures à ces satisfactions grossières, et ne nous lassons pas d'espérer, à chaque sollicitation du désespoir.

Pour moi, madame, je suis venu ici brisé, confondu, ne sachant retrouver mon cœur sous l'écroulement subit de l'Alhambra que vos lettres avaient si merveilleusement édifié ; pour moi qui ai bien réfléchi à mon devoir, voici désormais le but que je me propose. Je ne tenterai pas de poursuivre encore la chimère qui m'a égaré. L'amour comme nous le rêvions est une témérité impossible. Quand on a l'âme trop vaste pour qu'une passion égoïste lui suffise, il faut haïr les hommes et aimer l'humanité. Ce sera là mon ambition désormais. Je serai, de cette façon, fidèle à la devise de ma famille et à vos conseils. Vous me l'avez dit un soir, vous vous le rappelez, quand nous dominions la ville enfouie dans la nuit ; quand nous étions élevés au-dessus de ces tanières des ambitions et des vanités de nos contemporains. Vous m'avez fait rougir de mon isolement et de mon ignorance. Fils des croisés, je me dois à la grande croisade qui commence, à cette lutte pacifique de ceux qui veulent vivre, contre les fantômes du passé. Je ne vois aucun parti dans lequel je puisse consentir à m'enrégimenter ; dans tous, je sens des illusions, dans aucun je ne trouve une fois assez pure, assez désintéressée. Les légitimistes, comme ce bon M. de Sainte-Aure, rêvent un retour impossible vers des formes disparues. Ils ne comprennent pas que s'il revenait, cet enfant de l'exil qu'ils ont si imprudemment appelé l'enfant du miracle pour lui interdire tout effort humain, toute initiative personnelle, il serait contraint de céder lui-même au courant qui nous porte vers des destinées nouvelles, et qu'il ne pourrait se faire adopter qu'à la condition d'un saut périlleux. Ceux qui prétendent au *statu quo*, ces hommes qui, pendant dix-huit ans, ont cherché en dehors des espérances immatérielles, en dehors

des appétits de liberté et d'intelligence, dans l'épanouissement du seul travail de l'argent et de la prospérité industrielle, les conditions de repos et de stabilité, ces gens-là me paraissent calomnier l'héroïsme et la fierté de mon pays. Quant à cette nuée confuse de réformateurs agités de l'inquiétude providentielle, je les vois livrés à toutes les déceptions des théories, à toute l'anarchie des esprits en révolte. Ils veulent le bien et font le mal, ou le laissent faire.

La vérité, éparpillée par lambeaux dans les cœurs généreux et droits de tous les partis, n'est l'apanage exclusif d'aucun deux. Où est le peuple de Dieu qui va peupler la terre promise ? Où est le Moïse qui va diviser les flots et faire traverser à pied sec la mer Rouge de nos révolutions ? Je cherche, et je ne vois que l'incertitude, la confusion, le crépuscule ! Eh bien ! je dois ma vie à la recherche de cette terre d'élection. Intelligence inactive, je dois mon service, ma faction, dans cette armée qui étudie et qui rêve l'escalade de la cité de Dieu.

Je n'aurai ni drapeau ni cocarde ; je veux rester libre, jusqu'au bout, d'estimer et de haïr dans tous les camps ; mais je me plongerai dans l'étude ; mais je serai si compatissant pour les misères, je détesterai d'une si implacable haine la violence, la compression, soit qu'on l'appelle tyrannie, soit qu'elle s'intitule affranchissement ; je porterai si haut mon cœur dans cette cohue du siècle, que Dieu viendra en aide à ma bonne volonté, et qu'il ne permettra pas que cet amour-là soit aussi stérile que l'autre !

Je m'enrôle dans l'armée dispersée de la justice, et je vais combattre l'iniquité ! J'écartèle mon cœur sur le blason de ma famille, et je défie les ignorants, les blasés, les aveugles d'en haut, les impatients d'en bas, la canaille de tous les étages, de toutes les latitudes !

Je ne sais pas où est mon roi, mon chef, mais je sais bien où est ma conscience. C'est elle qui me fera fléchir le genou devant mon maître, quand j'aurai trouvé celui qui voudra régner par la vertu sur des hommes libres; et si celui-là a été étouffé dans son berceau, s'il est introuvable, je vivrai avec l'insatiable désir de préparer sa résurrection. C'est une folie qui me guérira d'une autre, n'est-ce pas, madame? A quoi bon, jeune, riche, gentilhomme, comme je suis, m'attrister de ces misères, m'inquiéter de ce qui grouille sous mes pieds? N'y a-t-il pas au monde d'autre fantaisie à satisfaire, de chevaux à faire courir, d'argent à jeter par les fenêtres? Je vais me marier avec une belle et gracieuse jeune fille. Ne puis-je pas avoir une maison agréable? recevoir à Paris, à la campagne, chasser, jouer, encourager un peu les arts, m'honorer de l'amitié de quelques artistes? Cela n'est-il pas suffisant, et faut-il que j'aille encore me mettre l'esprit à la torture pour savoir ce qui peut advenir de ce monde-ci, tout en rêvant à l'autre?

Oh! je serais indigne de vous avoir connue un jour, une heure, si je ne consacrais, selon votre vœu, à la grande et suprême étude du bonheur de tous, l'âme que Dieu a remplie de tendresse, et qui déborde dans ma solitude. Oui, vous aviez raison, les bons doivent se reconnaître à leur inquiétude, à leurs préoccupations, à leurs efforts. Ce n'est pas vainement que la terre est secouée tant de fois en un siècle; et il faudrait nier la Providence, si elle permettait un trouble si long, pour le seul avantage de la chute des vieux et de l'ascension des jeunes. L'humanité serait une pitoyable ironie, si elle n'avait pour mission que de se déchirer, de se dévorer sans résultat; si seule, dans la nature, elle ne devait pas obéir à une loi féconde en traversant la douleur. On ne guérira pas le monde moderne par un spécifique. Nul marchand d'on-

guent n'a le secret de son bonheur et de son repos. Le remède n'est nulle part, mais il est partout. Que chacun se dépouille pour éparpiller la charpie sur les plaies du vieux Lazare! Ni socialistes ni monarchistes d'aucune couleur ne diront la parole divine qui cicatrise; mais tous aident, par leurs vertus et par leurs vices mêmes, par leurs bienfaits et par leurs crimes, à la venue de l'heure de rédemption. Toutes les convictions, même les plus inutiles, même les plus dangereuses, sont respectables, hormis une seule, celle qui prétend que tout est pour le mieux, et qui attribue à quelques menées obscures, à quelques manœuvres d'utopistes, à quelques ébriétés de journalistes, les crises effroyables qui agitent l'humanité. Niez tous les partis, tous les drapeaux, tous les courages, tous les dévouements, tous les héroïsmes; mais ne niez pas le vœu sacré de la souffrance; et parce que nous n'avons pas de médecins, ne dites pas qu'il n'y a point de mal à guérir.

Pour moi, madame, je l'ai compris plus que jamais, dans ce vieux château, dans cette solitude qui me fait honte et qui me fait peser mes vingt ans aux épaules, comme une armure inutile; quand on a mon orgueil et mon ambition, il n'y a que deux alternatives, le suicide ou la vie à outrance! l'abdication d'un monde méprisable, ou un acharnement invincible à changer les conditions de la vie de tous. Me tuer? Je n'y ai pas songé sérieusement, même au plus fort de mes désespoirs. A quoi bon mourir, quand on sait qu'il sera toujours temps de rejoindre l'éternité, et quand on a la passion de souffrir et d'aimer? Non, je veux vivre; je suis altéré de travail, d'activité intellectuelle; je veux prendre une tâche et ne point augmenter cette foule imbécile de gentilshommes français, qui ne savent plus tenir l'épée et qui rougissent de tenir une plume.

Mais, dans cette voie, j'ai besoin de vous, mon amie;

vous êtes ma marraine, *que toujours adorerai!* Gardez-moi vos conseils, vos encouragements, votre sollicitude. Nous nous aimions sans nous connaître, à travers l'âme d'une enfant; aimons-nous à travers l'humanité!

Je fais deux parts dans ma vie; Edmée aura mes sourires; je vous apporterai mes larmes, mes craintes, mes douleurs, mes préoccupations infinies!

Nous penserons, nous rêverons ensemble; et j'ose espérer, madame, que nos deux âmes, en s'unissant ainsi, finiront par atteindre à cette sérénité qui est la récompense du sacrifice et la promesse du ciel.

Non, je ne retournerai pas encore à Provins; mais n'ayez plus de ces terreurs, de ces craintes. Votre frère, le pauvre abbé, a raison peut-être; et si l'on ne guérit pas de votre blessure, on peut du moins y trouver un surcroît de vie. C'était il y a vingt ans qu'il fallait se laisser mourir. Maintenant que je suis là, que je vous ai comprise, je vous défends d'évoquer ces appréhensions funèbres. Vivez, Suzanne, ou plutôt, pauvre morte, que les sollicitations de la vie tourmentaient dans son tombeau, ressuscitez à ma voix et gravissons ensemble le sentier des existences spiritualisées et devenues immortelles.

Répondez-moi bien vite ou sinon je pars.

LETTRE XLIX

DE SUZANNE A VALENTIN

Provins, décembre.

J'avais tort de vous considérer comme un enfant; vous êtes un homme, monsieur Valentin, et vous savez sortir virilement d'une situation pénible. Je vous porte envie, et c'est moi qui suis la pauvre tête folle et éperdue de jeunesse.

Vous avez raison, et je rougis de mes douleurs. A quoi bon mourir, en effet? Il est si facile de vivre; on n'a qu'à le vouloir! Le cœur se gonfle, se soulève, proteste contre la vie qui l'accable; qu'est-ce que cela? On en est quitte pour penser à autre chose. Tais-toi, pauvre femme! Tu t'imaginais que ton souvenir pourrait troubler, inquiéter ce bel amoureux! Ton miroir te donnait de méchants conseils, et tu ne voulais pas voir tes rides; tu t'imaginais que tes quarante ans pourraient encore inspirer autre chose que du respect. Mais voilà un sage qui te donne sur les ongles, te met en pénitence et t'assigne le seul rôle convenable. Prends les emplois de duègne, ma pauvre Suzanne; sois mère de famille; tricote ou fais de la philosophie; mets des lunettes et ouvre les grimoires, c'est ce qu'on attend de toi; et si tu souffres, si tu te sens affaiblie, c'est que le temps est venu des infirmités; ne cherche pas à t'illusionner; on ne veut de toi qu'à la condition que tu seras la marraine, l'Égérie d'un Pompilius enthousiaste! L'amour! il n'y faut plus songer. Ton âme radote et tu fais pitié!

Merci, merci, monsieur Valentin, vous êtes un habile chirurgien : vous donnez raison à mon frère; j'ai tort, bien décidément, et que je meure ou que je vive, cela ne vous regarde pas. Vous vous en lavez les mains, et c'est ma faute, ma très-grande faute!

J'ai été bien avisée, savez-vous? de vous parler un soir de l'humanité, de la philanthropie, de la démocratie, des peuples, des rois, de je ne sais plus trop quoi! J'avais oublié cette leçon, vous l'avez retenue; j'avais un disciple sans le savoir; vous me le rappelez fort à propos. Ah! quelle bonne petite existence nous allons mener! Vous, vous serez le mari d'une jeune et charmante femme qui n'entend rien aux belles choses de la métaphysique; mais vous prendrez sur vos moments d'oisiveté conjugale pour bavarder avec moi de ces choses sublimes qui échapperaient à l'imagination paisible de madame de Rianval. Quant à moi, il faudra bien que j'en prenne mon parti; j'irai me cacher quelque part; vous m'exilez très-adroitement; et là-bas, là-bas, pourvu que ce ne soit pas dans la tombe, vous m'écrirez vos théories, et je vous donnerai la réplique, et nous arrangerons le sort du monde!

Si j'avais été assez coquette, assez femme, pour compter sur un remords, sur un accès de commisération de votre part; si j'avais pu nourrir un instant l'illusion de votre retour; si je ne vous avais écrit de rester à Rianval que pour vous voir revenir; si je ne vous avais parlé de ma mort que pour vous suggérer l'idée de me sauver, je serais bien punie, et vous auriez bien sévèrement tancé mon pauvre cœur! Comme j'ai bien fait d'en appeler à votre raison! Une autre, à ma place, se fût dit peut-être : Moi seule suis capable de l'aimer et d'être aimée de lui; je ne suis pas assez vieille pour qu'un mariage soit impossible; pourquoi donc ne sacrifierait-il pas l'enfant sans idée à l'âme éplorée qui lui promet des joies

saintes? Ai-je moins mérité que mademoiselle de Sainte-Aure? N'ai-je pas souffert vingt ans? Et si nous avons des illusions, des espérances qui nous élèvent au-dessus des passions vulgaires, pourquoi ne contracterions-nous pas un mariage, ridicule aux yeux du monde grossier, mais superbe et héroïque aux yeux de l'amour pur? S'il a peur de mes quarante ans, n'ai-je pas peur, moi, de ses vingt-cinq ans? ne risquons-nous rien l'un et l'autre?

Si je m'étais dit cela, monsieur Valentin, j'aurais été bien aveugle, et vous m'auriez ouvert les yeux. Heureusement que j'ai parfaitement compris mon âge et le vôtre; et quand je vous ai improvisé, un soir, un premier-Provins d'une politique si transcendante, j'avais prévu que c'était là le seul point de contact possible entre nous. A quoi servent pourtant les théories humanitaires! Le monde s'en allait doucement vers sa perte. Eh bien! voilà un jeune homme et une vieille femme qui, au lieu de se dire des galanteries qui prêteraient à rire, et de peur du ridicule, vont s'occuper de sauver le monde! Ah! les routiniers, les conservateurs, n'ont qu'à bien se tenir; nous allons leur jeter nos élégies à la tête ou dans les jambes, et les faire trébucher! Vous êtes gentilhomme, moi, je suis une roturière. Eh bien! nous allons partir en guerre contre les préjugés aristocratiques. Vous, comme le plus fort, vous porterez la cuirasse et le grand sabre; moi, je ne porterai rien, je suis trop faible; mais je vous exciterai, je vous guiderai. Cela s'appelle, je crois, faire du socialisme. On dit, dans un certain monde, que c'est de fort mauvais ton; mais ridicule pour ridicule, autant faire cela que faire l'amour, n'est-ce pas?

Je suis d'avis que vous écriviez un livre pour demander l'installation d'un nouveau ministère, non pas le ministère du Progrès, mais le ministère du Sentiment. Je rédigerai les circulaires. Comme nous allons nous en donner de ces

théories! Mon Dieu! mon Dieu! pourvu que je ne meure pas, et que la fièvre qui me déchire ne soit rien que l'impatience de commencer mon rôle! Quel dommage, si je désertais à la première étape, pour aller philosopher près du bon Dieu!

Je ne songeais guère à tout cela, mon pauvre ami, quand je vous contemplais cet été, sur la route de Fontaine-Riante. Je voyais dans vos yeux tout un poëme d'intimité douce, d'aspiration chaste vers l'amour mystérieux et caché. Je me rappelais ma jeunesse, mes premiers rêves; je me disais : Voilà celui que j'attendais! N'ai-je pas eu la folie de ressentir une grande douleur, qui a failli me tuer, quand je vous ai surpris, dans le jardin, donnant à Edmée ce premier baiser dont j'ai cru sentir le souffle sur mes lèvres! Pauvre hallucinée que j'étais! Je n'ai été sage qu'une fois, c'est quand je vous ai prêché la croisade! Cette idée-là sauvera tout! Si nous formulions un dogme! que vous en semble? Quand faudra-t-il commencer la prédication? Si nous adoptions un costume, une tunique d'azur avec des étoiles et des soleils! Vous voilà apôtre, je suis prêtresse! comme cela se trouve! Je vais faire concurrence à mon frère!

Ah! surtout, n'ayez pas trop de désappointement, si je tombe au premier pas, et si l'on vous écrit qu'à force de rêver l'éternité, j'ai passé la tête à travers la mort pour mieux la contempler. Je vous promets de revenir vous raconter ce que j'aurai appris là-haut; je serai bien plus immatérielle, bien plus digne d'être aimée, et peut-être bien qu'alors, Valentin, vous oserez me tendre les bras. Adieu! adieu! ma plume mystique pèse à mes doigts comme une lance, et je suis bien faible, mon ami. Vous avez une marraine qui n'a plus longtemps à être adorée.

Quoi! je ne serai ni votre sœur, ni votre épouse, ni votre mère, mais votre marraine? Pauvre filleul!

LETTRE L

DE VALENTIN A SUZANNE

Château de Rianval, décembre.

Je n'ai pas mérité, Suzanne, la lettre horrible que vous m'avez écrite. Nous nous aimons trop, et nous ne voulons pas nous comprendre. Laissons là, vous, l'ironie qui déchire vos lèvres, moi, les subterfuges qui étourdissent mon cœur. Osons regarder en face la vérité et soyons à la hauteur de nos âmes.

Je vous aime avec une adoration pieuse, et, s'il fallait entreprendre quelque action impossible pour vous prouver ma foi, je n'hésiterais pas. Mais puis-je donc, sans outrager la sympathie sublime qui nous exhorte au sacrifice, méconnaître les droits que mademoiselle de Sainte-Aure peut revendiquer? N'est-ce pas vous qui m'avez fait aimer? N'est-ce pas moi qui ai violenté cette jeune et naïve conscience et qui l'ai provoquée? Sans doute, Edmée n'est pas la femme que j'ai rêvée; mais ne serais-je pas abominablement égoïste en la repoussant maintenant? D'ailleurs, sachez-le, et accusez-moi, méprisez-moi, j'y consens, il ne m'est plus possible d'oublier cette charmante enfant; je vous ai vue trop longtemps à travers elle, je la vois maintenant toujours en pensant à vous.

Je sens bien tout ce qu'il y a de cruel dans ma franchise; mais je vous estime trop pour vous humilier de précautions oratoires et de périphrases. Au point où nous sommes, il faut échanger entre nous la vérité et

ne compter pour rien les douleurs qu'elle peut susciter. A quoi nous servirait l'orgueil de nos cœurs, si nous étions astreints aux grimaces de la galanterie vulgaire ?

Que peut la réalité pour notre salut et pour notre espérance ? voilà ce qu'il faut nous demander. Ne me parlez, mon amie, ni de votre âge, ni de votre beauté. Nos âmes éternelles sont pareilles en éclat et en jeunesse, et ce n'est point devant une union disproportionnée qu'il nous faut reculer ; c'est devant l'abandon cruel d'une enfant naïve qui s'est fiée à nous, et qui m'a aimé parce que nous l'avons voulu, ensemble, vous et moi. Ferons-nous notre bonheur des débris du bonheur d'une autre, et sommes-nous de ces créatures qui poursuivent leur satisfaction à travers tout et qui s'estiment heureuses d'arranger ici-bas les événements au profit de leurs passions ? Non, mon amie. Restons dignes l'un de l'autre, en nous immolant à un devoir.

Et puis, sommes-nous bien certains que ce charme infini qui nous attire l'un vers l'autre à travers le ciel ne céderait pas au contact d'une union prosaïque ? Je vous parle comme je parle à ma conscience, sans arrière-pensée et sans réticence ; j'ose vous dire tout, parce que je vous sais au-dessus de tout. Vous avez bien souffert, Suzanne, et vos douleurs exaspèrent vos rêves. Peut-être ne suis-je pas l'ami que vous demandez ! Depuis que j'aime Edmée, je sens que je tiens par des racines à la terre ; mes vingt ans, que je ne puis vieillir ni refroidir à mon gré, m'allument depuis quelques jours dans les veines un feu moins idéal. Et vous-même, ô pardonnez-moi, mon amie, d'oser vous dire ces choses ! vous-même, n'avez-vous pas une ardeur sombre, trop jalouse de la beauté d'Edmée et de ma jeunesse, pour n'être pas cruellement exigeante envers vous et envers moi ? Nous ne sommes pas assez purs pour nous mériter !

Voilà la vérité, toute la vérité, Suzanne ; je vous la dis avec audace, acceptez-la avec héroïsme ; ne déshonorons point nos cœurs par des regrets, par des douleurs, par des espérances en dehors d'un contrat divin.

J'avais pensé qu'il pouvait y avoir pour nous une intimité charmante, une effusion, dans l'échange d'idées nobles et sévères. Je croyais, vous-même me l'aviez dit, qu'en occupant mon intelligence des grands problèmes qui soulèvent le monde, je continuerais à mériter votre estime ; j'imaginais des efforts sublimes pour élever vers un plus vaste et plus puissant idéal nos deux cœurs offensés des conditions de l'amour terrestre. Sans prétendre au rôle de prophète, de réformateur, j'avais l'orgueil de chercher à me rendre utile par l'étude. Vous raillez ce rêve ; vous ne pouvez pas, ou plutôt vous ne voulez plus m'aider ! vous m'accusez de socialisme ; vous vous efforcez de me rendre ridicule à mes yeux ! Je vous pardonne ce blasphème, mon amie, mais je vous en conjure, aidez-moi, comprenez-moi et aimez-moi, ainsi que je vous le demande.

Que puis-je faire pour utiliser cette activité intérieure qui me torture ? Trouvez-moi dans le monde un poste qui soit digne de mon ardeur. Indiquez-moi, dans la politique, dans la diplomatie, n'importe où, une place qui remplisse la vie et qui n'exige pas, pour être obtenue, quelque platitude, et, pour être conservée, quelque abaissement de la conscience ! Oserez-vous me conseiller de suivre la cohue qui se dispute les brimborions, croix, cordons, épaulettes, galons, ironies de l'orgueil jetées à la vanité ? A quoi puis-je m'employer, et vaut-il mieux, méprisant tout, se croiser les bras et ne rien faire ? Non, non, quoi que vous en disiez, Suzanne, les hommes fiers et ardents comme moi se doivent à l'humanité, en se devant à Dieu. Le socialisme est ridicule, peut-être ; l'amour

et l'étude ne le seront jamais. Je veux aimer et étudier. Notre maître, notre modèle, le Christ, en montrant l'humanité idéalisée, a donné à l'univers l'exemple de toutes les vertus et de tous les sentiments, hormis de l'amour terrestre. Il a pardonné à Madeleine, mais il l'a laissée à ses pieds. Ne ramassons pas plus que lui cette volupté mortelle, et élevons-nous, mon amie, vers cet amour supérieur à toutes les sympathies éphémères, qui s'éprend de l'infini et se dévoue à l'universel !

M'aurez-vous enfin compris, et m'épargnerez-vous désormais ces railleries qui nous outragent et qui finiraient par me décourager ? Je le demande à Dieu du plus profond de mon âme, en le priant de vous guérir et de ne me guérir jamais.

LETTRE LI

DU MÊME A LA MÊME

Château de Rianval, décembre.

Que devenez-vous, Suzanne? pourquoi ne pas me répondre? vous aurais-je offensée? Ah! pardonnez-moi! j'ai peur ; écrivez-moi bien vite que ma franchise ne vous a point semblé cruelle, et que je n'ai pas ajouté d'amertume à vos douleurs.

Depuis que je vous ai écrit, je suis agité de troubles terribles; mes incertitudes augmentent. Je ne puis rester ainsi. Je pars, si vous ne m'ordonnez de rester, en me

rassurant. J'ai eu tort, peut-être, et je vous ai méconnue. Aimez-moi, aimons-nous ; dites un mot, et je romps ce mariage. Edmée m'oubliera ; mais je ne veux pas que vous me méprisiez !

LETTRE LII

DE SUZANNE A VALENTIN

Provins, décembre.

Valentin, ne perdez pas un jour, pas une heure, car je vous attends. Mais la mort attend aussi, et je sens son ongle qui frappe à ma vitre avec le vent de l'hiver. Viens, Valentin, car je t'aime !...

LETTRE LIII

EDMÉE DE SAINTE-AURE A LUCIE DE CRÉNEY

Provins, décembre.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, ma bonne Lucie ; tu me croyais tout entière aux préparatifs de mon mariage, et tu ne voulais pas me déranger de mon bonheur. Hélas ! il a failli sombrer, mon bonheur. C'est avec

des larmes que je commence cette lettre, et mon mariage est retardé jusqu'à la fin d'un deuil.

Nous avons perdu hier, à trois heures, cette bonne Suzanne Duchemin; et, si tu savais pourquoi elle est morte, comment elle est morte! Je ne suis plus, mon amie, la rieuse et folle Edmée que tu renvoyais à ses poupées. Je comprends, maintenant, que l'amour est une chose sérieuse qui prend la vie entière et qui peut donner la mort. Je comprends, maintenant, pourquoi l'Église a fait du mariage un sacrement. Je n'ai qu'une terreur désormais, c'est de m'oublier à sourire quelquefois à ces passions terribles qui ont failli dévorer ma couronne de mariée et qui ont consumé ma chère Suzanne.

Je veux tout te raconter à toi, mon unique amie, et je ne sais comment te faire ce récit. Les pensées m'étouffent. Depuis hier, il me semble que j'entre dans un monde nouveau. Je ne trouve point de mots pour des idées qui se révèlent.

Je dois d'abord commencer par un aveu. Ce grand mystère, dont je t'ai parlé un jour, n'était rien moins qu'une correspondance entre M. de Rianval et moi. Il m'avait remis une lettre au jardin. J'avais été fort effrayée de cette démarche; mais n'osant me confier à ma mère, j'avais donné à madame Duchemin ce billet, qu'elle avait décacheté, lu, et auquel elle m'avait permis de répondre. M. de Rianval me parlait en termes si magnifiques de son amour et de ses projets, que je craignais de lui paraître bien sotte et bien ignorante, en lui répondant moi-même. Ma bonne Suzanne m'avait dicté la réponse. Le succès de cette collaboration nous enhardit; d'autres lettres suivirent, et une correspondance très-régulière s'engagea.

J'écrivais, madame Duchemin dictait. Ce fut là une grande faute; mais je me disais si bien qu'un jour, par une vie entière de soumission et de devoir, je dédomma-

gerais M. Valentin ! J'étais si heureuse de paraître à sa hauteur !

Si tu avais vu sa joie ! Combien il m'aimait et me remerciait de le comprendre ! Moi, je ne comprenais pas toujours, mais j'avais foi dans sa loyauté, j'avais foi dans l'expérience de ma bonne Suzanne, et je m'appliquais comme à une tâche à cette correspondance. Je mettais à transcrire ces lettres l'attention religieuse que nous apportions autrefois à nos analyses de catéchisme. Je me disais : Il faut que j'apprenne tout cela, pour être digne de lui.

Cela dura longtemps. Un jour, madame Suzanne me fit part de quelques scrupules, et se chargea de préparer Valentin à la découverte de cette supercherie. Valentin s'étonna, s'alarma de mon silence ; puis Suzanne lui dit tout, et je m'aperçus qu'il se débattait entre le ressentiment et le pardon. Je ne doutais pas, toutefois, de notre mariage ; je croyais en lui. Aussi, quand il demanda, il y a quelques jours, à aller à Rianval, je lui dis au revoir du fond du cœur, et il s'était permis la veille, dans le jardin, certaine familiarité sur ma joue, qui me constituait une preuve évidente.

Après son départ, Suzanne, souffrante depuis plusieurs semaines, dut garder le lit, et je t'avouerai qu'alors la pensée de Valentin laissa mon cœur un peu libre de se livrer à toute son affection pour ma bonne Duchemin. Le médecin n'avait pas dissimulé la gravité du mal; je compris bientôt que j'allais perdre ma seconde mère. Tu sais, ma bonne Lucie, combien je l'aimais. Depuis son retour à Provins, elle était la confidente de mes plus secrètes pensées ; je me sentais forte et hardie par elle. Son esprit, que moi seule connaissais, s'humiliait chrétiennement pour ne pas effaroucher le mien. Elle avait vu naître notre amour, elle l'avait approuvé, abrité, encouragé. Je

m'épouvantais de l'idée de la perdre. Je m'installai près d'elle, dans sa chambre, et, jour et nuit, je la gardai, priant Dieu et la Vierge de me la conserver.

Mais, tout en attribuant à la maladie les bizarreries d'humeur que je constatais dans ma bonne Suzanne, je m'étonnais cependant de son changement à mon égard. Par instants, elle me haïssait; d'autres fois, elle m'attirait dans ses bras, m'étouffait de caresses. Je n'osais lui parler de Valentin. Quand je hasardais son nom, elle me reprochait de préférer mon amour à mon amitié; parfois, au contraire, elle me demandait des nouvelles de mon fiancé et m'exhortait à l'aimer. Elle ne dormait plus; mais elle avait, la nuit, comme des extases pendant lesquelles le monde extérieur disparaissait; alors elle évoquait un couple angélique, auquel elle adressait d'ardentes supplications, et demandait pardon de crimes imaginaires.

J'étais témoin de ces tortures qui m'arrachaient le cœur et que je ne pouvais soulager. De jour en jour ma bonne Suzanne s'affaiblissait. Une toux opiniâtre lui brisait la poitrine. Ses pauvres petites mains étaient devenues transparentes; elle n'avait plus que des yeux dans le visage. Mais ses yeux avaient un éclat surnaturel. Son frère, curé à Meurville, fut prévenu, et vint s'installer ici. Il parut anéanti à son aspect : il s'arrêta sur le seuil de la chambre, et lui, l'homme de Dieu, qui avait dû ensevelir bien des morts, se sentit défaillir devant l'agonie de sa sœur. Suzanne l'accueillit avec un navrant sourire :

— Eh bien! mon frère, lui demanda-t-elle, êtes-vous convaincu? en meurt-on?

Son frère pâlit. Depuis son arrivée, Suzanne avait retrouvé un peu de calme, elle allait plus doucement vers la tombe. Le souffle du prêtre chassait les visions; elle dormait plus souvent, et son regard s'essayait à chercher les splendeurs de l'autre vie. Elle était aussi d'une

humeur plus égale pour moi. Je la retrouvais au moment de la quitter, aussi tendre, aussi maternelle qu'elle avait été autrefois; elle me tenait souvent enlacée sous ses baisers, et je sentais ses larmes glisser entre mes cheveux.

— Pauvre enfant! me disait-elle, je vais donc te quitter! Mais n'aie pas peur, je veillerai toujours sur toi.

Une nuit je la croyais assoupie, et je lisais mes prières au pied de son lit, quand je l'entendis qui m'appelait tout bas. Je courus à elle; mais, comme j'allais l'interroger, elle me posa la main sur les lèvres...

— Laisse-moi te demander pardon, murmura-t-elle, je ne veux pas mourir avec un remords.

— Vous! m'écriai-je palpitante.

— Moi, qui t'ai trompée, ma pauvre enfant; moi, qui ai été jalouse de ton bonheur, et qui ai voulu te le prendre. Approche tout près, et écoute ma confession.

Suzanne me fit alors une révélation au souvenir de laquelle je frissonne encore. Se peut-il, ma chère Lucie, que l'amour soit si dangereux? C'est à peine si j'oserai être heureuse, quand je songerai que mon bonheur me coûte la vie de ma plus tendre confidente.

Imagine-toi qu'elle aimait Valentin. Elle avait conçu pour lui une de ces passions fatales qui tuent. Notre correspondance avait exalté son amour, et, ne se sentant pas aimée, brisée par la honte et le remords, elle mourait, la douce et chère rivale, plutôt que de me le disputer encore.

J'eus la vision rapide d'un abîme. Je compris bien des choses qui m'avaient étonnée et alarmée. Je pensai à Valentin. Suzanne me devina.

— Puisque je meurs, me dit-elle, c'est qu'il t'aime.

Fut-ce cette assurance de la pauvre martyre qui éloigna de mon âme toute pensée mauvaise? je n'en sais rien; mais je tombai dans les bras de Suzanne, je lui

jurai mille fois que je l'aimais, et, dans l'exaltation de mon amitié, j'aurais volontiers fait vœu de renoncer à Valentin, si j'avais pu la conserver au prix du bonheur de toute ma vie.

De pareilles confidences vieillissent. Suzanne, à peine rassurée par mes caresses, me parla longuement, abondamment de M. de Rianval; elle me l'expliqua, me fit comprendre combien je lui étais inférieure, et par quel dévouement je pouvais, sinon m'élever jusqu'à lui, du moins ne jamais gêner son essor. Ma bonne Lucie, qu'il est donc difficile d'être épouse! Je ne serai plus une minute sans me rappeler les conseils de ma bonne Duchemin. Je sens comme un autre cœur inconnu jusqu'ici en moi, qui s'échauffe et qui se met à battre au-dessus de l'ancien.

Hélas! Suzanne s'affaiblissait visiblement. Un matin, elle me dit :

— Permets-moi de le revoir encore une fois.

Je pleurai en l'embrassant, pour toute réponse. Elle écrivit elle-même à Valentin. Deux jours après, il arrivait avec un de ses amis qui revient d'Italie pour notre mariage.

Suzanne attendait. A chaque roulement de voiture elle me regardait, semblant dire :

— Ce n'est pas lui; il viendra trop tard!

Enfin, hier, je lui murmurai à l'oreille :

— Ma bonne amie, il est venu, il est là!

— Fais-le entrer, me répondit-elle, et préviens mon frère.

Valentin était très-pâle. Je ne voulus point lire dans ses yeux, et je baissai les miens. Il s'approcha du lit, s'agenouilla en sanglotant. Suzanne reprit un peu de force; elle s'accouda sur son oreiller; on sentait qu'elle repoussait la mort qui l'obsédait.

— Valentin, lui dit-elle, Edmée m'a pardonné, me pardonnerez-vous ?

Il prit sa main sèche et brûlante qu'il baisa.

— Mon frère, continua Suzanne en s'adressant à l'abbé Richard, vous voyez que je les unis, que je les bénis. Soyez heureux, mon fils, ma fille ; vous vous aimez, pensez quelquefois à moi. Valentin, ayez foi dans Edmée ; je sens que ma mort lui sera salutaire. J'ai tant prié Dieu, qu'il me permettra de lui léguer mon amour !

Elle nous attira près d'elle, serra nos deux têtes sur sa poitrine haletante. On eût dit qu'elle se rattachait à nous au bord de l'abîme, ou qu'elle voulait nous emporter avec elle. Mon père, ma mère, tout le monde fut introduit; elle les remercia tous, leur fit ses adieux, se fit absoudre encore une fois par son frère, et, sans cesser de nous tenir près d'elle, elle s'affaissa doucement sur son oreiller pour attendre l'agonie. Pendant une heure, je sentis à peine son souffle sur mon front. Valentin priait avec moi.

Tout à coup, elle fit un mouvement. Nous nous levâmes épouvantés. Elle était livide, ses yeux brûlaient la peau autour des orbites.

— Edmée, s'écria-t-elle, viens, toi seule ! Et, repoussant Valentin, elle m'enlaça, me disant dans son délire :

— Prends bien garde, ne laisse pas échapper mon âme; je veux qu'elle entre en toi, qu'elle aime et qu'elle soit aimée avec toi !

Je sentis ses lèvres agitées de frissons convulsifs chercher les miennes, s'y poser; un cri sourd jaillit de sa poitrine et pénétra dans la mienne; elle était morte!...

Accuse-moi de superstition. Depuis hier, je crois que, par un miracle, Dieu a permis que l'âme de Suzanne pénétrât tout mon être. Je me sens autre. Je m'imagine n'avoir point encore aimé Valentin, tant j'éprouve pour lui de tendresses nouvelles, délicates, profondes. De son

côté, il m'a paru naïvement frappé de mon changement. Il a compris comme moi que la bénédiction de Suzanne nous avait mariés et consacrés. Nous la pleurerons ensemble, et, demain, nous irons tous deux prier sur la terre qui va recouvrir ce pauvre corps, dont j'ai enseveli en moi la parcelle divine, immortelle!

Je n'ose te parler du bonheur que j'attends dans l'avenir. Mêler mes espérances à ce récit serait un sacrilége.

Je veux m'oublier, pour la pleurer de toutes mes larmes, elle qui est morte pour moi. Tout ce que je puis te dire, c'est que je sens désormais, à ne point m'y tromper, que j'ai la force de rendre Valentin aussi heureux qu'il mérite de l'être. Je vais me dévouer avec une volonté si ardente à le comprendre, à le deviner, qu'il ne s'offensera plus lorsque je resterai un peu au-dessous de ses rêves. Notre amour a été béni au seuil de la mort; mais, à travers le tombeau qui s'ouvrait, un rayon de Dieu a passé qui l'a éclairé et animé. Va! je ne crains rien; je ne faiblirai pas dans ma tâche. Valentin m'aidera, et j'ai désormais là-haut une auxiliaire invincible.

Adieu, ma bonne Lucie, toi seule me restes, prie pour nous; mais, je t'en conjure, prie pour ma chère Suzanne Duchemin.

FIN DE SUZANNE DUCHEMIN

LA BARONNE DE BLIGNY

LA BARONNE DE BLIGNY

II

Si l'on refaisait la carte du Tendre, il faudrait aujourd'hui placer la route de la Californie ou de l'Australie entre les villages de *Billets doux* et de *Petits soins*. La crise monétaire est la plus sérieuse crise de sentiment qui fasse vibrer les nerfs de la génération actuelle.

Peut-être bien que Chatterton, s'il était égaré dans la cohue de nos boulevards, ne viderait plus aujourd'hui la fiole vengeresse, parce que le lord maire lui offrirait une place de valet de chambre. Il n'y a plus aujourd'hui de sot métier ; seulement, Chatterton aimerait beaucoup mieux servir un financier qu'un magistrat ; il aurait beaucoup plus de chance d'être initié au grand œuvre contemporain, et il pourrait s'exercer à quelques petites opérations, que les poëtes de la génération courante ne dédaignent pas absolument. Quant à la livrée, elle n'offense plus personne; beaucoup de gens en portent sans s'en porter plus mal.

L'amour honnête, décent; l'amour, cette folie des vieux, cette sagesse des jeunes, a-t-il du moins échappé à la contagion? Reste-t-il un coin du ciel bleu où l'oiseau divin puisse déployer ses ailes et chanter? rien n'est perdu, si l'amour est sauf. Je crois, à parler sans exagération, que tout est compromis, mais que rien n'est désespéré, parce que rien ne peut l'être.

Si Roméo cherche à voir dans le porte-monnaie de Juliette, si une question de chiffres sépare et rapproche les Montaigus et les Capulets, si la lune des amours est argentée par le procédé Ruolz, si une défiance est au fond de toutes les expansions, une vénalité au fond de la plupart des services, une raillerie sous la plupart des joies; ces misères, ces folies, ces ridicules, ces préjugés, passeront, comme toutes les imperfections humaines; l'amour et l'idéal ne passeront point.

Ces réflexions ne sont pas éloignées de celles que faisait un vieillard, arrêté par un beau soir d'automne, au milieu des ruines de l'ancien château de Bade.

Assis sur l'une des marches d'un escalier interrompu, adossé au tapis de lierre qui montait le long de la muraille, ce vieillard, pâle et malade, promenait ses regards sur les magnificences de végétation qui envahissaient les débris. Il semblait envier cette persistance de la vie, qui jaillissait et s'épanouissait au sein de la mort, et, tendant quelquefois sa main momifiée aux rayons du soleil, il se disait, en hochant la tête, que l'homme, avec la conscience de l'immortalité, avait la cruelle certitude de sa destruction.

Il contemplait devant lui, à ses pieds, la ville de Bade, où tant de fous, atteints de la maladie de l'ennui, viennent essayer et risquer de se tuer; les montagnes parées d'autres ruines; dans le lointain, rampant sur l'herbe, ce serpent gigantesque qui s'enroule et se déroule si souvent

autour du caducée, le Rhin, allemand ou français, et, plus loin encore, à l'extrémité de l'horizon, il apercevait vaguement une aiguille, un fil, une ligne qui n'était rien de moins que la cathédrale de Strasbourg.

Cette contemplation était un adieu. Ce vieillard se sentait mourant; mais il avait horreur des moyens qui conservent la vie, autant que de la mort; et plutôt que de s'enfermer au milieu des remèdes, et de disputer ses derniers jours à l'agonie, il allait, il se traînait, il rampait sur la terre, aimant le soleil jusqu'à son dernier soupir, saluant la nature jusqu'à son dernier regard. Il y avait des caresses, des adorations, des sensualités dans la façon dont il buvait la brise. Cet homme était un grand voluptueux, et toutes ses amours se trouvaient résumées dans cette suprême étreinte, dans cette aspiration ardente, avec laquelle il eût voulu pénétrer ses veines de quelques-uns des rayons de l'automne, et sentir battre sur son cœur le cœur du monde.

Comme il était absorbé dans son adoration, il n'entendit pas venir un jeune homme et une jeune femme qui visitaient les ruines, et qui, engagés dans la galerie à l'extrémité de laquelle il était assis, s'arrêtèrent, à deux pas de lui, avec respect, n'osant le prier de se déranger, et attendant qu'il tournât la tête de leur côté.

Le soleil tira les promeneurs d'embarras. Comme il baissait à l'horizon, il étendit l'ombre du beau couple sur les genoux du vieillard. Celui-ci fut surpris, regarda les nouveaux venus, balbutia quelques paroles d'excuse, et essaya de se lever. Mais ses forces le trahirent; l'engourdissement du repos avait paralysé ses jambes; il chancela et faillit tomber. Le jeune homme laissa le bras de sa compagne pour offrir le sien au vieillard; la jeune femme elle-même mit sa main finement gantée sous le coude de l'inconnu.

— Merci ! murmura ce dernier, en saluant avec émotion.

— Nous ne vous quitterons pas, monsieur, dit la jeune femme.

— Nous vous aiderons à descendre, ajouta le jeune homme.

— Ah ! si j'étais poëte, reprit le vieillard avec un sourire, et en levant les yeux au ciel, je croirais à une vision de ma jeunesse ! Je rêvais, monsieur, de l'âge où j'étais comme vous, promenant avec orgueil ma joie et mon amour à travers les ruines ; de l'âge où j'avais aussi à mes côtés un ange, une fée...

La jeune femme rougit, et baissa les yeux ; le jeune homme pâlit.

— Vous ne m'avez pas éveillé, vous avez complété l'illusion de mon souvenir. J'ai presque peur que vous ne me quittiez ; on dit que les dieux se font voir à ceux qui vont mourir.

Tout en parlant ainsi, le vieillard s'appuyait sur le couple, descendait, soutenu par lui, l'escalier au sommet duquel il s'était assis.

On fit halte au bas des ruines. Un domestique attendait le vieillard. Celui-ci, malgré les offres du jeune homme et de la jeune femme, voulut quitter leurs bras.

— Ce serait une profanation que de continuer ainsi, dit-il. C'était bon là-haut, dans les décombres ; mais vous avez d'autres promenades à faire ; je vous ai séparés trop longtemps. Les bras de vingt ans ne sont pas faits pour servir de béquilles. Adieu, madame ; au revoir, monsieur.

Les deux jeunes gens insistèrent.

— Non, non, c'est inutile, dit le vieillard. Fritz est assez robuste pour me porter au besoin. Je lui avais défendu de me suivre, j'avais voulu gravir seul ces ruines

où j'ai gambadé autrefois. J'ai bien fait, puisque Dieu m'avait ménagé la surprise de votre rencontre ; mais aller plus loin avec vous serait abuser. D'ailleurs, je ne voudrais peut-être plus vous quitter... Les tombes s'habituent aux fleurs... laissez-moi. Je voudrais seulement (ne vous moquez pas trop) vous demander de me bénir. Dans le monde, on croit que la bénédiction de ceux qui n'ont plus rien à attendre, rien à donner, rien à promettre, peut porter bonheur. On fait bénir l'avenir par le passé. Je crois que c'est aller contre l'harmonie de la nature. Mes jeunes amis, vous qui êtes la beauté, la joie, l'amour, bénissez-moi. J'ai eu de folles et belles années. Il m'est resté, après bien des orages, le parfum des premières tendresses; vous qui êtes l'espérance, bénissez le souvenir.

Le jeune homme et la jeune femme se regardaient attendris, et peut-être un peu honteux des termes dans esquels s'épanchait l'émotion du vieillard. Pour toute bénédiction, ils lui serrèrent la main, et la jeune femme lui tendit le front.

— Vous n'avez pas peur que mes lèvres gèlent les roses? dit l'inconnu, en donnant un baiser paternel.

On se sépara. Le vieillard, appuyé sur son domestique et tournant la tête à chaque pas, regagna la ville.

— Ah! Fritz, disait-il, la belle rencontre! la belle soirée!

Le couple avait repris en silence sa promenade. Il semblait que cet incident eût dérangé quelque chose de son bonheur.

— Ce bonhomme est un peu fou, dit la jeune femme avec un accent ironique.

— Pourquoi? parce qu'il a parlé de notre amour? demanda le jeune homme avec un sentiment d'inquiétude.

— Oh ! non ; car je confesse, Gérard, que vous avez toute l'apparence d'un amoureux.

— Doutez-vous de ma tendresse, madame?

— Allons ! encore des reproches ! Vous avez l'Allemagne mélancolique, mon cher !

— Et vous, Angèle, vous l'avez bien froide.

— Mais enfin, Gérard, puisque je suis là, à vos côtés, puisque j'ai mon bras sur le vôtre, puisque je dois être votre femme ! N'est-ce pas une preuve, cela !

— Oui, votre présence est incontestable ; mais vous n'attendez peut-être qu'une occasion pour repartir. Oui, votre bras est sur le mien ; mais c'est à peine si vous vous appuyez. Oui, vous avez tout quitté ; mais vous regrettez tout !

— Gérard ! Gérard !

— Ah ! laissez-moi parler, Angèle, car je souffre cruellement. Il ne sait pas le mal qu'il nous a fait, ce vieillard, en admirant notre joie, notre amour, notre bonheur. J'étais un pauvre artiste ; vous m'avez applaudi, accueilli, encouragé ; vous étiez, par votre fortune, par votre position, une grande dame, riche, titrée. J'ai pris votre intérêt pour de l'affection. Vous m'avez laissé espérer votre main, par orgueil, peut-être, pour défier ce monde qui nous provoquait. Dieu m'est témoin que j'étais bien heureux. Mais, depuis quelques jours, je surprends dans votre amour des scrupules étranges. Vous êtes rêveuse. Un ennemi invisible, mais effroyable, s'est glissé entre nous. J'aurai le courage de le nommer, Angèle, c'est l'ennui ; vous vous ennuyez.

— Peut-être ! mais seulement quand vous parlez ainsi. Vous êtes fou, Gérard !

— Oui, comme ce vieillard, n'est-ce pas?

— Non, comme un enfant, au contraire. Vous autres, artistes, vous empruntez aux femmes leurs nerfs et leurs

vapeurs. Vous êtes d'une coquetterie, d'une susceptibilité incroyables. Vous parlez d'orgueil ! le mien baisse pavillon devant le vôtre. Qu'est-ce qui me retient auprès de vous, mon ami? Je suis veuve, je suis libre, j'ai une fortune qui me rend indépendante. Je brave la méchanceté. Si je vous ai suivi, c'est que je vous aimais; si je reste, c'est que je vous aime.

— Est-ce bien vrai, Angèle, ce que vous dites là?

— Non, j'ai menti! Je ne vous aime pas. Allons, Gérard, taisez-vous!

Et la jeune femme mit sa main sur les lèvres du jeune homme. Celui-ci retint vivement cette main, qu'il couvrit de baisers.

Quelques promeneurs aperçurent ce geste.

— Voilà des amoureux, disait-on.

— Que c'est donc bon de s'aimer ainsi!

— Sont-ils mariés?

— Vous voyez bien que non!

Gérard avait besoin de croire aux douces et moqueuses paroles de son enchanteresse.

— Se peut-il qu'on cesse de s'aimer? reprit-il en serrant avec force le poignet de la jeune femme.

Celle-ci poussa un cri.

— Vous m'avez fait mal; vous m'avez écorchée avec le bouton de ma manchette.

— Pourquoi, aussi, portez-vous des diamants au poignet? dit Gérard en embrassant la place meurtrie.

— Le reproche est singulier!

— Pourquoi souriez-vous, Angèle?

— Parce que vous m'avez fait horriblement mal.

— Non, je devine. Vous vous dites que je suis bien ridicule de blâmer un luxe que je ne sais pas donner.

— Ah! mon ami, ce n'est plus à moi que vous pensez en parlant ainsi!

— Laissez-moi m'expliquer, Angèle; d'ailleurs, c'est là le secret de ma jalousie, de ma douleur, de mes doutes incurables! Je suis pauvre, vous êtes riche. Vous, baronne, veuve d'un millionnaire, vous avez quitté un hôtel élégant, des domestiques habiles, un luxe raffiné, pour courir les hasards de l'hospitalité vénale. Je souffre de vous voir ainsi, et j'ai peur que vous ne regrettiez Paris dans les auberges des bords du Rhin!

— Vous êtes jaloux du confortable!

— Je suis jaloux de tout ce que vous méritez et de ce que je suis forcé de vous refuser. Si vous vouliez me permettre, Angèle, de donner un concert...

— Et je recevrais les billets à la porte, n'est-ce pas? interrompit avec fierté la baronne. Ne vous inquiétez pas de ces vulgarités, mon ami. Ce pays est charmant; les hôtelleries y sont propres; je m'y trouve à l'aise; ne souhaitez rien de plus. Nous avons nos deux cœurs; toutes les chaumières peuvent nous suffire.

— Ces vulgarités, mon Angèle, mettent bien des cailloux sous nos pas. Vous n'osez jamais vous plaindre; mais je devine des privations. Ah! pourquoi ne suis-je pas riche!

— Ne vous plaignez donc pas d'un défaut qui m'attache à vous! D'ailleurs, si je vous coûte un peu cher, c'est votre faute : cotisons-nous.

— Encore! ne renouvelez jamais ces propositions Angèle, je me trouverais déshonoré le jour où votre main, en se posant dans la mienne, y mettrait de l'or.

— Cependant, mon cher, dit la baronne avec un petit sourire, je ne peux pas me ruiner pour vous épouser.

Gérard rougit, garda quelques instants le silence et reprit :

— Pourquoi prenons-nous plaisir à gâter notre bonheur par des défiances?

— Allons, vous voilà raisonnable, répondit Angèle, qui souriait toujours. Qu'importe le reste, quand les cœurs sont unis?... Irons-nous ce soir au bal, mon ami?

— Encore la foule, le bruit.

— Je ne crois pas que la solitude absolue nous réussisse, Gérard!

— Soit! allons à ce bal!

— Et pour vous prouver, mon ami, que je n'ai pas oublié mes habitudes de femme coquette, j'exige un beau bouquet!

— Vous l'aurez.

— Promettez-moi aussi de n'être pas d'une assiduité trop farouche pendant le bal. Ne compromettez pas trop celle qui doit être votre femme.

— Je vous admirerai de loin, mon amie. Mais nous ne sommes pas encore au bal, Dieu merci!

La promenade se continua quelque temps encore; mais une rêverie douce avait succédé aux tendres reproches. La mélancolie du bonheur semblait précéder ce couple charmant et éloigner de lui tout regard indiscret, tout bruit discordant. Le coucher du soleil mettait de l'or à la pointe des herbes que foulaient nos chastes amoureux; la nature coquette des environs de Bade se revêtait de solennité. C'était l'heure des extases et de la poésie universelle. Angèle et Gérard paraissaient subir le charme enivrant de cette soirée.

Or, voici ce que se disait tout bas la baronne :

— Certainement, j'aime beaucoup Gérard. C'est un artiste d'un grand talent. Il a une belle figure, et je crois qu'on en ferait un mari enviable; mais sa trop grande sentimentalité m'est suspecte. Il me parle si souvent de sa misère et de ma fortune, que je tremble qu'il ne songe trop à m'épouser, et pas assez à m'aimer toujours. Les artistes enrichis sont insupportables. Je veux encore

éprouver sa sincérité avant de consentir à lui donner un million.

Et la baronne se serrait contre Gérard, et levait sur lui des yeux languissants. De son côté, l'artiste murmurait dans la profondeur de son âme : — Certainement, j'adore Angèle; je donnerais ma vie pour elle; mais je n'ai pas le moyen de soupirer toujours après sa main. Ce soir, le bal va me coûter encore quelques louis, presque mes derniers ; dans cinq ou six jours, je n'aurai plus le sou. Accepter son aide, c'est déchoir. Je ne crois pas faire injure au sentiment loyal que j'ai pour elle en désirant l'épouser promptement. Elle est très-riche, je pourrai l'aimer à mon aise, sans être obligé de la quitter tous les jours pour travailler. Mais si, décidément, elle craint de se mésallier, je ne veux pas voler ou mendier pour lui acheter des bouquets...

Et Gérard, en pressant dans son gousset les dernières pièces d'or qu'il eût à dépenser, regardait Angèle d'un œil enivré d'amour et brûlant de supplication.

II

Le soir de cette promenade de sentiment, la baronne Angèle de Bligny entrait dans la salle de bal de la maison de Conversation, avec une toilette qui évoquait Paris, et un bouquet dont le pauvre Gérard savait le prix.

La baronne était fort belle, de cette beauté singulière et toute française qui n'a rien à démêler avec l'art grec, avec les symétries de la statuaire, mais qui se compose d'un agencement gracieux des lignes, de la vivacité des traits, de l'éclair du sourire, du vague caressant des regards, de ce je ne sais quoi qui déconcerte l'analyse précise.

Il y a des femmes à la physionomie placide et tout extérieure qu'on ne regarde bien qu'en face; il en est d'autres qu'on n'ose jamais regarder, mais qu'on entrevoit de côté, qui vous parlent toujours comme à la dérobée, dont le charme pénétrant et indécis échappe à une observation fixe, qui miroitent, et qui laissent dans le cœur une sensation violente et imparfaite d'où naît une curiosité sans fin et sans assouvissement.

La baronne était une de ces créatures moirées. On ne pouvait arrêter sa figure dans un contour net et immobile. Jamais aucun portrait d'elle ne lui avait ressemblé, parce que son visage n'existait pas sans le rayonnement de ses prunelles battues par les paupières, comme par un éventail qui les attisait; parce que sa peau transpa-

rente, qui laissait compter les veines, avait des lueurs fugitives; parce que sa grâce était un arome; parce que la voir, sans en être vu et sans qu'elle parlât, ce n'était pas la voir. Il n'était pas jusqu'à la nuance de ses cheveux qui ne participât à cette harmonie vague. Était-elle brune? Etait-elle blonde? c'était une question sans cesse agitée, jamais résolue. Angèle, en un mot, était le type le plus complet de la Parisienne. Elle avait le secret de la coquetterie et de l'élégance. Spirituelle, frondeuse, mais effleurant l'épiderme, sans avoir le mauvais goût provincial de déchirer, parlant de tout avec vivacité, n'approfondissant rien, passionnée jusqu'à la passion exclusivement, poétique jusqu'à la poésie, évaporée avec un fond inaltérable de bon sens pratique, elle possédait toutes les vertus mondaines, c'est-à-dire tous les défauts des Parisiennes.

Elle avait ce soir-là une toilette de tulle qui semblait accumuler les nuées autour de ses épaules et de sa taille. Gérard l'admirait de loin avec amertume. Fidèle à ses exigences, il n'osait rester trop assidûment près d'elle; mais il était remplacé, selon l'échange célébré dans les romances, par son magnifique bouquet, et c'était peut-être bien à lui, autant qu'aux fleurs elles-mêmes, que s'adressaient les petits baisers, ou, pour mieux dire, les petits mordillements d'Angèle.

Veuve et riche, madame de Bligny avait été persécutée le lendemain de l'enterrement de feu M. le baron, son époux, par les adorations de plusieurs cousins qui se disputaient la faveur de ne pas laisser sortir de la famille une fortune qui s'y était augmentée. Mais l'encens de ces héritiers manquait de délicatesse; et la jeune veuve avait l'odorat susceptible. Elle fut blessée jusqu'au plus profond de sa vanité, je veux dire de son âme, et jura de se venger. Quoi! c'était pour sa fortune qu'on la courtisait, et

sa main fine et blanche, aux fossettes délicieuses, aux ongles roses, n'était sollicitée qu'à cause des gros et vilains sacs d'écus qu'elle était capable de dénouer! C'était à rassasier des hommes et de la fortune. La baronne eut le courage de se résigner à la richesse, mais elle ne pardonna pas à ses cousins, et le dépit excitant sa sensibilité, l'amour-propre froissé portant un défi à l'amour, elle en vint à rêver une union disproportionnée, dans laquelle toute sa fortune servirait à récompenser une tendresse désintéressée, un dévouement sincère, une âme d'élite. Tout homme soupçonné de posséder quelques belles rentes solides lui devint odieux. Elle essaya de s'apitoyer sur un jeune homme d'excellente famille qui venait de se ruiner au jeu; mais quand on lui eut donné la preuve que cette union était une faillite, et qu'il y avait de la spéculation mal avisée dans ce désordre apparent de la passion, elle chercha ailleurs.

Gérard passa, un soir qu'elle était triste et fiévreuse, dans un coin de salon, regardant de jeunes héritiers faire la roue devant de jeunes héritières, et écoutant de petits ambitieux baragouinant le langage de l'amour à de jeunes coquettes qui voulaient se marier, pour porter des cachemires.

Angèle, que cette spéculation universelle désespérait, reçut à cet endroit du corps, inconnu en physiologie, où naissent les sentiments, une commotion électrique, quand elle vit les grands yeux rêveurs de l'artiste, ses joues un peu maigres et suffisamment pâles, ses cheveux inspirés. Mais quand elle l'entendit chanter, et lancer dans le plafond des notes qui ne devaient s'arrêter qu'au ciel, la baronne faillit s'évanouir; elle ferma les yeux devant son idéal, qui l'éblouissait. Elle apprit que Gérard était pauvre, qu'il vivait avec sa mère; qu'il avait un grand talent de compositeur et de chanteur; qu'il était dévoré d'ambi-

tion, et qu'il voulait faire un chef-d'œuvre ou mourir. Pour le coup, l'instrument de la vengeance était forgé par Dieu même. Madame de Bligny eût manqué à tous ses devoirs envers elle-même et envers l'amour, en ne faisant pas à Gérard l'honneur qu'elle refusait à ses avides cousins de tous les degrés. Elle pleura des vraies larmes, en écoutant s'épancher, avec des dièses et des bémols à la clef, l'âme mélodieuse du musicien. Elle s'en fit remarquer; et, huit jours après cette première rencontre, ils déchiffraient ensemble un duo, qu'ils n'avaient pas encore appris au bout d'un mois, et dont ils avaient oublié le nom deux mois après.

Gérard fut sincère dans ses transports. L'amour d'une grande dame, veuve, riche, lui donna des mouvements fiévreux de reconnaissance. Il jura de devenir illustre pour couronner tant d'abnégation. Il voulut s'élever à la hauteur du sacrifice. Il y eut vraiment, dans les premiers temps de cette liaison, qui resta d'ailleurs dans les bornes du respect le plus ardent, des heures sublimes, dignes des poëtes, et à faire envie aux nigauds éternels qui ont inventé l'amour extatique. Angèle se vengea avec luxe. Gérard eut du génie. Ces deux beaux jeunes gens, elle séduisante et rayonnante, lui pâle d'émotion et de joie, tous deux jaloux de se venger du monde, qui les trouvait, lui trop pauvre, elle trop riche, ces deux incompris qui se comprenaient si bien, eurent des appétits de bonheur à ruiner le ciel. Ils s'aimèrent en cachette, en public, à l'Opéra, à l'église, en riant, en pleurant, en priant, de toutes les façons; et ils s'aimèrent comme il faut s'aimer, en ne pensant qu'à l'amour, en oubliant, par intervalles, lui son ambition, elle son dépit.

Ce fut une orgie divine dont le monde parisien devina et admira les joies, puisqu'il s'empressa de les calomnier. Au premier sifflement des couleuvres, Angèle tressaillit,

non pas qu'elle se repentît de son bonheur, mais les méchancetés du dehors la rappelèrent à son rôle.

— Puisque l'on continue à me provoquer, se dit-elle, je les pousserai à bout; je leur montrerai qu'il n'y a pas de caprice dans notre amour.

L'imprudente, en effet, voulut y mettre de la logique, de la raison. Ce fut sa folie, son fruit défendu, auquel naturellement elle fit mordre Gérard.

— Je serai ta femme, lui dit-elle.

— Hélas! tu étais ma muse! dit le pauvre musicien, auquel ce mot rappela qu'il n'avait plus à obtenir de la grande dame que ses millions; cette pensée, en le mettant en présence d'une convoitise d'argent, l'attrista et le blessa d'abord. Puis, l'un et l'autre, ils s'habituèrent à cette idée du mariage, et, en s'y habituant, ils l'étudièrent.

Il se fit une déchirure dans le ciel qui les enveloppait et qui les cachait. Par ce trou, on aperçut la vie positive, et l'on sentit passer un vent glacial.

— N'est-ce pas me déshonorer, se demanda tout d'abord et tout héroïquement notre artiste, que d'épouser une femme si riche? On ne voudra jamais croire que je l'aime pour elle; on dira que je l'aime pour son argent.

De son côté, madame de Bligny, quand elle songea qu'un contrat de mariage, rédigé sur un papier timbré, allait consacrer et immobiliser son bonheur, se sentit prise, non d'un doute pour Gérard, mais d'un besoin instinctif de veiller à la sûreté de son rêve. Puisqu'elle portait un défi aux soupirants de sa bourse, il fallait être bien certaine que Gérard ne chantait pas pour ses écus; et non-seulement cette conviction devait lui être acquise, mais il était d'obligation, de bon goût, de la faire entrer dans la conscience de tous.

Dès lors, la nécessité d'une épreuve réciproque désen-

chanta un peu l'avenue que parcouraient nos deux amants. On s'observa, on se commenta, et, si pur qu'on fût disposé à se trouver, on se soupçonna capable de petits défauts.

— Je saurai bien si Gérard m'aime absolument et sans arrière-pensée, se dit madame de Bligny. Je le contraindrai de quitter Paris, ses succès, ses triomphes, et je le mettrai à l'épreuve du désintéressement.

— Je saurai bien si Angèle veut m'épouser, dit à son tour Gérard, qui ne se souciait pas d'être pris seulement pour expérience et par vengeance. Je la suivrai jusqu'au bout du monde.

Et c'est ainsi que, voulant attester la solidité de leur amour, ils coururent la chance de l'ébranler, et résolurent de quitter Paris pour aller se promener sur le Rhin. Hélas! il faut se défier des sentiments qui ont besoin de changer d'air et de climat. Ils usent des moyens désespérés de la médecine, et sont bien près de leur fin.

L'amour de Gérard et d'Angèle n'était pas au dernier degré, mais il avait des déchirures dans le poumon, et il était pris de l'inquiétude de ceux qui se sentent menacés par la mort.

Gérard, nous l'avons dit, était pauvre. Fils naturel d'un père resté très-inconnu, il vivait avec sa mère, ancienne actrice, autrefois célèbre, et qui avait changé son glorieux nom de théâtre contre le nom de Gérard, qui lui semblait, dans ses scrupules maternels, plus pur et plus digne de son fils.

Madame Gérard n'avait rien gardé de toutes les fortunes que ses caprices avaient gaspillées. Devenue sage en devenant vieille mère, elle prenait soin de l'intérieur, ne vivait que pour son fils et qu'en lui. Elle était fière de ses succès, peut-être encore plus de ceux qu'il obtenait dans le monde que de ceux qui l'accueillaient en public.

L'amour de madame de Bligny, qu'elle avait deviné et que Gérard avait fini par lui raconter, lui semblait le plus heureux coup du sort. Aussi, quand elle vit son fils se préparer à un voyage :

— Va! lui dit-elle en l'embrassant, et reviens millionnaire.

— Oh! ce n'est pas la fortune que j'envie, répondit avec empressement Gérard, offensé de ce conseil pratique.

— Puisqu'elle est riche, il faut bien passer sur ce défaut-là, répliqua sa mère, qui savait par expérience que ce défaut est une vertu.

L'artiste fit deux parts de son argent; il en laissa une à sa mère et emporta l'autre. Il avait fièrement posé les conditions à la baronne, et avait juré qu'il ne partirait pas, si Angèle ne s'en reposait absolument sur lui pour les dépenses de la route.

Madame de Bligny s'était docilement soumise à cette exigence, dans laquelle tout d'abord elle vit un noble mouvement, et qu'elle avait ensuite considérée avec défiance, redoutant un calcul dans cette affection. Nous savons aujourd'hui à quel point ils en sont venus. Le doute est entre eux ; ils s'aiment toujours, ou plutôt ils veulent encore s'aimer. Toutefois, la baronne s'irrite en secret, et par intervalles, des doléances de Gérard, qui lui semblent des sommations; et Gérard, dont la bourse s'épuise, trouve qu'on abuse de son désintéressement, et qu'il n'y aurait que justice à le récompenser.

Ils sont aussi sincères que des créatures humaines peuvent l'être. Ils ne mentent qu'à leur propre conscience, ce qui n'est presque rien, dans la confusion des hypocrisies ; la nécessité qui les pousse à se faire réciproquement des reproches est la dernière illusion d'une tendresse qui croit vivre parce qu'elle accuse.

Madame de Bligny avait un grand succès au bal. Tout

le monde connaissait ou soupçonnait son engagement avec Gérard ; mais personne n'en paraissait scandalisé. La décence de ce sentiment, le respect qu'on semblait avoir pour le monde, suffisaient pour que celui-ci fût indulgent. Il rembourse avec la monnaie dont on le paye et feint de pardonner à qui feint d'avoir peur de lui.

Pendant que madame de Bligny, belle et souriante, dansait, valsait et flairait son bouquet avec ses lèvres, Gérard, adossé à l'angle d'une porte, se disait tout bas :

— Je n'ai plus que cinquante francs à dépenser pour elle. Que vais-je faire? Lui demander de m'épouser, parce que je n'ai plus d'argent, c'est hideux! accepter ses offres, c'est m'avilir. Je n'ai d'autres ressources que de fuir, de voler ou de travailler. La quitter, c'est le comble de la lâcheté; donner des concerts, c'est l'humilier. Je suis entre le crime et une bassesse. Quoi que je fasse, je perds son amour. Plutôt la mort mille fois! Ah! que nous sommes fous, nous autres artistes, de nous attacher à ces impitoyables coquettes! Un jour, une heure d'amour, c'est tout, c'est trop; puis chacun retourne à son devoir. Mais pourquoi me suis-je habitué à cette pensée qu'elle pouvait être, qu'elle devait être ma femme? N'est-ce pas elle qui m'a donné cette ambition, qui l'a entretenue dans mon cœur?... Oui, je me rappelle toutes ses paroles: serais-je coupable de me les rappeler?

Et le pauvre Gérard cherchait des yeux, lui souriait de loin, lui envoyait un baiser des lèvres, quand la valse la faisait passer devant lui, puis il reprenait ses douloureuses réflexions.

— Cinquante francs! se disait-il ; ce n'est pas même le prix du voyage pour la fuir. Je suis obligé de vaincre ou de mourir ici.

Et comme il cherchait parmi tous ces valseurs quelqu'un à qui, en désespoir de cause, il pût s'adresser pour

un emprunt, il aperçut un journaliste parisien en quête d'émotion pour un keepsake dont il dépensait d'avance le produit.

Gérard l'aborda, renouvela connaissance et présenta sa requête, en s'excusant sur un retard de la poste.

— Parbleu! mon cher monsieur, dit le journaliste, je vous demande deux heures de répit. J'ai quelque idée que la chance me sera favorable aujourd'hui, et je mets d'avance mon gain à votre disposition.

— Vous allez jouer?

— Oh! je suis un observateur consciencieux. J'ai promis une imprécation contre la fièvre du trente et quarante; je veux m'inoculer le mal, afin de le mieux juger... Si vous ne craignez pas la contagion, venez avec moi.

— Volontiers; c'était pour jouer moi-même que je voulais emprunter ces quelques louis, reprit Gérard, qui se voyait obligé de mentir pour cacher son embarras, et qui, depuis son arrivée à Bade, tout entier aux spasmes de son amour, n'avait jamais songé au tapis vert.

Les deux jeunes gens quittèrent la salle de bal et allèrent dans les salons où la roulette et le trente et quarante tiennent leurs assises.

Gérard eut une émotion profonde en entrant; il sentit un frisson lui parcourir le dos. Une voix lui disait à l'oreille :

— Ici on laisse tout amour! Vous qui entrez, n'en espérez plus!

Il regarda les croupiers impassibles, les joueurs aux sensations diverses : les uns feignant l'insolence pour intimider le sort; les autres pâles, muets, agitant leurs mains convulsives dans leur poitrine. Il se rappela les vers d'Alfred de Musset (car, bien que musicien, Gérard était instruit et

avait de la littérature). Il chercha les *Fils de la Forêt Noire;* il en vit quelques-uns,

Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les râteaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux.
. . . . . .

Gérard ne poussa pas l'exclamation du poëte :

O toi, père immortel dont le fils s'est fait homme!...

Mais il envia plus d'un de ces paysans dont la roulette multipliait l'enjeu, et il jeta sur la table, avec un serrement de cœur, dissimulé dans le plus faux sourire qui ait jamais brillé sur des lèvres humaines, un de ses derniers louis, tiède encore d'un long contact, d'une étreinte désespérée.

III

Nous n'abuserons pas de la situation dramatique pour peindre les émotions de la circonstance. Ce qui importe, c'est de savoir que Gérard dut s'estimer très-heureux en amour, car son malheur au jeu fut complet. Il eut bientôt perdu ses cinquante francs.

— Vous ne jouez plus? dit le journaliste, qui perdait déjà la valeur du keepsake, et qui songeait à un second volume.

— Je ne suis pas en veine ce soir, répondit Gérard, dont les jambes tremblaient, et qui avait peur de s'évanouir.

Il se dégagea de la foule, et, au lieu de rentrer dans la salle de bal, il sortit et alla s'asseoir sous les arbres de la promenade, se cachant des groupes qui venaient écouter l'orchestre de la danse ; là, il faut bien l'avouer, notre héros n'eut plus de courage. Le dépit, l'amertume, le sentiment de sa défaite l'étouffèrent : il pleura.

Les larmes sont une satisfaction que l'on s'accorde à soi-même, et, si l'on doit proclamer heureux tous ceux qui pleurent, ce n'est pas parce qu'ils sont consolés, mais c'est parce qu'ils se consolent eux-mêmes. Les pleurs sont une revanche et un certificat d'innocence que l'homme accablé se décerne. Je suis bien à plaindre, se dit-il, puisque je pleure! et, si je suis à plaindre, c'est que je mérite

d'être consolé. De là à s'estimer plus que les autres, en raison même de sa douleur, il n'y a pas loin, et Gérard ne manquait pas à cette loi égoïste. Il en voulait à Angèle de ce qu'il pleurait pour elle. Il avait des mouvements haineux d'amour.

— Oh! je la forcerai bien à m'épouser, se disait-il. Il serait par trop ridicule d'avoir tout quitté pour la suivre, et d'être laissé là parce que je me suis ruiné pour elle. Mais comment oser lui dire... que je n'ai plus un sou... pas même de quoi faire l'aumône? Oh! ce jeu, quelle sottise à moi de lui demander un aide! Après tout, l'amour et la roulette se devraient plus d'égards. Si j'osais, je mendierais... Je comprends le vol! Qu'y a-t-il, à cette heure où je souffre, entre une mauvaise action et moi?... La seule distance que remplirait une occasion.

Et Gérard, froissé dans ses espérances les plus vives et les plus douces, se sentant à la discrétion de la femme qu'il aimait, n'ayant aucun moyen de la contraindre, rougissant de lui devoir quelque chose, perdant d'un seul coup cette égalité apparente que son indomptable fierté d'artiste lui avait conquise, Gérard se mordait les poings, poussait des exclamations étouffées, et s'animait d'une formidable colère contre lui-même, contre la destinée, contre la baronne.

Après une heure d'épanchement dans la solitude, il se crut plus calme, et résolut de rentrer. Madame de Bligny avait remarqué son absence; elle était inquiète et un peu jalouse. Mais quand elle le vit, elle comprit à sa pâleur qu'il souffrait, et, dans un regard expressif, elle lui demandapardon de l'avoir accusé.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui dit-elle, en allant vers lui.

— Rien... la fraîcheur de la nuit m'a saisi.

— Gérard, vous me cachez quelque chose.

— Moi! que puis-je vous cacher?

— Je ne sais, une mauvaise nouvelle, un duel.

— Un duel! reprit Gérard avec un peu d'ironie. Oh! ce n'est pas le duel que vous supposez, madame, je me suis battu contre votre amour, et j'ai été vaincu.

— Vous êtes fou, mon ami! dit la Parisienne avec une compassion railleuse.

— C'est possible.

— Ah! je devine! s'écria Angèle, qui reconnut la vérité à certaine flétrissure des mains, à ce petit désordre des manchettes que causent toujours le maniement de l'argent et l'action du jeu. Vous avez joué, et...

— Et j'ai perdu, c'est exact; mais excusez-moi, mon amie, cette perte est insignifiante. Pourtant la persistance du sort m'a irrité. Je suis un mauvais joueur, je n'aime pas perdre. Voilà le motif de ma pâleur et de mon émotion.

— Je crois que vous me cachez quelque chose, dit Angèle en lui serrant les mains, et vous avez tort. Si quelque dette...

— Je ne dois rien... Ne parlons plus de cela, et dansons, si vous le voulez.

— Non, je me sens fatiguée; je veux rentrer.

— Permettez que je vous reconduise.

Madame de Bligny était rêveuse. Cette douleur de Gérard lui semblait facile à interpréter; elle ne doutait pas qu'il n'y eût une question d'argent au fond de ce désespoir. L'épreuve touchait à son terme. Décidément, l'artiste avait triomphé. Son orgueil, qui n'avait jamais fléchi, son amour qui avait eu recours à toutes les luttes plutôt que d'accepter un bienfait, tout attestait le désintéressement de la passion.

— Gérard, lui dit-elle avec une sorte de gravité, laissez-moi vous dire que je vous aime plus que jamais. J'ai

été cruelle envers vous peut-être ; mais c'était pour mieux vous prouver mon estime. Venez me chercher demain matin. Nous aurons une longue conversation ensemble ; nous avons tout notre bonheur à assurer.

Gérard ne put que répondre :

— A demain !

Il mit sur le front d'Angèle un respectueux baiser, et il la quitta brusquement.

Elle m'a pris en pitié, se disait-il, j'ai lu dans ses yeux la compassion. Demain elle va m'offrir sa fortune avec sa main : c'est là mon rêve ! Et pourtant je voudrais que cette offre ne vînt pas si justement à l'heure où j'en ai besoin ; elle saura plus tard que je n'étais plus en mesure de refuser. L'humiliation pour moi sera complète.

Les scrupules de Gérard devenaient absurdes, et sa délicatesse était surtout de l'orgueil. Mais, de toutes les tâches, la plus difficile pour l'homme est celle d'accepter simplement son bonheur. Il perd un temps précieux à minauder avec lui, et il a parfois des accès de fierté chevaleresques et pervers, dans lesquels il prétend mériter les bienfaits qui lui tombent du ciel. Gérard traversait une de ces crises folles. Il n'avait qu'à passer cette nuit-là dans l'enchantement, dans l'espérance ; il aima mieux la consumer dans des enquêtes pénibles sur sa situation, sur la dépendance que sa pauvreté allait lui imposer.

Après avoir dit adieu à madame de Bligny, il revint à la Maison de Conversation. Le bal n'était pas fini ; on dansait et on jouait encore. L'artiste n'osa pas rentrer, mais il regarda les fenêtres du salon de la roulette, comme si l'une d'elles allait s'ouvrir, et comme si quelque joueur privilégié dût lui jeter de là toute une fortune dont il avait grand besoin, pensait-il.

Personne n'ouvrit de fenêtre ; il ne tomba aucune aumône, et Gérard, fort ému par avance de l'entretien qu'il

devait avoir le lendemain, rentrait chez lui en baissant la tête, quand il remarqua, au détour d'une rue, une ombre masculine attachée à ses pas avec une persistance singulière. Nous ne commettrons pas la mauvaise plaisanterie d'affirmer que Gérard, ce soir-là, ne redoutait pas les voleurs. Il se retourna brusquement, vint droit à son ombre, et lui frappant sur l'épaule :

— Que me voulez-vous? lui demanda-t-il résolûment?

— Rien, si vous n'êtes pas celui que je cherche, répondit l'ombre avec un fort accent germanique; ce qui prouvait par surcroît, après le témoignage sensible du contact, que cette ombre n'était pas celle de l'artiste lui-même.

— Et qui faut-il être pour vous satisfaire?

— Un jeune homme de bonne tournure qui se promenait tantôt dans les ruines du vieux château, en compagnie d'une charmante dame.

— Et si j'étais ce jeune homme? demanda Gérard.

— En ce cas, monsieur, j'affirmerais que je ne me suis pas trompé en croyant vous reconnaître, et je vous prierais de venir parler en toute hâte à mon maître, qui désire vivement vous entretenir.

— Quel est ton maître?

— Le baron Walter, un vieillard bien malade, que vous avez rencontré dans les ruines.

— Quoi! ce bonhomme un peu fou!

— Je ne sais si mon maître est fou, reprit gravement Fritz; mais je sais qu'il veut vous voir et qu'il m'a chargé de vous amener à lui en toute hâte.

— Mais je ne le connais pas du tout, dit Gérard d'assez mauvaise humeur, et comme je ne suis ni notaire, ni médecin, je n'ai rien à faire au lit d'un moribond.

Fritz garda le silence, il attendait un refus plus formel.

— A moins que ce ne soit pour me nommer son héri-

tier, continua l'artiste, qui mêlait ses préoccupations d'argent à cet incident bizarre, et qui riait à moitié ; auquel cas, mon cher, je te suivrais avec empressement.

— C'est peut-être pour cela, en effet, répliqua Fritz, qui s'inclina et qui passa devant, comme pour indiquer la route.

— Au surplus, la nuit est bonne pour les aventures, continua Gérard, je ne dormirai pas; allons visiter les mourants, c'est une œuvre méritoire.

A quelques pas de là, Gérard s'arrêta tout à coup.

— Es-tu bien sûr, demanda-t-il à Fritz, que ton maître soit un vieillard?

L'Allemand ne parut pas comprendre le sens de cette interrogation.

— Il me le semble, balbutia-t-il.

— C'est que si, par hasard, tu me menais à quelque jeune ou respectable dame, reprit l'artiste avec fatuité, je t'avoue, mon cher, que, par égard pour ta maîtresse, il vaudrait mieux me laisser en route.

Fritz sourit et répondit avec dignité :

— Je suis père de famille, monsieur, et mon maître n'est pas une femme.

— Que peut-il me vouloir? se demanda Gérard, qui continua son chemin.

Le baron Walter occupait un appartement, meublé très-confortablement, à l'hôtel d'Angleterre. Gérard fut introduit dans un salon, où on le laissa seul pendant quelques minutes; puis Fritz, qui avait été prévenir le malade, revint chercher notre héros, qu'il conduisit à la chambre du baron.

Gérard se laissait aller aux chances de cette aventure avec l'enthousiasme ironique d'un homme qui vient d'être profondément atteint et qui méprise le surcroît des petites

misères humaines. La curiosité qui naissait en lui s'aiguisait en sarcasmes.

— Parbleu ! se disait-il, je veux savoir quelle sotte mésaventure la chance qui m'a trahi au jeu me réserve encore !

Le vieillard essaya de se soulever sur son séant quand il le vit entrer ; mais ses efforts furent vains, sa tête retomba sur l'oreiller.

Fritz s'approcha pour l'aider.

— Non, merci, murmura le baron, je n'ai pas besoin de toi, nous avons à causer, laisse-nous.

Fritz avança un fauteuil pour Gérard au pied du lit, ranima le feu du foyer, jeta un coup d'œil aux diverses potions ordonnées par le médecin et se retira.

— Monsieur, dit le mourant en s'interrompant presque à chaque syllabe, je vous remercie d'être venu ; vous m'enlevez une grande inquiétude de l'esprit ; et si, comme je l'espère, vous voulez bien accepter la tâche que je prends la liberté de vous confier, je mourrai sans remords.

— Mais, monsieur, interrompit Gérard, vous ne me connaissez pas !

— Si, je vous connais bien, dit le moribond en essayant de sourire et en secouant la tête, vous êtes la jeunesse, l'amour, l'illusion, par conséquent la candeur, la bonne foi, l'honneur. Oh ! je vous connais bien !

— Mais tout cela n'est pas sur mon passe-port, dit Gérard. Avant de recevoir des confidences qui sont peut-être le résultat d'une prévention trop favorable, et par cela même dangereuse, j'ai besoin, monsieur le baron, de vous dire qui je suis : je me nomme Gérard, je suis musicien ; je ne vous assurerai pas que j'ai du talent, mais j'ai l'honneur d'avoir quelques ennemis qui travaillent à ma réputation.

— Artiste et amoureux! vous êtes complet, mon ami, dit le malade, et cette belle dame...

— Sera ma femme dans quelques jours, monsieur le baron, dit Gérard avec fierté.

— Oh! le beau rêve! Tâchez, mon ami, de ne pas vous éveiller; je ne pouvais choisir mieux, et je vous ai bien deviné! Moi, je suis le baron Walter, un vieil Allemand sentimental qui va faire bientôt son dernier voyage dans le bleu! J'ai aimé l'art et les artistes; j'ai aimé tout ce qui est aimable; maintenant il me faut aimer la mort. Après une existence assez orageuse, pendant laquelle j'essuyai bien des tempêtes, sans faire beaucoup de naufrages, je vais quitter la terre, en laissant une dette à payer... Oh! cette dette-là est sacrée. Je l'ai oubliée longtemps, mais le malheur m'a frappé et m'a averti. J'avais un fils légitime que j'aimais ardemment... Je l'aimais trop : c'était le témoignage d'une union heureuse et courte. Il y a quelques mois on m'apporta le cadavre de mon enfant blessé mortellement dans un duel... Je ne vous dirai pas combien je pleurai... mais je vous dirai que je meurs de sa mort. Après quelque temps d'un désespoir que la pensée d'une réunion prochaine finit par adoucir, comme j'allais prendre des dispositions pour distribuer ma fortune entre les diverses sociétés chorales du pays, je me demandai si je n'avais personne à frustrer, et si j'avais bien réellement le droit de disposer ainsi de mon bien. Cette question fut salutaire. Je me souvins alors que, parmi les orages d'une existence dont la passion était la boussole, j'avais abandonné, il y a quelque trente ans, une charmante femme, parce qu'elle m'attribuait avec obstination la paternité d'un enfant dont je ne consentais pas à m'avouer le père. Un scrupule contraire à celui que j'avais ressenti autrefois me saisit. J'aimai cet enfant entrevu et repoussé, j'eus une vision de cette jeune mère si belle... Et

puis c'était un péché de jeunesse que j'allais revoir... et j'ai eu une jeunesse dont les cendres sont encore chaudes. Je résolus de me mettre à la recherche de cet enfant et de lui léguer mon bien. Un de mes amis, auquel je donnai des instructions et qui avait plus de santé que moi, s'est mis en campagne. Il m'a écrit qu'il était en bonne voie, qu'il espérait m'amener mon fils dans quelques jours... Par malheur, je ne serai plus là, monsieur, quand cet héritier viendra frapper à la porte du père prodigue... Je sens que je meurs. Cette promenade de tantôt m'a achevé. J'ai voulu aspirer la vie. C'est une boisson désormais trop forte ; elle m'a enivré, elle m'a tué. J'ai besoin de quelqu'un à qui je puisse confier mes dernières volontés. J'ai horreur des gens de loi ; je ne les aime qu'en costume et dans des cortéges de féeries. Comme je cherchais dans mon esprit à qui je pourrais m'adresser, votre pensée m'est venue. Les amoureux, tant qu'ils aiment, ont toutes les vertus ; ils sont chevaleresques et dévoués : un artiste surtout a des fiertés et des tendresses qui le rendent incapable d'une félonie... Monsieur, je vous le demande avec l'ardeur et l'insistance d'un mourant, voulez-vous accepter un dépôt ? Si je meurs cette nuit ou demain, vous entrerez en possession de tous mes papiers, de tous mes effets ; j'ai ma fortune là, réalisée dans ce portefeuille, prenez-la pour la remettre à mon fils. Il viendra, amené par mon ami Rosenheim ; dites-lui que je le prie de me pardonner, et tâchez d'en faire votre ami.

Gérard s'était levé pâle et ému.

— Monsieur, dit-il, ce que vous me demandez là est impossible, je n'ai ni la liberté ni le temps d'accepter ce fidéicommis.

— Oh ! vous serez libre demain soir, peut-être, ou dans deux jours. Rosenheim ne peut tarder ; il devrait être ici,

j'étais venu au-devant de lui jusqu'à Bade; mais je ne peux aller plus loin.

— Pourquoi ne pas confier ce dépôt à votre valet, à ce Fritz, qui me paraît dévoué ?

— Fritz m'est dévoué, mais... je ne veux pas le tenter.

Gérard voulait s'écrier :

— Pourquoi me tentez-vous, moi ?

Une secrète pudeur retint ce cri; il se borna à dire :

— Attendre un jour ou deux n'est pas une si longue tentation.

— D'ailleurs, reprit le vieillard, j'ai mon idée, et la voici :

— Il se peut que Rosenheim, malgré ses espérances, revienne seul, que mon fils soit mort ou introuvable; dans ce cas, je veux que ma fortune serve à des gens dignes du bonheur. Vous la garderez, monsieur, vous en distrairez une part que j'ai indiquée pour mon ami Rosenheim; une seconde part pour Fritz, qui retournera dans son pays, et une troisième part, destinée aux sociétés chorales. Je veux que tous les ans on donne, en mémoire de moi, un petit concert dont l'écho me viendra sans doute à travers la tombe.

— Monsieur, dit Gérard, qui faisait de grands efforts pour dissimuler un trembiement dans la voix, je ne puis accepter, moi, inconnu, des chances pareilles... ma conscience...

— Quoi! votre conscience vous interdit de me rendre service? de me permettre un peu de repos à mes dernières heures... de me donner l'appui de votre probité... Allons, monsieur, n'ayez pas d'orgueil, c'est une bonne action que je vous offre, cédez à la tentation, je suis convaincu que celle que vous aimez vous conseillerait d'accepter.

— Soit! alors j'accepte, monsieur, dit Gérard, qui se

sentait le front humide. Mais permettez-moi de vous donner ma parole d'honneur que je remettrai fidèlement ce dépôt.

— A quoi bon jurer? interrompit le vieillard; si je ne me suis pas trompé, le serment est inutile; si vous devez me trahir, que vous importerait un parjure? Puisque vous le voulez, donnez-moi votre main; voici la mienne; Dieu nous voit et scelle entre nous un contrat dont il est le seul témoin et le seul juge. Maintenant, mon ami, prenez dans ce secrétaire-là ces deux portefeuilles, et causons.

Gérard obéit; mais, sans qu'il pût dire pourquoi, il était pâle, il tremblait, et il acceptait cette bonne action comme s'il se fût disposé à commettre un crime.

IV

Le baron Walter mourut dans la nuit. Il avait remis à Gérard les titres de tous les biens, et il avait dit à Fritz :

— Monsieur est le maître ici ; obéis-lui comme tu m'obéirais, il saura récompenser ton zèle.

Fritz s'inclina sans étonnement. Le baron l'avait habitué aux surprises. Quand le vieillard fut mort, Gérard, debout au pied de son lit, le regarda longtemps. On eût dit qu'il interrogeait ce cadavre, voulant savoir si l'âme ne se cachait point quelque part pour le guetter et pour reparaître en l'accusant, s'il ne suivait pas les instructions reçues.

Il était grand jour. Les oiseaux chantaient dans les arbres. Ils savaient la mort d'un Allemand mélomane, et ils voulaient l'honorer par un petit oratorio. Gérard, brisé d'émotion, de fatigue, plus pâle que le drap blanc sur lequel reposait le vieux baron, songea à aller se reposer.

— Veille bien auprès de ton maître, dit-il à Fritz ; je reviendrai pour ordonner le service funèbre. S'il arrivait d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, de France, ou de je ne sais où, un ami de ton maître qui s'appelle Rosenheim, avec un jeune homme, fais-moi prévenir.

Gérard rentra chez lui ; mais il ne put dormir. Il avait la fièvre. D'ailleurs, il lui restait beaucoup de choses à

faire dans la journée même. Son rôle de fidéicommissaire l'obligeait à des soins envers le défunt; et puis Angèle l'attendait. Angèle! Pourquoi la pensée de la baronne de Bligny venait-elle se présenter, comme un danger, comme une menace, depuis sa visite au baron de Walter? Il redoutait maintenant de revoir celle qu'il aimait et qui lui avait paru dans de si tendres dispositions à son égard. Il eût été ravi d'apprendre qu'elle était devenue invisible pour quelques jours seulement. C'est qu'au fond de lui, en dépit de lui, malgré tous les raisonnements, tous les efforts de son cœur, une voix terrible, inexorable, retentissante, une voix métallique, la voix des écus de l'Allemand lui chantait, lui criait :

« Si M. Rosenheim revient seul ou ne revient pas, tu hérites.

Il était, au premier abord, invraisemblable que M. Rosenheim ne revînt pas. Mais il était possible qu'il revînt seul; et alors Gérard se trouvait à la tête d'un bon gros million ; il devenait aussi riche que la baronne, son égal, il pouvait l'épouser. Si, au contraire, l'héritier inconnu se présentait, il ne restait au pauvre artiste que l'âcreté d'une convoitise inutile, que l'amertume d'une terrible déconvenue.

Cette tentation, qui arrivait à l'heure la plus critique de son existence, le jetait dans de grandes perplexités. Fallait-il avouer tout à la baronne, l'associer à ses espérances, se ménager près d'elle des consolations, en cas de désappointement? Fallait-il lui dire : Attendez deux jours avant de m'accorder votre main! dans deux jours, je pourrai devenir votre mari sans que vous me fassiez l'aumône? Ou plutôt ne valait-il pas mieux accepter dès maintenant, enchaîner Angèle par sa promesse, et lui ménager la surprise d'un million comme une récompense?

Quand il descendait au fond de ses perplexités, Gérard

se trouvait en présence de ces deux questions : Fallait-il confier à la baronne ses chances de fortune? Et quelle était la valeur réelle de ces chances ? Ce dernier point, le plus sérieux, dominait et réglait tous les autres. Si les chances étaient nulles ou de peu de poids, il devenait inutile de les confier. Gérard, dans l'entretien suprême de la nuit, n'avait eu relativement à la mission de l'ami Rosenheim, que de vagues confidences. La baron Walter n'avait pu ou n'avait rien voulu lui dire de précis.

L'héritier allait-il venir ? Les recherches seraient-elles infructueuses ?

Il parut tout simple, en dehors de toute chicane de sa conscience, à Gérard, de souhaiter que l'ami Rosenheim ne rencontrât personne. Il fit des vœux insensés pour que cet enfant, peut-être abandonné, peut-être délaissé parmi les enfants trouvés, fût introuvable. Puis, quand il avait honte de cette ardeur, il revêtait hypocritement sa convoitise de prétextes plausibles. Il se disait que, chargé de la volonté expresse du baron, il avait besoin d'apporter un soin extrême, des scrupules rigoureux dans la remise de sa fortune. Il faudrait qu'on lui prouvât jusqu'à l'évidence, jusqu'à la démonstration la plus éblouissante, le lien du sang. Car, enfin, ce bon ami Rosenheim pouvait être un coquin, un intrigant, d'accord avec le premier venu, et il ne souffrirait pas, lui, Gérard, qu'on le frustrât d'un si bel héritage, ou plutôt qu'on manquât ainsi à la mémoire du baron, etc., etc.

Sur cette pente, et toujours poussé par la rage de la justice, Gérard en vint à ne plus admettre que comme une hypothèse invraisemblable l'arrivée de l'héritier et de l'ami Rosenheim. Il se trouvait si digne lui-même et investi si bien à propos de cette énorme fortune, que son imagination inventait tous les prétextes pour n'avoir pas à la rendre.

Cependant il fallait aller chez la baronne, qui l'attendait et qui avait promis de se prononcer.

Angèle attribua l'étrange pâleur et l'éclat des yeux de son ami à l'animation, peut-être à la fatigue du jeu. Mais elle ne parut ni alarmée ni choquée; au contraire, elle sourit, et, lui tendant les deux mains :

— A quelle église nous marierons-nous, Gérard ?

Une larme parut dans les yeux du musicien.

— Angèle! Angèle! s'écria-t-il, vous êtes trop bonne pour moi. Avez-vous réfléchi à la détermination que vous prenez ?

— Oui, et à moins que vous ne me refusiez, je persiste.

— Mais, voyez quelle disproportion de rang, de fortune!

— Gérard, si vous me poussez à bout, je vais me ruiner d'un coup, et me faire si pauvre que vous serez obligé de me faire l'aumône.

— Gardez-vous-en bien, Angèle! Laissez-moi plutôt devenir riche!

— Combien de temps vous faut-il pour cela? demanda la baronne en souriant, mais réellement froissée de l'insistance avec laquelle Gérard parlait fortune, quand elle parlait mariage.

— Je ne vous demande qu'un jour ou deux.

— Vous êtes fou, mon ami; je ne veux pas que vous retourniez au tapis vert.

— Il ne s'agit pas du jeu...

— Quoi! fabriqueriez-vous de la fausse monnaie? ou bien feriez-vous partie d'une bande de voleurs?

— Angèle, reprit Gérard, je suis fier, et je me sens pénétré d'une reconnaissance infinie quand je songe à votre amour. Cette main que vous m'offrez, c'est mon ambition, c'est ma gloire. Mais excusez des scrupules de

délicatesse, ridicules et insensés. Il se passe dans ma vie quelque chose d'étrange. Une fortune m'est promise. Permettez-moi quelques jours d'attente. Si je deviens riche, j'accourrai déposer cette fortune à vos pieds. Si la fatalité veut que je reste pauvre, je serai vaincu et je viendrai vous demander pardon d'avoir eu un peu d'orgueil. Mais, au nom même de cet orgueil dont l'agonie commence, et qui sera mort peut-être dans deux jours, accordez-moi un délai.

— Eh ! mon cher, dit la baronne un peu piquée, prenez votre temps ! je n'allais vite que pour vous !

— Soupçonnerait-elle ma détresse présente? se demanda Gérard. Dans ce cas, plus que jamais, je tiendrais à l'arrivée de M. Rosenheim.

— Angèle, reprit-il, j'ai votre amour : c'est le seul bien que je ne pourrais attendre patiemment. Ce qui me manque maintenant, ce n'est plus que votre fortune ; je puis, je veux attendre cet accessoire.

— En vérité, pensa Angèle, il est incorrigible, il tient trop à m'humilier avec mon argent.

— Vous vous rappellerez, Gérard, que je n'ai plus de consentement à vous donner ; je serai votre femme quand il vous plaira de m'accorder cet honneur.

— Ah ! si je pouvais hâter les événements !

— Seulement, mon ami, ajouta la fine Parisienne avec un peu d'ironie, prenez garde de devenir trop riche. Ce serait moi qui rougirais à mon tour et qui n'oserais pas me marier.

— Raillez-moi, moquez-vous de moi, Angèle ; un jour, vous saurez ce que j'ai souffert, et vous m'estimerez davantage.

— Vous tenez trop à l'estime, mon ami, et pas assez à l'amour.

— L'un ne vit pas sans l'autre.

— Vous êtes fou, dit la baronne en haussant les épaules et avec un rire un peu forcé.

Gérard eut peur; il se demanda s'il ne lâchait pas la proie pour l'ombre; si la vanité de se présenter avec un million, qui était d'ailleurs fort hypothétique, ne le poussait pas à froisser, à blesser un cœur aimant et à ajourner une dot considérable. Le million de madame de Bligny était là; il brillait dans ses yeux, il rayonnait sur sa main. Gérard n'avait qu'à s'incliner pour le prendre; un mot, un baiser, un regard et tout était dit.

La tentation était grande; mais la fatuité et l'orgueil murmurèrent de leur côté :

— Tu lui diras tout dans trois jours. Si tu restes pauvre, elle t'adorera pour tes scrupules; si tu deviens riche, elle trouvera ta surprise de fort bon goût. D'ailleurs elle cède peut-être à un accès de pitié. Elle a soupçonné tes pertes au jeu. Montre-lui que tu es supérieur à cet échec, et qu'elle ne soit pas ta femme par charité, Aie la coquetterie de la pauvreté; prends tes précautions pour n'être jamais humilié.

Gérard se croyait bien sage en raisonnant ainsi, le pauvre fou! Il ne raconta pas à Angèle tous les incidents de la dernière partie de la nuit précédente; mais il parla de la mort du baron, de la confiance singulière que le vieil Allemand avait eue en lui, des devoirs que cette confiance lui imposait envers la mémoire du défunt, et de la possibilité d'un testament qui lui ferait des avantages.

Mais de ce malencontreux Rosenheim, et du plus malencontreux héritier, il ne dit mot. Je ne sais quelle force secrète paralysa sa langue toutes les fois qu'il fut tenté d'entrer dans ces détails. La baronne, encore une fois, fut choquée de le voir suspendre son mariage jusqu'à l'ouverture prétendue du testament. Elle lui dit assez

froidement qu'il n'avait pas à se distraire de ses fonctions d'ordonnateur des pompes funèbres pour l'accompagner dans sa promenade, et elle le quitta, afin d'aller bouder seule, et en grande toilette, dans les allées de Lichtenthal.

— Est-ce que je serais un imbécile? se demanda, pour la seconde fois, notre musicien. Ne risqué-je pas tout mon bonheur en prenant trop de précautions pour l'assurer?

Mais cette réflexion, ce remords, au lieu de faire courir Gérard sur les pas de madame de Bligny, le cloua davantage à la place où il méditait, profondément absorbé dans ses calculs; s'attachant d'autant plus étroitement à l'idée d'hériter du baron, que cette espérance de fortune s'était jetée au travers de ses rêves et avait dérangé les plans de sa petite comédie d'amoureux; il devenait impatient de savoir à quoi s'en tenir.

Dix fois dans la journée il alla à l'hôtel d'Angleterre demander si quelque voyageur n'était pas arrivé. Il faisait des suppositions sur la figure probable de M. Rosenheim, et, dans chaque physionomie inconnue, il croyait le reconnaître.

— Jusqu'à quand me faudra-t-il l'attendre? se demandait-il, car enfin, il peut se faire que M. Rosenheim ne revienne pas : un accident, une mort subite peut interrompre son voyage. Le baron ne m'a pas dit l'âge de son ami; mais, pour qu'il y eût entre eux une si grande intimité, une confiance si absolue, il fallait nécessairement qu'ils fussent contemporains. Or, voyager à cet âge-là, c'est imprudent. Du moins, je ne serai pas chargé d'enterrer M. Rosenheim. Mais encore faut-il que je sache s'il est mort.

Et Gérard revenait sur ses pas, questionnait Fritz.

Fritz ne savait rien. M. Rosenheim lui était peu connu.

Il n'était entré lui-même que depuis quelques années au service du baron. Il avait entendu vaguement parler du voyage, mais il ne pouvait dire si c'était pour l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, la France ou l'Amérique que M. Rosenheim était parti. Le baron avait brûlé ses lettres. Cet original avait pris une sorte de plaisir à remettre tout le dénoûment posthume de son existence aux mains de Gérard, sans indications, sans notes, sans une seule trace qui pût venir en aide à la bonne foi de son exécuteur testamentaire.

Toute la journée fut un tressaillement perpétuel. Gérard allait, venait, passait dans l'allée de Lichtenthal, saluait Angèle, lui parlait précipitamment de son amour, de son bonheur, puis la quittait brusquement pour courir au-devant d'un vieillard qu'il croyait être Rosenheim, ou d'un jeune homme qui lui paraissait ressembler vaguement, c'est-à-dire filialement au baron Walter. Ce fut une anxiété croissante qui menaçait d'atteindre au supplice.

Pour surcroît de douleur, Gérard, dont les rêveries avaient ordinairement une pente musicale, ne pouvait plus songer qu'à son fantastique million. Il l'entendait carillonner à ses oreilles. Les pièces d'or ou d'argent grimpaient dans sa tête, comme des notes, à des échelles de gammes. Il ne pouvait s'empêcher de calculer ce que cette énorme fortune, ajoutée à celle de la baronne, lui assurerait de beaux revenus. Soyons juste toutefois, l'artiste ne se laissait jamais étourdir par ce cauchemar; c'était pour procéder plus facilement à des chefs-d'œuvre qu'il calculait, et Angèle brillait toujours, au milieu de ces splendeurs rêvées, comme la reine, comme la raison de tout ce luxe.

La journée finit. Tous les courriers étaient arrivés. Aucun Rosenheim n'avait paru. Il sembla à Gérard qu'on

lui enlevait un fardeau d'un million de la poitrine. Il respira, le sang circula plus librement, et ce fut alors qu'il s'aperçut qu'il avait remué, en imagination, des tas d'or, sans avoir un sou dans sa poche. Il alla à l'hôtel. Fritz préparait les malles, tout en veillant avec décence sur la dépouille du vieux baron. Le fidèle valet devait partir le lendemain, après la cérémonie. Il osa réclamer sa part, mais avec tant d'ingénuité, qu'on ne pouvait s'en fâcher.

— C'est juste, dit Gérard en soupirant, tu n'attends personne, toi!

Fritz s'inclina.

— Pourquoi ne restes-tu pas avec moi? Je te prendrais à mon service.

Fritz avoua qu'il avait là-bas, à quelques lieues de la forêt Noire, une cousine aux joues roses, aux mains potelées, aux yeux de myosotis, qui l'attendait. Il avait désormais une dot et de quoi manger de la choucroute.

Gérard ne fit aucune objection. D'ailleurs Fritz était un témoin. Et, sans savoir pourquoi, il aimait à se retrouver seul pour penser à son million, pour le contempler des yeux de la foi, et l'embrasser des lèvres de l'espérance. Sa fortune tout entière, en effet, gonflait deux gros portefeuilles. L'emprunt que leur fit Gérard pour acquitter le legs convenu envers Fritz diminua à peine leur embonpoint.

Ne sachant comment échapper aux idées singulières dont il se sentait obsédé, mordu par des désirs dont il avait honte, Gérard prit une résolution vraiment héroïque, mais qui prouvait, par son caractère même, le chemin que la gangrène de l'or avait fait en lui.

— Je passerai la nuit, se dit-il, seul, face à face avec le mort. Je veux que cette veillée austère me purifie et me débarrasse de mes agitations indignes.

En conséquence, Fritz alla dormir, en rêvant à sa cou-

sine, et aux choux gigantesques que sa nouvelle position lui permettait de convoiter, et Gérard s'installa devant le visage bleu et grimaçant du baron Walter.

Mais cette faction courageuse devant la mort, après avoir, pendant la première heure, refroidi, glacé, contrarié les idées profanes de Gérard, finit, au contraire, par les alimenter : le besoin instinctif de se soustraire à cette contemplation, qui ne pouvait être pour son cœur la source d'émotions pieuses, le poussa dans des divagations de toutes sortes.

Il pensa plus que jamais à ses millions; et quand l'aurore fit glisser ses premiers rayons sur le front du musicien, aussi blême que le front du mort, voici à quelles pensées, presque criminelles, Gérard en était arrivé.

— Je suis maître absolu de cette fortune. Il dépend de moi seul que l'héritier hérite ou n'hérite pas. S'il arrive bientôt, je le soumettrai à une enquête sévère, et il faudra qu'il justifie bien de sa parenté pour que je me dessaisisse. D'ailleurs, je ne puis l'attendre indéfiniment. Si le baron Walter m'avait rencontré avant d'expédier son ami Rosenheim, il est probable qu'il n'eût pas songé à ce fils inconnu. Cette fortune m'est bien réellement destinée. Je ne m'en laisserai certainement pas dépouiller par le premier venu. Je déposerai ici en main sûre la part de M. Rosenheim; puis je m'en irai. Angèle, qui ne comprend rien à mon retard, à mon hésitation, s'impatiente; je ne puis compromettre indéfiniment mon bonheur pour des gens que je ne connais pas, dont je n'ai pas de nouvelles, qui sont peut-être morts, etc., etc.

Bref, Gérard était presque convaincu qu'il pouvait toucher au million. Il ne pensait plus à l'arrivée de M. Rosenheim que comme à une injustice effroyable du sort, qu'il lui était permis, dans une certaine mesure, de conjurer.

Les obsèques du baron Walter furent dignes de la reconnaissance de Gérard. Celui-ci fit bien les choses, et tout le monde le loua hautement. On ne savait pas que le défunt payait et avait réglé ces détails avec lui. Le bruit se répandit bientôt dans Bade que le musicien français héritait. Fritz, qui réglait les dépenses, au nom de l'artiste, et qui l'avait vu toucher au portefeuille, raconta l'étrange caprice du baron. On causa de cette bizarre aventure. Personne ne parla des cohéritiers attendus; car personne ne connaissait ce revers cuisant de l'éclatante médaille.

Quand Gérard en grand deuil revint de l'enterrement, il remarqua qu'on le saluait avec déférence. Le journaliste au keepsake vint lui serrer la main.

— Bravo! mon cher, lui dit-il, je vous fais mon compliment. Ce vieux bonhomme si sec avait du bon. Vous gagnez plus avec les osselets qu'avec la roulette.

Les dames s'informèrent du héros du million. Elles le trouvèrent adorable, et Angèle, qui apprit par la rumeur publique ce prodigieux événement, envoya chercher Gérard en toute hâte, comme si elle avait eu peur qu'on le lui enlevât.

Gérard secoua de ses bottes la terre blanchâtre du cimetière, et s'empressa d'accourir, après avoir demandé encore une fois d'une voix tremblante si aucun étranger n'était arrivé. On lui répondit que non.

— Parbleu! se dit-il en route, si c'était une ironie! un piége, une malice de ce baron! Si ce Rosenheim n'existait pas! Fritz était bien vague sur ce point, quand je l'ai interrogé. Je lui en reparlerai ce soir.

Et, bien qu'il sût que le soir même Fritz ne devait plus être à Bade, puisqu'il avait reçu ses adieux, il se dit :

— C'est cela! j'interrogerai Fritz ce soir même!

En attendant, il alla répondre aux questions d'Angèle.

V

La baronne de Bligny avait appris les fastueuses proportions de l'héritage attribué à Gérard au moment même où le dépit qu'elle ressentait de l'étrange conduite de son compagnon de voyage lui conseillait presque une rupture. Elle était humiliée de ses hésitations, et trouvait que la mésalliance perdait de son charme vengeur si Gérard délibérait ainsi.

Son amour, composé de tous les éléments en discorde, n'avait pas les vertus évangéliques qui font tout souffrir, parce qu'on est disposé à tout pardonner.

— Je veux savoir, se dit-elle, si la prospérité le changera. Voilà une merveilleuse occasion d'éprouver son amour. Sa fierté excessive m'était suspecte; il n'a plus maintenant à faire le dédaigneux ni à essayer le rôle de généreux; nous sommes égaux.

Et elle l'attendit avec son plus séduisant sourire, le cœur agité d'une émotion véritable, se préparant à lire son sort dans les premiers regards de Gérard.

Mais Gérard, pour des raisons que nous connaissons, n'avait pas le regard intelligible. Il sentait la rougeur et la pâleur se succéder sur son front, il écoutait avec des distractions perpétuelles, et répondait, au milieu d'une sorte de cliquetis intérieur qui l'assourdissait:

— Eh bien! mon ami, lui dit la baronne avec une grâce

enchanteresse, il paraît que décidément nous n'aurons pas une chaumière, et que nous pouvons prétendre au palais d'une fée?

— Quoi! on vous a dit déjà?... balbutia Gérard.

— Oui, monsieur, j'ai appris par tout le monde ce que vous n'auriez pas dû me cacher; mais il paraît que monsieur hérite pour lui seul. Oh! le vilain avare!

— J'hérite! mais cela n'est pas encore sûr!

— Comment? est-ce que vous n'êtes pas investi? Est-ce qu'il y aurait des collatéraux? des cousines, peut-être, comme moi j'avais des cousins? Oh! je vous plaindrais alors!

— Non! non! je suis bien maître absolu, se hâta de reprendre Gérard, qui n'eût jamais consenti à parler de Rosenheim.

— Comme vous dites cela avec tristesse, mon ami! Il semble que ce bon vieillard, qui voulait se faire bénir par nous, a, de son côté, porté bonheur à notre amour. Vos scrupules, vos fiertés n'ont plus de prétextes. Allons, riche vertueux, ayez le courage de votre fortune, et résignez-vous à m'apporter une grosse dot, si vous consentez toujours à m'épouser.

— Ah! Angèle, pourquoi raillez-vous? Je suis bien malheureux!

Et des larmes s'échappèrent des yeux de Gérard; c'était le dernier effort de sa probité qui râlait.

— Vous malheureux, quand vous acquérez l'indépendance envers le monde et envers moi-même! car je puis bien vous l'avouer maintenant que vous voilà riche, quelquefois, mon ami, je me demandais s'il n'y avait pas de l'imprudence dans nos projets de mariage. Je ne parle pas des calomnies, je les bravais volontiers; mais vous pouviez, à mon insu, vous sentir blessé. Je vous ai vu si prompt à repousser mes offres, que je redoutais, de votre

part, de terribles accès de repentir. Notre mariage devient moins romanesque, mais il acquiert des chances positives de bonheur immuable. Je n'aurai pas à me défendre d'une mésalliance, ni vous d'une ambition d'argent.

— Quoi! s'écria Gérard d'une voix étranglée, nous pouvions entendre ces accusations?

— Encore une fois, mon ami, je les aurais bravées. Mais vous pouviez en souffrir, tandis que maintenant nous nous résignons, vous à ma fortune et moi à la vôtre.

— Ah! j'aimais mieux ma pauvreté, dit Gérard qui mentait, mais qui cherchait un prétexte aux soupirs et aux sanglots qui l'étouffaient.

— Moi aussi, peut-être, ajouta la baronne en souriant; mais, que voulez-vous! ce sont là les coups du sort. Notre amour se prouvait par le désintéressement; il lui faudra trouver une autre façon de s'affirmer.

Gérard fut tenté de dire :

— Je renonce à la fortune, j'abandonne ce million pour rester pauvre.

Mais cette bouffée d'héroïsme se dissipa. Il réfléchit que répudier ce qui n'était pas encore à lui, c'était de l'exagération et du mauvais goût; il valait mieux le conserver.

— Quand serez-vous libre? lui demanda la baronne, qui ne comprenait rien à ses silences, à ses interjections, et qui, voulant le pousser à bout, avait hâte de lui arracher un engagement.

— Libre! mais je le suis, dit Gérard.

— Ainsi, rien ne vous retient plus à Bade?

— Rien, ou peu de chose.

— Quel est ce peu de chose?

— Des comptes à régler, des dispositions à prendre pour satisfaire à la volonté du baron.

— Je croyais que toute votre fortune était en portefeuille,

et que vous n'aviez qu'à l'emporter avec vous? dit négligemment madame de Bligny, comme s'il se fût agi d'une bagatelle.

— Sans doute, répondit Gérard, qui se laissait entraîner sur une pente fatale, mais qui ne se croyait pas coupable en s'imaginant qu'on lui ôtait la volonté.

— Eh bien! alors, puisque vous portez, heureux Bias, tout avec vous, enlevez-moi par surcroît et allons nous marier!

Angèle était d'une grâce irrésistible en parlant ainsi. Elle avait dans les yeux cet éclair à demi voilé de la provocation mutine.

Gérard fut convaincu. Comme M. Rosenheim n'avait pas donné signe de vie, il en conclut subitement qu'il était mort. Il lui était facile de tuer son mandarin! Quant à l'héritier, pouvait-il le connaître? l'aller chercher?

— Vous avez raison, Angèle, s'écria-t-il avec force, comme s'il eût craint qu'on ne l'entendît pas, mais, en réalité, pour ne pas entendre les derniers et timides chuchotements de sa conscience. A quoi bon différer un bonheur qui ne dépend que de nous? partons! Je vais commander les chevaux. Dans une heure, nous serons en route; demain, si vous le voulez, nous serons mariés.

— On m'a indiqué, dit la baronne, tout près d'ici, une charmante retraite, un château à louer, c'est là que nous nous arrêterons, mon ami.

— Pourquoi ne pas rentrer en France, et pourquoi ne pas voyager encore?

— Parce que le voyage était un prétexte, et que nous n'avons plus besoin de courir les chemins; nous sommes arrivés.

— Angèle, demanda solennellement Gérard, m'aimez-vous?

— Votre question manque d'à-propos, répliqua la ba-

ronne; il me semble que je ne vous offre pas une preuve d'indifférence.

— M'aimez-vous, répéta Gérard, à ce point de tout braver pour moi ?

— Que faut-il faire pour vous mériter ? dit Angèle avec ironie.

— J'ai peur, ajouta Gérard en hésitant, que vous ne m'estimiez plus que je ne vaux. Si vous découvriez un jour...

— Quoi donc, mon ami ? que vous avez tué ou volé ? Je deviendrais alors une héroïne si intéressante, une victime de la perfidie humaine si digne de compassion, que je vous pardonnerais peut-être vos torts, en faveur des mérites qu'ils me donneraient. Mais ne parlons pas de ces enfantillages, Gérard, et partons.

— Dans une heure je reviens vous prendre, s'écria l'artiste, qui partit comme un fou.

D'abord, il erra dans les rues, sans savoir au juste où il allait; puis la réflexion lui vint, il courut à l'hôtel d'Angleterre, et demanda, en bégayant presque, si M. Rosenheim n'était pas arrivé.

— Je crois que oui, répondit un monsieur tout de noir habillé, un maître d'hôtel qui, habitué à tout promettre et à répondre affirmativement à toutes les questions, n'admettait pas qu'on dût rebuter un client.

Gérard se sentit défaillir ; il s'appuya au mur, et voulut continuer ses questions; mais sa langue resta collée à son palais.

— Est-il seul? murmura-t-il avec un effort pénible.

— Je ne saurais trop vous le dire, répliqua le maître d'hôtel infaillible.

— Jacques! demanda-t-il à un garçon qui passait, quand et avec qui M. Rosenheim est-il arrivé?

— Rosenheim? je ne connais pas ce nom-là; nous n'avons pas de voyageur qui se nomme ainsi.

Gérard put respirer.

— Il me semble pourtant, reprit le maître d'hôtel, que j'ai entendu prononcer plusieurs fois ce nom-là!

— C'est peut-être par moi, insinua Gérard; voilà, depuis deux jours, la dixième fois que je viens le demander.

— C'est cela, sans doute, qui a fait une confusion dans mon esprit. En ce cas, je ne crois pas maintenant que M. Rosenheim soit arrivé.

— Au diable l'important! se dit tout bas Gérard, dont les dents claquaient.

— Toutefois, monsieur, nous allons regarder sur le livre des voyageurs, ajouta le maître d'hôtel.

Gérard consentit. On chercha sur le livre. M. Rosenheim n'y figurait pas.

— Je me suis trompé, monsieur, dit avec une modestie pleine d'assurance le majordome en habit noir. Mais puisque ce monsieur est attendu, il ne tardera sans doute pas. Je puis garantir qu'il sera ici par le premier courrier. J'ai remarqué, en effet, que les personnes ainsi annoncées...

Gérard était déjà dans la rue, laissant le maître d'hôtel continuer en monologue son raisonnement.

— Sauvé! sauvé! s'écriait le malheureux artiste. Je suis libre, je puis partir. Il n'arrivera pas, il n'arrivera plus. Quoi! si j'étais resté pauvre, Angèle n'eût cédé qu'à la pitié en m'épousant! Elle l'a avoué. Maintenant, nous sommes égaux; mon mariage n'est plus un calcul; le sien n'est plus une déchéance. Je pourrai donc braver ces insolents qui me toisaient tous les jours avec tant de mépris. Je suis riche, je suis millionnaire. Qui osera dire que cet argent n'est pas à moi? personne. Le baron Walter m'a désigné, dans son cœur, comme héritier, et les réserves

qu'il a faites en faveur d'un inconnu sont soumises à mon appréciation. C'est moi qui suis seul juge. D'ailleurs, tant pis pour eux, je ne puis m'immobiliser ici. Ils sont en retard; je suis forcé de partir.

Et s'étourdissant ainsi par des sophismes, s'aveuglant par des lueurs chimériques, pour mieux dissimuler la route dans laquelle il s'engageait, Gérard n'admettait plus la possibilité d'une restitution. Le sort en était jeté; la fortune était à lui.

Il mit sous enveloppe la part réservée à M. Rosenheim, la confia au propriétaire de l'hôtel d'Angleterre, et, comme il fait bon prendre des précautions envers des gens que l'appât d'une grosse somme pourrait tenter, Gérard se fit donner un reçu.

Une heure après, il était, à côté de madame de Bligny, dans une berline de voyage qui les emportait avec rapidité. A mesure qu'on s'éloignait de Bade, Gérard, d'abord soucieux, inquiet, fiévreux, reprenait sa gaieté. Le remords s'évanouissait avec les tourbillons de poussière qui s'envolaient derrière chaque roue de la voiture. Il ne voyait plus que comme dans un brouillard la figure du vieux baron; et, comme il n'avait jamais vu M. Rosenheim, il ne pouvait pas s'imaginer ce revendicateur hypothétique.

La réalité, pour lui, était cette femme charmante, enlevée à ses préjugés, qui le nommait son mari; c'était ce luxe dont il croyait avoir acquis le droit d'user et de jouir. La réalité, c'était son rêve de fortune et de gloire; car les mélodies lui revenaient à l'esprit; il se sentait de l'inspiration.

Je sais bien que quelquefois un spasme l'étreignait à la gorge, que quelque chose de semblable à un sanglot se tordait dans sa poitrine et montait jusqu'à ses lèvres; mais c'étaient là des mouvements nerveux, sans raison et

sans conséquence, dont il était le premier à se moquer, et qui échappaient à Angèle.

La baronne prenait son bonheur avec plus de calme. Quelque chose lui déplaisait dans ce mariage. Elle avait voulu une union disproportionnée, et voilà que son héros ne lui laissait pas le mérite de l'enrichir. Il avait été pauvre, il est vrai; elle avait pu apprécier son courage, son désintéressement, son amour. Mais enfin il était désormais un millionnaire!

Le mariage fut contracté selon la loyale promesse de la baronne dès qu'il se trouva un moyen légal et expéditif de conclure. La lune de miel, c'est-à-dire ce qui en restait, s'écoula dans un charmant château, loué pour la fin de la saison, à dix lieues de Bade. Les premiers temps de ce séjour furent un apaisement réciproque.

Angèle n'avait plus à choisir; elle n'avait qu'à s'arranger, pour être heureuse, avec le mari de son choix. Gérard se voyait préservé et défendu par son mariage. Il lui semblait que son bonheur le rendait inviolable, et que ce Rosenheim tant redouté, s'il se montrait, reculerait et s'attendrirait devant une union pareille. Il osa, dans les premiers jours, se laisser aller avec insouciance, avec oubli, aux charmes de sa vie nouvelle. Des promenades, de longues causeries insensées et sublimes, des improvisations au piano dans lesquelles Gérard épanchait son cœur, des coquetteries à huis clos, tous les enfantillages, toutes les piétés, toutes les gourmandises du bonheur occupèrent les premiers jours.

Une fois pourtant, Angèle, qui se promenait au bras de Gérard, lui dit en bâillant un peu :

— Je voudrais bien savoir ce qui se passe.

— Ne le sais-tu pas? répondit Gérard qui était, ce matin-là, un peu rêveur; le monde n'a pas changé depuis notre retraite. Est-ce que la solitude te pèse?

— Non; mais enfin il est bon de ne pas vivre en ermites. Si nous retournions à Bade?

— Pourquoi faire?

— C'est là, mon ami, que nous nous sommes juré d'être l'un à l'autre; c'est là que tu as rencontré un bienfaiteur.

— Un bienfaiteur! s'écria Gérard, qui bondit comme si ce mot eût été une injure. Oh! je ne lui demandais pas son bienfait; il pouvait le garder.

— Tu ne lui demandais pas, sans doute; tu étais trop généreux, trop désintéressé. Mais enfin tu l'as reçu, et j'avoue que, pour ma part, je ne suis pas ingrate. On est fou quand on rêve une chaumière. Il n'y a pas d'assez beau palais pour le bonheur. J'ai toujours trouvé impossible qu'on s'estimât heureux d'un grenier, surtout quand on a vingt ans! Remercions Dieu, mon ami, il nous a protégés, et ce vieillard nous a bénis.

Gérard était taciturne. Il pensait que cette femme adorable, qui l'estimait pour son désintéressement, le repousserait avec horreur si elle savait la vérité, et ne verrait plus en lui qu'un escroc de la plus basse espèce. Il avait violé la parole donnée à un mourant; il avait manqué à sa propre conscience.

— Angèle, dit-il en essayant de sourire, si le baron Walter s'était trompé en me laissant cette fortune? si je découvrais qu'il m'a pris pour un autre?

— Eh bien, il faudrait te dépouiller pour cet autre; mais quelle vraisemblance! il ne s'est pas trompé!

— Aussi n'ai-je rien à craindre, conclut Gérard.

Un silence suivit cet échange de paroles. Peu de temps après, Angèle reprit :

— Je suis en train de te découvrir un défaut, Gérard.

— Oh! si tu n'en vois qu'un, tu ne vois rien.

— C'est que celui-là est capital. Tu aimes l'argent.

— Moi ! s'écria l'artiste, qui sentit le froid de la peur le pénétrer jusqu'aux os.

— Oui, tu es avare. Je remarque que tu dépenses avec peine, et que tu enfouirais volontiers le million du bonhomme Walter pour n'y pas toucher.

— Quelle plaisanterie! dit Gérard. Je le jetterais bien plutôt par les fenêtres, ce million-là.

— Ne le jetons pas et ne l'enfouissons pas, mais profitons-en, mon ami.

Ces entretiens se renouvelaient fréquemment. Angèle s'étonnait et riait parfois des allures embarrassées de son mari en présence de sa nouvelle fortune. Elle attribuait à une inexpérience, à une sorte de pudeur de nouvel enrichi ce qui tenait à d'autres sentiments. Elle en riait; mais parfois elle s'en alarmait : elle se demandait si cette âme d'artiste n'était pas tout simplement une âme de thésauriseur. Ses craintes, à cet égard, au lieu de diminuer, augmentèrent encore quand elle vit, au bout de quelque temps, que Gérard affectait dans sa toilette, dans tout ce qui tenait à lui personnellement, une simplicité, une sorte d'abandon, réservant tout le luxe pour sa femme, et quand elle remarqua, parmi ses papiers de musique, des chiffres, des calculs qui lui prouvaient qu'au lieu d'user ses revenus, son mari les capitalisait et se livrait à des placements, entretenant avec des agents de change de Paris une correspondance fort active.

L'humeur de Gérard changeait aussi beaucoup. Plus d'abandon, de douce intimité. Il paraissait inquiet, toujours aux aguets. Les sonnettes le faisaient bondir. Il prétendit que c'était à cause de leur timbre criard qui agitait ses nerfs artistiques; mais on eut beau changer, le timbre n'y faisait rien.

Après trois mois, ce couple si gracieux, si touchant, si digne d'envie quand le baron Walter lui demandait sa

bénédiction eût fait pitié. Angèle, triste, fière dans ses désillusions, cachant ses blessures et ne laissant pas paraître de repentir pour un mariage qu'elle avait voulu, en était arrivée à craindre pour la raison de Gérard, tant elle trouvait d'agitation, de fièvre continue dans celui-ci. Le musicien pliait sous le remords. Il avait honte de lui, et, en même temps, il se sentait attiré, fasciné par cette fortune dont il n'osait se séparer. Il avait résolu de la doubler en peu de temps par des spéculations, s'imaginant qu'il aurait la conscience plus libre s'il rendait le million intact, tout en l'ayant préalablement utilisé pour s'enrichir lui-même ; mais ses spéculations n'étaient pas toujours heureuses. Il perdait au lieu de gagner, et alors, à l'angoisse de se sentir contraint de restituer à la première apparition de Rosenheim se joignait l'horreur de penser qu'il ne pourrait pas même rendre intacte une fortune qu'il avait intentionnellement volée.

Tels étaient la situation d'Angèle et de Gérard et le supplice de ce dernier quand, un beau jour, il résolut d'en finir avec ses remords et, au besoin, avec la vie.

VI

Le courage manquait à Gérard, précisément à l'heure où il semblait logiquement devoir lui rester. Car enfin, puisque M. Rosenheim avait eu devant lui le temps nécessaire pour aller en Amérique et en revenir, et qu'il n'était pas revenu d'une simple excursion en Europe; puisque Gérard n'avait pas reçu la visite de l'héritier, et que sa retraite à lui, Gérard, dont il n'avait pas fait un mystère impénétrable, n'avait pas encore été troublée, tout portait à croire que l'héritage lui était bien et dûment acquis, et qu'il n'aurait plus de comptes à rendre.

Pourtant, jamais l'existence ne lui avait paru si odieuse. Sa sensibilité excitée, irritée par la pensée perpétuelle de l'acte honteux qu'il avait commis, était arrivée à un paroxysme qui le précipitait dans des abattements et dans des désespoirs terribles au moindre choc extérieur. Angèle avait peur de lui. Hâve, les cheveux en désordre, les vêtements négligés, craignant de dépenser, pour se vêtir, la fortune indûment acquise, errant tout le jour, n'osant tenter aucune démarche pour se dépouiller de cet héritage et ne voulant pas le garder, Gérard se sentit au fond de l'abîme, quand, un soir, il remarqua dans les yeux d'Angèle un vague effroi mêlé d'un peu de mépris.

C'était à la fin du dîner; les deux époux étaient silen-

cieux l'un devant l'autre. Gérard comptait sur ses doigts. Angèle soupirait en le regardant.

— Que peut-il avoir? se demandait-elle. Quel mystère? Est-ce un crime? une faiblesse? Mon ami, lui dit-elle enfin, est-ce que tu composes?

— Non, je calcule.

— Je n'ai pas épousé un artiste, se dit-elle avec découragement, mais un banquier.

— Vous avez épousé un millionnaire, madame, repartit gravement et bêtement Gérard.

— Eh! qui vous parle de votre million, qui songe à vous le disputer? En vérité, mon ami, on dirait que vous m'avez fait trop d'honneur en m'associant à votre fortune.

Ces mots furent prononcés avec une ironie stridente.

Gérard, si absorbé qu'il fût, ne s'y trompa point.

— Pardon, Angèle, répliqua-t-il avec douceur, je suis bien malheureux. Je ne suis pas habitué à manier une fortune pareille...

— Prenez un intendant, mon ami, un comptable, qui vous voudrez; débarrassez-vous de tous ces ennuis qui vous rendent fort maussade. Ou bien, si vous ne pouvez porter le fardeau de nos deux fortunes, prenez la vôtre, laissez-moi la mienne, et séparons-nous.

— Nous séparer! c'est vous, c'est toi, Angèle, qui as prononcé ce mot pour la première fois!

— Parce que c'est moi, monsieur, qui ai commis la faute de vous forcer presque à m'épouser. Il est bien juste que, vous ayant enchaîné, je vous délivre.

— Me délivrer! tu ne sais pas ce que je ferais de ma liberté!

— Vous ne pouvez en faire un plus mauvais usage que celui que vous faites aujourd'hui de votre prison.

— Vous êtes cruelle, madame.

— Moi! je suis juste. On dirait, mon ami, que nous jouons un proverbe : *le Savetier et le Financier*. Depuis que vous avez un trésor vous ne chantez plus. A votre place, j'irais rendre au financier son argent dont je ne sais que faire. Je vous aimais mieux au temps de vos chansons. Elles n'étaient pas toujours gaies, mais du moins leur tristesse n'était pas sans charme. Tandis que cette hypocondrie du million!... c'est à faire périr d'ennui. Ce baron Walter est un esprit satanique, un personnage d'Hoffmann. Il a vu deux êtres qui paraissaient ou qui voulaient s'aimer. — Vite! a-t-il dit, troublons cette joie! — Il a réussi. Dites donc, Gérard, est-ce que le baron n'aurait pas laissé par mégarde quelque héritier auquel vous pourriez repasser l'héritage?

Gérard ne voulut pas en entendre davantage. Il se leva comme un fou et sortit de la salle. Angèle ne put retenir une larme en le suivant des yeux.

— Je sens que je l'aimais bien, se dit-elle...

Quant au malheureux musicien, il courut dans le jardin.

— C'est fini! c'est fini! répétait-il à chaque pas, je n'ai plus qu'à mourir. Le mépris de moi-même, le mépris d'Angèle, c'est trop. Je ne veux plus de la vie au prix de cette torture.

Quand la course l'eut un peu calmé, il monta dans sa chambre, s'y enferma, et, se tenant la tête dans ses deux mains, il essaya de réfléchir.

— Avant de mourir, se dit-il, il faut que je répare ma faute; mais comment? Où trouver cet insaisissable Rosenheim? Et, quand je l'aurai trouvé, où rencontrer l'héritier véritable, s'ils ne se sont pas vus? Ah! qu'importe? je ne veux plus de cette fortune, pas même de la part que m'a faite cet infernal baron. Je vais emporter tout à la maison de jeu. Si je perds, c'est bien! Je n'aurai qu'à me

tuer. Si je gagne, je dépose intacte toute la somme que j'ai reçue, j'envoie le reste à ma mère, et je meurs. Dans les deux cas, la mort est au bout... Mais Angèle! écrivons-lui d'abord la vérité. Quand je serai mort pour l'honneur, elle excusera peut-être le crime commis par l'amour.

Gérard, un peu calmé par cette résolution, écrivit, en effet, une longue lettre à sa femme. Il lui raconta tout dans les plus entiers détails; il n'omit rien de ses tentations, de ses troubles, de ses remords. Quand il eut achevé cette lettre humide de ses larmes, froissée par ses baisers, il la cacheta, la plaça sur la cheminée, d'une façon apparente, prit une paire de pistolets, un portefeuille rempli des valeurs de la succession, et sortit.

En passant sous les fenêtres d'Angèle, il vit de la lumière.

— Elle pleure peut-être, dit-il. Va! tu deviendras libre; tu seras veuve encore une fois; j'aurai été un mauvais rêve dans ta vie. Mais on sort des rêves; la réalité seule ne cède qu'à la mort. Adieu! adieu!

Et il envoyait les baisers les plus ardents à la fenêtre éclairée.

Il n'était que huit heures du soir. Gérard se rendit à la station voisine, et, à neuf heures, le chemin de fer le déposait à Bade. Il se précipita vers la maison de Conversation, entra en heurtant tout le monde, chercha une place autour du tapis vert; puis, dans sa préoccupation, voulant mettre devant lui son portefeuille, il chercha dans la poche de droite, au lieu de puiser dans la poche de gauche, et tira un de ses pistolets, qu'il plaça sur la table.

— Prenez donc garde, monsieur, vous vous trompez, lui dit à l'oreille un de ses voisins.

— Vous croyez? répondit Gérard, qui remit avec le plus beau sang-fro d son pistolet dans sa poche, et tira, sans

se tromper de nouveau, le portefeuille qui renfermait sa fortune.

— Diable ! il paraît que vous êtes en fonds aujourd'hui, s'écria une voix derrière lui.

Gérard tressaillit, se retourna, et reconnut le journaliste au keepsake.

— Vous ici? demanda-t-il.

— Parbleu ! vous y êtes bien ! La saison n'est pas finie; nous avons encore au moins huit jours. Je viens tenter la chance avec le prix d'un second volume que j'ai promis. Mais, si je perds, je suis bien décidé à m'en tenir là, d'autant plus que les éditeurs commencent à se blaser sur les souvenirs des eaux.

— Eh bien, mon cher ami, dit Gérard, mettez-vous à côté de moi et tentons la fortune de concert.

— Oh ! vous! vous pouvez perdre, reprit le journaliste en s'attablant, car il paraît que vous vous noyez dans le Pactole! Avez-vous lu le beau feuilleton que j'ai fait sur votre mariage? sans vous nommer tout à fait, bien entendu, car moi je ne suis pas de ces chroniqueurs comme il y en a tant; je suis discret. Je ne nomme jamais les héros des histoires que je raconte.

— Eh bien, si vous restez jusqu'à la fin de la nuit, je vous promets une histoire fort intéressante pour votre prochain courrier, dit Gérard en souriant.

— Ah bah! un scandale?

— Non, une expiation! vous verrez. Mais, silence! laissez-moi faire mon jeu!

Et Gérard prit quelques billets de mille francs qu'il déposa devant lui.

— A propos! lui dit encore le journaliste, j'étais tantôt à l'hôtel d'Angleterre, quand on vous a demandé. Le maître de l'établissement était d'abord fort embarrassé pour donner votre adresse. Mais il s'est rappelé que vous

aviez loué le château de X... pour passer votre lune de miel, heureux gaillard !

Gérard avait pâli affreusement. Par un mouvement rapide, il amena à lui les billets de banque qu'il éparpillait sur la table, comme s'il eût craint que les regards des assistants ne les missent en feu.

— Ah ! on m'a demandé ! balbutia-t-il en cherchant sa salive et comme s'il étranglait.

— Oui, deux voyageurs.

— Deux voyageurs ! un Allemand peut-être ?

— Ma foi, oui, un Allemand ; il s'est nommé, je crois, il s'appelle Ros.....

— Rosenheim, s'écria Gérard en se dressant tout à coup.

— C'est, en effet, ce nom-là !... Mais qu'avez-vous donc ? Eh bien ! vous ne jouez pas ?...

Gérard écartait la foule et sortait du salon sans entendre. Quand il fut dehors, il chancela et fut obligé de s'asseoir sur les marches du perron.

— Il est arrivé ! se disait-il ; voilà l'expiation ! Eh bien, j'aime mieux qu'il en soit ainsi. Je serai plus libre de mourir quand j'aurai tout restitué.

Après quelques minutes de repos, il rassembla tout son courage et parvint, en se traînant, en s'arrêtant à chaque pas, en s'appuyant aux murailles, jusqu'à l'hôtel d'Angleterre. Le même maître d'hôtel, qui lui avait donné, quelques semaines auparavant, une si violente émotion, vint encore, avec le même sourire, au-devant de lui.

— M. Rosenheim ! hurla Gérard qui s'était préparé, pendant toute la route, à articuler ce nom.

— Il est ici, monsieur, répondit l'infaillible maître d'hôtel.

Conduisez-moi vers lui, murmura le pauvre artiste qui craignait de tomber roide mort.

— Ah! M. Rosenheim! ce voyageur arrivé de France! Je confondais avec un autre, reprit le prototype du maître d'hôtel. Il était ici il y a une demi-heure ; mais comme il a appris que M. Gérard, son ami, n'habitait plus Bade, il a pris le premier convoi du chemin de fer, et maintenant il doit être arrivé à X..., où *ils* avaient hâte d'arriver.

— M. Rosenheim n'était pas seul, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, ils étaient deux.

— C'est bien cela, se dit Gérard qui se dirigeait vers la porte. Il avait avec lui un jeune homme?

— Je n'ai pas vu ce jeune homme, mais j'ai vu une dame... peut-être madame Rosenheim!

— Une femme! c'était une femme que je volais et que je ruinais, pensa le pauvre artiste avec un mouvement d'horreur. Je suis souffrant, monsieur, et je crains de n'avoir pas la force de me rendre à la station ; veuillez me faire conduire.

— Précisément, monsieur, voilà les voyageurs qui partent.

Quelques minutes après, Gérard était à la station, et prenait le chemin de fer qui le ramenait chez lui.

Quand il eut quitté le convoi, au village de ***, et quand il aperçut de loin le château où M. de Rosenheim l'attendait sans doute, le courage, qui semblait l'abandonner, lui revint tout à coup comme par enchantement.

— Soyons un homme, se dit-il. J'ai commis une lâcheté, mais je vais la réparer. Probablement, l'arrivée de ces étrangers a tout appris à Angèle, si la curiosité ne l'a pas conduite dans ma chambre, et si elle n'a pas lu ma lettre. Quand j'aurai remis à ce Rosenheim et à cette femme la fortune qui leur revient, je demanderai pardon à Angèle, et j'accomplirai ma résolution. Mais la seule façon de lutter contre le mépris, c'est d'être inflexible envers moi-même, et de ne pas craindre de m'humilier

par un aveu... Avouer ? est-ce que je puis faire autrement ? Ah ! j'éprouve, à l'approche de l'expiation, un bien-être, un apaisement ! L'honnêteté est donc quelque chose !

Tout en parlant, Gérard s'avançait à grands pas. Il regardait avec attendrissement cette maison où il avait pensé trouver tant de bonheur, où toute sa vie, toute son ambition étaient concentrées. Il lui semblait que la nuit mettait des ombres plus obscures sur la façade, comme si elle la couvrait déjà de deuil.

— Ce deuil, se disait-il, qui le portera ? Angèle, oui, pendant quelque temps, parce qu'elle m'a aimé et qu'elle me plaindra. Et puis parce que le noir lui va bien ! Mais peu à peu, elle m'oubliera. Qui sait ? elle se remariera encore ! Je ne resterai plus dans son souvenir que comme quelques mois de cauchemar ou de maladie. On dira : Il méritait d'être un honnête homme, mais la vanité en fit un coquin ! Et ce sera tout. Personne ne me pleurera, excepté, là-bas, ma mère.

Il était devant une barrière en bois qui fermait l'entrée du parc.

— Allons, dit-il, je ne repasserai plus par ce chemin.

Il arriva, par une allée couverte, jusqu'au château. La fenêtre d'Angèle n'avait plus de lumière.

— Ne les aurait-elle pas vus ? se demanda-t-il. Aurait-on respecté sa retraite ? ou plutôt, n'est-elle pas dans ma chambre occupée à lire ma lettre de ce soir ? Après tout, il est bien tard ; Rosenheim n'a peut-être pas voulu nous déranger à minuit ; il pensait bien que je ne lui échapperais pas... C'est cela ! on ne sait rien encore. Rentrons ; et, au point du jour, j'irai trouver Rosenheim.

— D'où venez-vous donc, mon ami ? lui demanda tout d'un coup une voix argentine, au-dessus de sa tête.

Gérard leva les yeux. Angèle était à sa fenêtre. Elle

avait éteint la lumière, afin de le mieux guetter sans doute. Il trouva, aux paroles douces de sa femme, un effroyable accent d'ironie.

— D'où je viens? dit-il : de me promener.

— Pourquoi sortir si longtemps, si tard, et nous exposer à des inquiétudes? continua Angèle avec la même douceur. En votre absence, il nous est venu des hôtes.

Gérard sentit son sang lui monter au cerveau :

— Je vais être frappé d'apoplexie, pensa-t-il; tant mieux, cela évitera toute explication.

— Eh bien! vous ne répondez pas, monsieur? continua Angèle. Hâtez-vous, car nos voyageurs sont fatigués, et je crains bien que, dans quelques minutes, vous ne puissiez plus leur parler; je les ai laissés dans la bibliothèque.

Gérard ne s'appartenait plus. Il n'avait plus de volonté.

Une force invincible le poussait : il entra, gravit l'escalier comme un automate en faisant retentir les marches sous ses pas, et il arriva devant la porte de la bibliothèque; là, il se dit tout bas :

— Dieu ne veut pas que je meure avant la honte. Que sa volonté soit faite!

Puis, poussant la porte entr'ouverte, il entra.

Une exclamation joyeuse et un cri retentirent à la fois. Une femme se précipita dans ses bras :

— Gérard! mon enfant! comme tu as tardé! lui dit-elle.

— Ma mère! vous ici? s'écria Gérard, qui sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Oui, moi, qui ai voulu accompagner M. Rosenheim.

A ce nom, Gérard baisa convulsivement le front de sa mère, et se tourna vers le terrible M. Rosenheim.

C'était une honnête figure d'Allemand, au menton carré, aux joues rondes, aux cheveux grisonnants, apl-

tis sur les tempes. Si jamais la vengeance eut un aspect paterne, ce fut bien quand elle prit un masque pareil. Gérard voulut s'avancer, il était blême, ses lèvres s'agitèrent sans qu'il pût dire un mot.

— Remettez-vous, mon cher monsieur, dit M. Rosenheim, en lui serrant les deux mains. Nous commencions à craindre de ne pas vous embrasser ce soir. Ah! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait faire un terrible voyage... d'autant plus que mon voyage était inutile. Ah ça! expliquez-moi donc par quel moyen miraculeux mon vieil ami Walter a découvert que vous étiez son fils...

— Son fils! dit Gérard, qui se sentit touché par une étincelle électrique, et qui ne sut pas s'il devait crier ou rire.

— Oui, son fils, ajouta madame Gérard en s'avançant. Tu ne m'as jamais parlé de ton père, mon enfant; tu ne voulais pas me faire rougir. Moi j'avais changé mon nom de théâtre, celui que je portais quand je jouais à Francfort. Je croyais que le passé était à jamais derrière nous. Je ne pensais guère qu'un jour on viendrait me le remettre sous les yeux, en me demandant mon nom. Mais je ne m'en plains pas, puisque tu trouves une fortune... Mais comment as-tu su que le baron Walter?...

— Je n'en sais rien, le hasard, quelque chose de mystérieux; mais je suis bien son fils, n'est-ce pas, ma mère? n'est-ce pas, monsieur?

Le vieux Rosenheim sourit sans répondre; il semblait dire : Demandez à votre mère. Madame Gérard renouvela ses protestations, et, en quelques mots, mit son fils au courant. Quant à celui-ci, écrasé, épuisé d'émotions, il avait peur maintenant de mourir de joie, de suffoquer. Il faisait des efforts inouïs pour retrouver son sang-froid.

— C'est égal, dit le vieil Allemand, c'est mal à vous, mon ami, de n'avoir pas écrit à votre mère que vous sa-

viez tout, que M. Walter était mort, que vous héritiez. Vous me laissez ma part dans un coin, et puis bon voyage! Vous partez sans me dire où vous allez. Ah! les amoureux! les beaux égoïstes! Mais nous vous pardonnons. Savez-vous, mon ami, que j'ai eu toutes les peines du monde à trouver madame votre mère, et que sans un feuilleton qui racontait votre aventure avec le baron, en vous désignant presque, je n'aurais jamais été sur la voie? Je m'informai, je questionnai; j'eus votre nom, votre adresse. Je trouvai madame votre mère; elle m'avoua tout, et nous voilà...

— Ah! mon ami! ah! ma mère! si vous saviez quelle joie! Pourquoi ma femme n'est-elle pas là?

— Ta femme, mon fils, je t'en parlerai; elle se plaint un peu de toi; elle t'a cherché dans toute la maison, dans ta chambre...

— Dans ma chambre? interrompit Gérard qui se souvint de sa lettre d'adieu. Il courut comme un fou, et faillit mourir de joie en retrouvant sur la cheminée la lettre non ouverte, le cachet intact.

— Dieu soit loué! dit-il en tombant à genoux et en joignant les mains avec ferveur, elle ne saura rien. Le secret de ma honte restera dans mon cœur.

Il se releva comme un ressuscité. La vie, une vie nouvelle l'envahissait par tous les pores. Après avoir embrassé mille fois sa mère, causé et fumé avec M. Rosenheim, il alla doucement frapper à la porte de sa femme.

— Qui est là? dit Angèle.

— Un coupable, un suppliant qui est à genoux, et qui va se tuer si tu ne pardonnes pas au plus sincère repentir.

Il entendit un bruit de verrou. Angèle ouvrit la porte, et, à demi vêtue, se jeta dans ses bras.

— Tu es guéri? lui demanda-t-elle, bien vrai?

— Regarde!

Et il essuyait ses yeux pleins de larmes avec les jolis doigts de sa femme.

Le lendemain, comme un gai rayon du soleil entrait dans la chambre :

— Voyons, dit la jeune femme, me raconteras-tu le sujet de ta mélancolie passée, de ta sombre humeur?

— C'est impossible, balbutia Gérard.

— Pourquoi? Il n'y a qu'une infidélité que tu ne puisses m'avouer.

Gérard eut une vision. Il lui sembla que le moyen de racheter sa faute et de s'attacher invinciblement à jamais le cœur d'Angèle, c'était de tout lui avouer. Il eut la noble confiance de lui raconter tout.

— Ce n'est que cela? dit Angèle qui avait pourtant pâli un peu à ce récit. Comment! je pouvais te perdre! comment! cette nuit même! Oh! tu ne m'aimais pas. Si, au contraire, je te pardonne ta vilaine action, parce que tu m'aimais et que tu voulais mourir. Va, ne crains pas que je te reproche jamais cette faute; tu as souffert, tu as lutté; c'était moi qui, par mes coquetteries, te poussais à l'abîme.

Et Angèle attendrie serra avec force son mari contre son cœur. Quelques instants après :

— A quoi tient la vertu! reprit-elle en souriant. Dire que je pouvais être la femme d'un coquin!

— Dites la veuve!

Gérard et Angèle furent-ils heureux? eurent-ils beaucoup d'enfants? Je l'ignore, mais je le présume. Il y a quelques semaines, Angèle, m'a-t-on affirmé, disait, avec la coquetterie d'une Parisienne ennuyée d'être heureuse, à une de ses amies qui vantait les mariages d'argent :

— Ah! la vie est une série de déceptions; il n'y a pas de joie complète. On croit faire la fortune d'un pauvre artiste sans le sou, et on épouse un millionnaire!

Je connais beaucoup de femmes à Paris et ailleurs, qui ne craindraient pas d'affronter cette déception.

Décembre 1857.

FIN

TABLE

—

Pages

SUZANNE DUCHEMIN.

Dédicace. I

Préface. III

Lettre I. De Valentin à Armand. 23

— II. D'Armand à Valentin. 27

— III. De Valentin à Armand. 37

— IV. D'Armand à Valentin 43

— V. De Valentin à Armand. 47

— VI. D'Armand à Valentin 62

— VII. De Valentin à Armand. 65

— VIII. D'Edmée à Lucie. 74

— IX. De Lucie à Edmée 79

— X. De Valentin à Armand. 82

— XI. D'Armand à Valentin. 86

— XII. De Valentin à Armand. 89

— XIII. De Suzanne à l'abbé Richard. 98

— XIV. De l'abbé Richard à Suzanne. 105

— XV. De Suzanne à l'abbé Richard. 108

Pages

Lettre XVI. D'Edmée à Lucie. 112
— XVII. De Lucie à Edmée.. 116
— XVIII. De Valentin à Armand. 117
— XIX. D'Armand à Valentin 124
— XX. De Valentin à Armand. 129
— XXI. D'Armand à Valentin.. 140
— XXII. D'Edmée à Lucie 142
— XXIII. De Lucie à Edmée 144
— XXIV. De Suzanne à l'abbé Richard. 145
— XXV. De l'abbé Richard à Suzanne. 149
— XXVI. De Suzanne à l'abbé Richard. 152
— XXVII. De l'abbé Richard à Suzanne. 154
— XXVIII. De Suzanne à l'abbé Richard. 155
— XXIX. De Valentin à Armand 157
— XXX. De Suzanne à l'abbé Richard. 159
— XXXI. De Valentin à Armand. 163
— XXXII. D'Armand à Valentin.. 164
— XXXIII. De l'abbé Richard à Suzanne. 166
— XXXIV. De Suzanne à l'abbé Richard. 167
— XXXV. De Valentin à Armand.. 169
— XXXVI. De Suzanne à l'abbé Richard. 185
— XXXVII. De l'abbé Richard à Suzanne. 185
— XXXVIII. D'Armand à Valentin 186
— XXXIX. De Valentin à Armand. 188
— XL. D'Armand à Valentin.. 190
— XLI. De Suzanne à l'abbé Richard. 191
— XLII. De l'abbé Richard à Suzanne. 192
— XLIII. De Suzanne à l'abbé Richard. 192
— XLIV. De Valentin à Armand. 193
— XLV. D'Armand à Valentin.. 196

Pages

Lettre XLVI. De Valentin à Armand 197
— XLVII. De Suzanne à Valentin 199
— XLVIII. De Valentin à Suzanne. 208
— XLIX. De Valentin à Suzanne 210
— L. De Valentin à Suzanne 214
— LI. De Valentin à Suzanne 217
— LII. De Suzanne à Valentin 218
— LIII. D'Edmée à Lucie. 218

La Baronne de Bligny. 227

FIN DE LA TABLE

1936. — Paris. Imprimerie Poupart-Davyl et Cᵉ, rue du Bac, 30.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

CAMILLE BODIN

	vol.
ANAÏS	1
LA COUR D'ASSISES	1
LE DAMNÉ	1
LE MARQUIS ROGER	1
MÉMOIRES D'UN CONFESSEUR	1
LE MONSTRE	1

Vte PONSON DU TERRAIL

LES AVENTURES DU CAPITAINE LA PALISSE	1
LA JUIVE DU CHATEAU-TROMPETTE	3
LE SERMENT DES HOMMES ROUGES	2

CLÉMENCE ROBERT

LES AMANTS DU PÈRE LACHAISE	1
L'AMOUREUX DE LA REINE	1
L'ANGE DU PEUPLE	1
LES ANGES DE PARIS	1
L'AVOCAT DU PEUPLE	1
LE BARON DE TRENCK	1
LA BELLE VALENTINE	1
LA CHAMBRE CRIMINELLE	1
LA COMTESSE THÉRÈSA	1
LA DUCHESSE DE MONTBARRE	1
LA FAMILLE CALAS	1
LA FILLE DE SATAN	1
LA FONTAINE MAUDITE	1
LES FRANCS-JUGES	1
LA JACQUERIE	1
JEANNE LA FOLLE	1
JEANNE DE MONTFORT	1
LES JUMEAUX DE LA RÉOLE	1
LE MAGICIEN DE LA BARRIÈRE D'ENFER	1
MANDRIN	1
LE MARTYR DES PRISONS	1
LES MARTYRS VENGÉS	1
LES MENDIANTS DE LA MORT	1
LES MENDIANTS DE PARIS	1
MICHELY	1
LA MISÈRE DORÉE	1
LE MOINE NOIR	1
LE MONT SAINT-MICHEL	1
LES MYSTÈRES DE LA BASTILLE	1
LE PASTEUR DU PEUPLE	1
LE PAVILLON DE LA REINE	1
LA PLUIE D'OR	1
LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE	1
RENÉ L'OUVRIER	1
LE SECRET DE MAITRE ANDRÉ	1
UN SERF RUSSE	1
LA TOUR SAINT-JACQUES	1
LE TRÉSOR DE SAINT-CLAUDE	1
LE TRIBUNAL SECRET	1
WOLF LE LOUP	1

FRÉDÉRIC SOULIÉ

	vol.
AU JOUR LE JOUR	1
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET	2
LE BANANIER — EULALIE PONTOIS	1
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES	2
LE COMTE DE FOIX	1
LE COMTE DE TOULOUSE	1
LA COMTESSE DE MONRION	1
CONFESSION GÉNÉRALE	2
LE CONSEILLER D'ÉTAT	1
CONTES ET RÉCITS DE MA GRAND'MÈRE	1
CONTES POUR LES ENFANTS	1
LES DEUX CADAVRES	1
LES DRAMES INCONNUS	1
MAISON N° 3 DE LA RUE DE PROVENCE	1
— AVENTURES D'UN CADET DE FAMILLE	1
— LES AMOURS DE VICTOR BONSENNE	1
— OLIVIER DUHAMEL	2
UN ÉTÉ A MEUDON	1
LES FORGERONS	1
HUIT JOURS AU CHATEAU	1
LE LION AMOUREUX	1
LA LIONNE	1
LE MAGNÉTISEUR	1
LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — DIANE ET LOUISE	1
UN MALHEUR COMPLET	1
MARGUERITE	1
LES MÉMOIRES DU DIABLE	3
LE PORT DE CRÉTEIL	1
LES PRÉTENDUS	1
LES QUATRE ÉPOQUES	1
LES QUATRE NAPOLITAINES	2
LES QUATRE SŒURS	1
UN RÊVE D'AMOUR — LA CHAMBRIÈRE	1
SATHANIEL	1
SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT	2
LE VICOMTE DE BÉZIERS	1

EUGÈNE SUE

LE DIABLE MÉDECIN	3
— ADÈLE VERNEUIL	1
— CLÉMENCE HERVÉ	1
— LA GRANDE DAME	1
LES FILS DE FAMILLE	3
GILBERT ET GILBERTE	3
LES SECRETS DE L'OREILLER	3
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX	6
— L'ORGUEIL	2
— L'ENVIE — LA COLÈRE	2
— LA LUXURE — LA PARESSE	1
— L'AVARICE — LA GOURMANDISE	1

PIERRE ZACCONE

LES COMPAGNONS NOIRS	1
LES PLAISIRS DU ROI	1
LA VIVANDIÈRE DES ZOUAVES	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE. — 18506-1

Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

HECKMAN
BINDERY INC.
FEB 89
N. MANCHESTER,
INDIANA 46962